



JEANNE,  
YVONNE, ANNE  
LES FEMMES  
DE SA VIE

1940

**IL ENTRE EN RÉSISTANCE**

IL NOUS RACONTE SON 18 JUIN.

HEURE PAR HEURE

*Une grande interview*

HONNEUR À L'ÎLE DE SEIN

Par Denis Tillinac

1954

**LA TRAVERSÉE DU DÉSERT**

IL ÉCRIT SES «MÉMOIRES»

ET NOUS INVITE À LA BOISSERIE

PHOTOS INTIMES

1958

**LE RETOUR DU HÉROS**

IL EMBRASE LA FRANCE ET

REÇOIT NOS REPORTERS À L'ELYSÉE

EN EXCLUSIVITÉ

1970

**L'ADIEU AUX LARMES**

LE BOULEVERSANT PÈLERINAGE

À COLOMBEY

Par Jean Cau

DE GAULLE  
ET NOUS

UN ÉCRIVAIN  
FRANCAIS

*Interview*  
Marcel Julian

«MON PÈRE ET LUI»

*Par Jean-Louis Debré*

SON HÉRITAGE  
MORAL

*Par l'amiral*  
Philippe de Gaulle



TISSOT SUPERSPORT CHRONO.

UN CHRONOGRAPH ROBUSTE ET SPORTIF  
AVEC UN BOÎTIER DE 45,5 MM DE DIAMÈTRE.

375 € TTC\*

\*PRIX PUBLIC CONSEILLÉ. / PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE.

**T + TISSOT**



**BOUTIQUES :** 76 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - 75008 PARIS / LES 4 TEMPS, NIVEAU 2 - 92092 PARIS LA DÉFENSE  
**ATELIER HORLOGER :** 78 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - 75008 PARIS

**TISSOTWATCHES.COM**  
TISSOT, INNOVATEURS PAR TRADITION

**PRÉSIDENT D'HONNEUR**

Daniel Filipacchi.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION**

Hervé Gattegno.

**DIRECTEUR DE LA RÉDACTION**

Olivier Royant.

**DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION**

Régis Le Sommer.

**DIRECTEUR DE LA PHOTO**

Guillaume Clavières.

**DIRECTEUR DE CRÉATION**

Michel Maïquez.

**RÉDACTEUR EN CHEF**

Patrick Mahé.

**CONSEILLER PHOTO**

Marc Brincourt.

**RÉDACTRICE EN CHEF**

Tania Gaster.

**COORDINATION ÉDITORIALE**

Fabienne Longeville.

**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO**

Anne Baron (révision).

Jean-François Chaigneau.

Jean-Louis Debré, Danièle Georget, Mariana Grépinet, Pascal Meynadier,

Mathias Petit (iconographie).

Caroline Pigozzi, Denis Tillinac.

Valérie Trierweiler, Ghislain de Violet.

**ARCHIVES PHOTO**

Françoise Ansart, Pascal Beno,

Claude Barthe, Nadine Molino.

**DOCUMENTATION**

Chantal Blatter (chef de service).

**FABRICATION**

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

**VENTES**

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

**IMPRESSION**

Roto France Impression.

Lognes (77) et Malesherbes (45).

Achevé d'imprimer en août 2020. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC.

Eutrophisation: Ptot 0,010 kg/T.

**PARIS MATCH**

est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sasu) au capital de

2005 000 €, siège social: 2, rue des Cévennes,

75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.

Associé: Hachette Filipacchi Presse.

**PRÉSIDENTE**

Constance Benqué.

**DIRECTRICE DE LA PUBLICATION**

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information sans

aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis

à de légères variations. Les documents reçus

ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord

de l'auteur pour leur libre publication. La repro-

duction des textes, dessins, photographies pu-

bliés dans ce numéro est la propriété exclusive de

Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-

duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire:

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal: septembre 2020 / © LMN 2020.

**LAGARDÈRE PUBLICITÉ**

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

**Présidente:** Constance Benqué.

Directrice générale:

Marie Renoir-Couteau.

Directrice déléguée Pôle Presse:

Fabienne Blot.

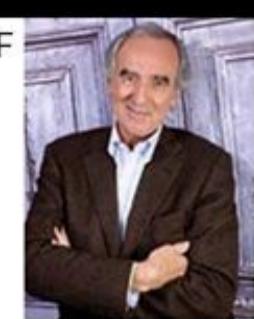
Directrice de la publicité: Dorota Gaillot.

Assistante: Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

## EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



# De Gaulle et... vous



N° 1124 du 19 novembre 1970.



N° 289 du 9 octobre 1954.



N° 872 du 25 décembre 1965.

**UN TITRE BREF, «L'ADIEU», UN NOM, «DE GAULLE»,** une mention unique et rare à la une, «numéro historique». Il est daté du 21 novembre 1970, douze jours après la mort du Général. Le portrait de celui-ci – dont on imagine la sélection cornélienne émergeant d'un monceau de dossiers photo (déjà) mythiques –, est barré d'un liseré tricolore en bas de page. En signant cet adieu, sans fanfare ni sonnerie, comme il l'avait exigé lui-même au couchant de sa vie, Paris Match, d'une exemplaire sobriété, se met au diapason d'«une certaine idée de la France», qu'il avait rêvée.

Et la France ne s'y trompe pas. Lors du pèlerinage improvisé à Colombey-les-Deux-Eglises, Jean Cau, la grande plume du journal, marche sans fin parmi les milliers d'«orphelins» anonymes qui ont saisi l'honneur d'accompagner le corps du Général jusqu'à sa dernière demeure (lire p. 90-91). Le pays semble assommé, saisi par la mélancolie. Il en est toujours ainsi à l'heure des grands chagrin. Tandis que sonne le glas, les plus inconsolables esquisse encore le «V» de la victoire, sa marque.

**PARIS MATCH S'ARRACHE AUX QUATRE VENTS DES KIOSQUES.** Soixante-quatre pages spéciales sont bâties à l'image d'un mémorial. On y lit: «En hommage à celui qui a rendu l'honneur à la France, nous avons rassemblé les photos les plus rares, les plus émouvantes de sa vie et de son épope.» Ce numéro pénétrera au cœur de 2,2 millions de foyers! Ce qui représente au bas mot 10 millions de lecteurs. Seule la visite officielle de la reine d'Angleterre, en 1957, aura fait mieux. Autres temps... On était à l'orée des Trente Glorieuses, quand la télévision faisait encore ses gammes. Paris Match, c'était la télé d'alors!

Si le public se précipite vers les présentoirs à journaux, c'est qu'il connaît notre richesse. Le fonds photo de Paris Match est un trésor (ainsi que ses textes). Nos numéros hors-série y puisent leurs pépites. Avec de Gaulle, il n'est que de feuilleter les collections d'époque pour s'en émerveiller. En 1954, personne n'entrant à la Boissière, son refuge où, loin de l'agitation des partis, le Général subissait l'épreuve d'une singulière traversée du désert. Ouvrant à ses «Mémoires de guerre» (parues aux éditions Plon), il ouvrit enfin sa porte. A Match. Et à Match seul.

**QUAND DE GAULLE FIT SON GRAND RETOUR,** c'est encore à Match qu'il ouvrit celle de son bureau de l'Elysée, là où tant de familiers de ses conférences de presse «spectacles», auraient rêvé de passer la tête. A la magie du verbe qui enjolivait sa prestance, s'ajouta l'art du micro face aux caméras. A 68 ans, tel un élève du Conservatoire, il avait dû se plier à l'apprentissage de la télé, sous la baguette d'un sociétaire du Théâtre-Français. «Je ne suis pas une starlette!» se récriait-il devant le pinceau de la maquilleuse... Tapi en coulisses, notre reporter partagea vite son dernier trait d'esprit. De 1958 à 1965, Charles de Gaulle parlera cent heures sur le petit écran, prononçant 436 fois «la France» pour 140 fois «le monde». Tout est dit... Il y aura encore 32 allocutions télévisées jusqu'à son départ en 1969. Dans une même tonalité.

**A LA VEILLE DES 50 ANS DE LA MORT DU GÉNÉRAL,** ce numéro hors-série est au rendez-vous de l'Histoire. La nôtre s'est longtemps tissée dans son sillage. Rien qu'en 1958, l'année de son retour au pouvoir – en plein drame algérien –, notre magazine avait placé trois fois de Gaulle sur des couvertures qui avaient hissé nos ventes au-delà des 2 millions d'exemplaires. Autrement dit, de Gaulle et nous, c'est d'abord de Gaulle et vous! ■

**CRÉDITS PHOTOS.** P. 3: DR. P. 4: Roger-Viollet. P. 6 et 7: C. Beaton/Gamma-Rapho. P. 8 et 9: Rue des Archives, M. Litran. P. 10 et 11: R. Cohen/AGIP/Rue des Archives, Keystone, Coll. privée Philippe de Gaulle, DR. P. 12 et 13: Keystone. P. 15: DR. P. 16 et 17: P. Le Tellier. P. 18: DR. P. 20 et 21: P. Habans, P. Le Tellier. P. 22 à 29: J. Mangeot. P. 30 et 31: P. Le Tellier, G. Ménager, J. Mangeot. P. 32 à 35: J. Mangeot. P. 36 et 37: W. Carone. P. 38 et 39: © Musée de l'Ordre de la Libération, Rue des Archives/AGIP. G. Géry. P. 40 et 41: M. Le Tac. P. 42 et 43: G. Ménager. P. 44 et 45: G. Géry, G. Ménager, C. Courrière. P. 46 et 47: J. Garofalo. P. 48 et 49: G. Ménager. P. 50 et 51: Ullstein Bild via Getty Images. P. Le Tellier, DR. P. 52 et 53: A. Marchi/Gamma-Rapho, J. Mangeot. P. 54 et 55: archives de Gaulle, P. Habans, bridgemanart. com. P. 56 et 57: J. C. Deutsch. P. 58 et 59: C. Azoulay, Keystone, G. Géry, G. Ménager, H. Walker/The Life Pictures Collection/Getty Images, D. Loomis/The Life Pictures Collection/Getty Images. P. 60 et 61: A. Marchi/Gamma-Rapho via Getty Images, J. Mangeot. P. 62 et 63: archives de Gaulle. P. 64 et 65: archives De Gaulle. P. 66 et 67: DR, P. Le Tellier. P. 68 et 69: archives de Gaulle, V. Clavières. P. 70 et 71: J. C. Deutsch, DR. P. 72 et 73: C. Courrière. P. 74 et 75: M. Jarnoux, G. Melet, J. Tasseyre. P. 76 et 77: DR, J. Cézillon. P. 78 et 79: DR, H. Bureau/Sygma. P. 80 et 81: A. Lefebvre. P. 82 et 83: P. Jarnoux. P. 84 et 85: Keystone, M. Le Tac. P. 86 et 87: G. Wurtz. P. 88 et 89: DR. P. 90 et 91: G. Melet, P. Habans. P. 92 et 93: G. Géry. P. 94 et 95: G. Géry, B. Bachelet, J. Tasseyre, P. Slade, G. Ménager. P. 96 et 97: V. Clavières, DR. P. 98: G. Ménager.



# Sommaire

## « ICI LONDRES », NAISSANCE D'UN GÉANT

J'AI TAPÉ L'APPEL DU 18 JUIN 1940

Par Elisabeth de Miribel

DE GAULLE: « AVANT DE M'EMBARQUER, J'AI DIT À MA FEMME

DE SE TENIR PRÈTE À PARTIR AU PREMIER SIGNAL »

Un entretien avec Henri Amouroux

## L'ÎLE DE SEIN LANCE L'ÉPOPÉE

SON CRI DU CŒUR: « VOUS ÊTES LA MOITIÉ DE LA FRANCE »

Par Denis Tillinac

MÊME À RADIO LONDRES, SON APPEL EST TRADUIT EN BRÉSIL

Par Patrick Mahé

## DANS L'INTIMITÉ DE COLOMBEY

JEAN FARRAN: « JE L'IMAGINE SOLITAIRE DANS SA MAISON »

MARCEL JULLIAN: « IL AVAIT DE L'ÉCRITURE UNE NOTION SACRÉE »

Interview Jean-François Chaigneau

## 1958, LE GRAND RETOUR

AVEC MON PÈRE, DANS L'ÉMOTION DU MONT VALÉRIEN

Par Jean-Louis Debré

## FACE À L'ÉTERNEL FÉMININ

FILLE, ÉPOUSE, MÈRE... LES FEMMES DE SA VIE

Par Mariana Grépinet

YVONNE À L'ÉLYSÉE, DÉCHIRÉE ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

Par Valérie Trierweiler

## LE CERCLE DES SIENS

AMIRAL PHILIPPE DE GAULLE: « C'ÉTAIT MON PÈRE »

Un entretien avec Caroline Pigozzi

## ALGÉRIE FRANÇAISE : LA DÉCHIRURE

LA TRAGÉDIE DU GÉNÉRAL

Par Raymond Tournoux

## LE CHANT DU DÉPART

IL SE SENT HUMILIÉ DE SE VOIR AINSI TRAITÉ PAR LES FRANÇAIS

Par le général Jacques Massu

EN IRLANDE, SOUS UN CIEL EN ACCORD AVEC SA TRISTESSE

Par Raymond Tournoux

## ADIEU, LE GÉNÉRAL N'EST PLUS

TOUTE SA VIE, YVONNE A PARTAGÉ DE GAULLE AVEC LA FRANCE.

ELLE NE PARTAGERA PAS SA MORT

Par Danièle Georget

LE PÈLERINAGE À COLOMBEY-LES-DEUX-ÉGLISES

Par Jean Cau

## AU-DELÀ DE LA PHOTO

CIBLÉ PAR L'HISTOIRE

Par Patrick Mahé

## PARLEZ-VOUS « GAULLIEN » ?



Charles de Gaulle,  
président de la République,  
à Tourcoing, le 27 septembre  
1962. Son « V » de la victoire,  
les bras levés au ciel, était  
sa marque de fabrique.

« UN BEAU FILM, INTELLIGENT ET REMARQUABLEMENT INTERPRÉTÉ. »

LES FICHES DU CINÉMA

« RÉUSSI »

CNEWS

« UNE RÉUSSITE DE GRANDE AMPLÉUR »

LA CROIX

« PASSIONNANT »

OUEST FRANCE

# DE GAULLE

UN FILM DE  
GABRIEL LE BOMIN

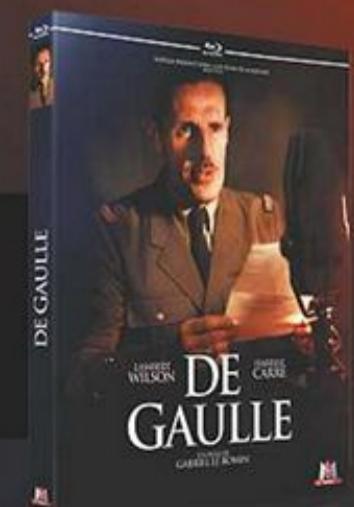


## INCLUS

- MAKING OF (44 MIN)
- L'ARCHIVE AUDIO DE L'APPEL DU 18 JUIN
- DOCUMENTAIRE INÉDIT « DE GAULLE : L'HOMME DU DESTIN » (40 MIN)
- LE DISCOURS MANUSCRIT ET L'AFFICHE DE L'APPEL DU 18 JUIN + 6 PHOTOS IMPRIMÉES



LE FILM ÉVÈNEMENT SUR L'HOMME DE LA FRANCE LIBRE  
EN ÉDITION COLLECTOR, DVD, BLU-RAY ET VOD



# «ICI LONDRES» NAISSANCE D'UN GÉANT

Le 18 juin 1940, à l'orée de sa cinquantième année, Charles de Gaulle, général de brigade deux étoiles «à titre provisoire» lance au micro de la BBC à Londres: «La flamme de la Résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.» Il se propulse du même coup dans l'Histoire en faisant d'un simple et noble mot sa marque indélébile: «Résistance». Au mépris des moqueries – le Vichy de Pétain, qui le condamne à mort par contumace, tentera en vain de discréditer «l'exilé de Radio Londres» –, il fustige la capitulation face au III<sup>e</sup> Reich de Hitler: «Jeanne d'Arc, Richelieu, Louis XIV, Carnot, Napoléon, Gambetta, Poincaré, auraient-ils jamais consenti à livrer les armes de la France à ses ennemis pour qu'ils puissent s'en servir contre ses alliés?» On est au lendemain même de l'étrange défaite de 1940, en présence d'un homme seul et démuni «comme au bord de l'océan qu'il prétendrait franchir à la nage». Cet homme se lève pour appeler tous les Français à se rassembler afin de participer à «la bataille de France, qui est la bataille de la France...» Ainsi naît sa légende.



FBbook Z.com  
www.galsavosik

**A CARLTON GARDENS,  
IL INSTALLE LE  
QG DES FORCES  
FRANÇAISES LIBRES**

1941. Dans le bâtiment de quatre étages où il a posé ses valises dès juillet 1940, l'officier rebelle prend la pose pour le photographe de la famille royale et des lords anglais. Sur la cheminée, une statuette inspirante du maréchal Foch, vainqueur de la Première Guerre mondiale.

Photo CECIL BEATON



EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik



## 18 JUIN 1940 L'ESPOIR À LA BBC

La célèbre photo de l'acte fondateur de la France libre a en réalité été prise le 30 octobre 1941. L'enregistrement de l'appel n'a pas non plus été conservé, contrairement au brouillon manuscrit du discours (ci-dessous). Dans la guerre des ondes qui l'oppose au régime de Vichy entre 1940 et 1944, de Gaulle parle 67 fois au micro de la BBC.



Attachée à la mission Paul Morand, à Londres, Elisabeth de Miribel a eu l'honneur de saisir, sur une machine de fortune, le manuscrit historique de l'appel du 18 juin. Elle a témoigné dans *Match*.

## Je n'ai pas entendu l'appel... mais c'est moi qui l'ai tapé !

Par **ELISABETH DE MIRIBEL**

**J**'ai rencontré pour la première fois le général de Gaulle au début de juin 1940. Il était en mission à Londres. Son officier d'ordonnance, le capitaine de Courcel, cherchait pour lui une secrétaire... Bien que je sache à peine taper à la machine et que je ne connaisse pas la sténographie, Geoffroy de Courcel, un ami de longue date, me demanda d'accepter ce travail à titre confidentiel. Il s'agissait de taper les premiers discours et télégrammes du général de Gaulle. Il fallait également recevoir les Français qui se présentaient et les introduire dans son appartement.

Le jour où je pris mon service, je fus reçue quelques instants par le Général, dans la chambre qui lui servait de bureau. Il me parut immensément grand et calme. Il était assis à sa table de travail et m'offrit courtoisement une tasse

de thé. Puis il m'interrogea sur l'état d'esprit de la mission Morand, à laquelle j'appartenais. En quelques phrases sobres, il évoqua la retraite de nos troupes, qui était alors qualifiée de «stratégique», et souligna le manque de ressort des autorités responsables. Son calme et sa lucidité me frappèrent, par contraste avec la mentalité d'agitation inopérante et de fébrilité qui régnait dans les diverses missions françaises. Je devais me rappeler, plus tard, ses pronostics. Puis le général de Gaulle repartit pour la France, tentant une dernière fois de faire adopter par le gouvernement les projets de résistance élaborés par nos alliés britanniques. Il devait se heurter aux tergiversations, aux doutes, à la peur. Une fois Paul Reynaud remplacé par le maréchal Pétain, il allait quitter la France. Dans la journée du 17 juin, il revint à Londres avec le capitaine de Courcel...

Dans le courant de cet après-midi, le coup de téléphone que j'espérais secrètement me convoque pour le lendemain matin à Seymour Place, dans un petit appartement donnant sur Hyde Park dont Jean Laurent avait remis les clés au général de Gaulle. Cette fois-ci, je me retrouve devant une machine à écrire, alors que je tape fort mal, et devant des feuilles manuscrites très difficiles à déchiffrer.

J'étais installée dans une chambre, à côté de la salle de séjour. Le Général s'est absenté une partie de la matinée. Il est sorti pour déjeuner. Mon vrai travail a commencé vers 15 heures. Je m'applique laborieusement à lire un texte finement écrit et surchargé de ratures. Je dois le recopier, au propre, à la machine. Pour gagner du temps, Geoffroy de Courcel m'en dicte des passages. Il emporte, au fur et à mesure, les

feuilles dactylographiées pour les soumettre au Général.

Je ne me souviens plus si j'ai dû les refaire plusieurs fois. Ces mots vont constituer une page d'histoire. Je ne le sais pas encore. Pourtant, j'ai l'obscur sentiment de participer à un événement exceptionnel. Seul Geoffroy de Courcel, qui a suivi pas à pas les démarches de la journée, peut mesurer la portée de ce message.

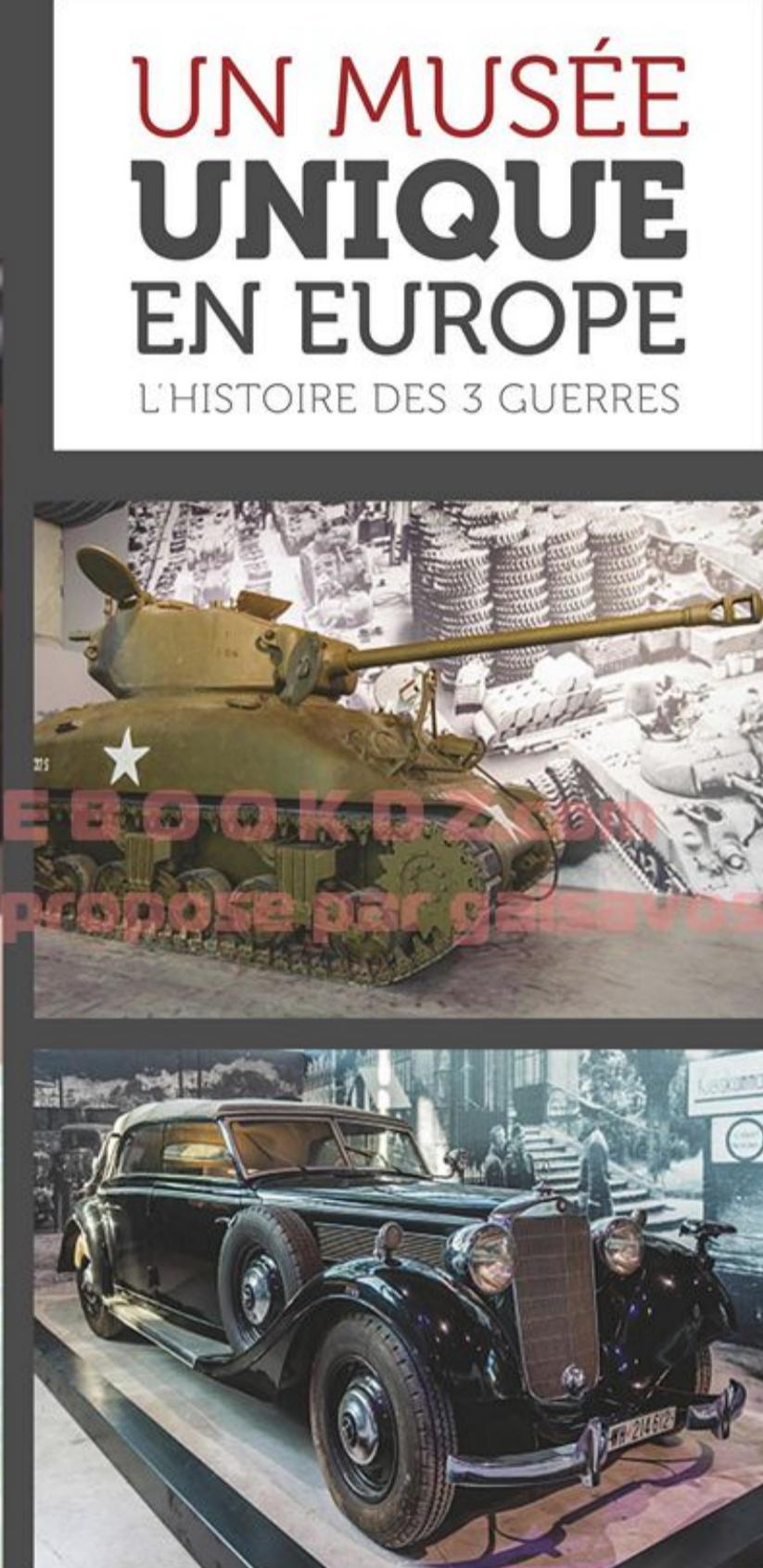
L'heure passe. Le temps presse. Il sera bientôt 18 heures. Ma tâche est terminée. Le Général fait appeler un taxi pour se rendre à la BBC avec Courcel. Ils me déposent en chemin devant ma porte, à Brompton Square. Il fait encore clair. C'est la fin d'une belle journée. Je monte préparer mon dîner. Pendant ce temps, des paroles irrévocables s'envolent vers la France.

Je n'ai pas entendu l'appel, ce soir-là ! ■ Propos recueillis par Patrick Mahé

# MUSÉE GUERRE & PAIX EN ARDENNES

UN MUSÉE  
**UNIQUE**  
EN EUROPE

L'HISTOIRE DES 3 GUERRES



1870 • 1871 1914 • 1918 1939 • 1945  
3 GUERRES • 75 ANS D'HISTOIRE

[WWW.GUERREETPAIX.FR](http://WWW.GUERREETPAIX.FR)  
NOVION-PORCIEN • ARDENNES

Entre Reims et Charleville-Mézières par l'autoroute A34 • Sortie 14

CREDITS PHOTOS : C. HOCQUART • IMAGE EN +





EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik

## CHURCHILL ASSEZ SA LÉGITIMITÉ

*Janvier 1944, lors d'un défilé de troupes à Marrakech, au Maroc. Entre le Vieux Lion et le chef de la France libre, de seize ans son cadet, une relation passionnelle... et orageuse. Si le Premier ministre britannique s'exaspère de l'intransigeance de son protégé vis-à-vis des alliés anglo-saxons, il admire son héroïsme : « C'est un homme à ma taille ! »*

Photo ROBERT COHEN



Le 11 novembre 1941 à la caserne Wellington de Londres, revue du premier détachement féminin des Forces françaises libres. Des « demoiselles de Gaulle » qui traduisent autant la diversité des FFL que la pénurie de volontaires.

1940, à Portsmouth. Inspection du « Triomphant », contre-torpilleur des Forces navales françaises libres (FNFL). Sur les pas de De Gaulle, le vice-amiral Emile Muselier, que le Général a chargé de constituer une flotte en dépit des sentiments majoritairement vichystes de la marine.



Discours à Brazzaville, capitale de l'Afrique-Equatoriale française, le 30 janvier 1944. De Gaulle a rallié l'AEF à la France libre dès le début du conflit. Les territoires d'outre-mer seront, a-t-il prophétisé, la « base de départ » de la libération du pays.





Elle était jusqu'alors restée complètement dans l'ombre de son mari. Intimidée par les reporters, Yvonne ne joue pas moins le jeu de la parfaite cuisinière. Une image de maîtresse de maison simple et discrète, d'ailleurs fidèle à son tempérament profond. Même les notes de musique de sa « chère petite femme chérie » ne parviennent pas à rendre le Général moins figé. Mais si le couple a accepté l'intrusion de journalistes dans sa gentilhommière cossue de Rodinghead House, près de Berkhamsted, pas question de poser avec ses enfants.

## UN REPORTAGE « PEOPLE »... POUR IMPOSER SON NOM

« On me vend comme une savonnette ! » s'irrite le Général. Sur l'insistance de Winston Churchill, qui veut le faire connaître au public britannique, de Gaulle se plie de mauvaise grâce à une séance photo dans l'intimité de son foyer. Une opération de propagande réalisée fin 1941 dans la villa qu'il occupe alors dans le Hertfordshire, à 50 kilomètres au nord de Londres.





*Sourire las, regard incommodé... Les images publiées dans « Life » début 1942 disent si peu de la tendresse qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Pourtant, ces clichés abhorrés du Général atteignent leur cible. Les Britanniques se prennent de sympathie pour l'homme derrière le chef de guerre.*

**EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik**

**HEURE PAR HEURE, DANS LES COULISSES DU 18 JUIN.** AUTEUR DE L'OUVRAGE «LE 18 JUIN 1940», PARU AUX ÉDITIONS FAYARD EN 1964, HENRI AMOUROUX AVAIT OBTENU À CETTE OCCASION UNE INTERVIEW DU GÉNÉRAL. IL LUI AVAIT DEMANDÉ DE PRÉCISER CERTAINS POINTS QUE L'HISTOIRE ET LA CHRONIQUE AVAIENT LAISSES DANS L'OMBRE SUR CETTE GRANDE JOURNÉE.

# De Gaulle: «Avant d'embarquer, j'ai dit à ma femme “Je m'en vais à Londres. Soyez prête à partir au premier signal”»

Un entretien avec **HENRI AMOUROUX**

**Paris Match.** Mon général, j'achève un livre sur la journée du 18 juin 1940. J'ai vu ou interrogé les principaux témoins. Je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir. Naturellement, j'ai lu vos «Mémoires de guerre» ainsi que de nombreux ouvrages sur cette journée, sur les journées qui ont précédé et suivi. Mais un certain nombre de points de détail restent, pour moi, encore obscurs...

**Charles de Gaulle.** Bien, alors posez-moi vos questions. Ce sont des questions écrites. Puis-je lire la première ? Eh bien, soit.

Dans vos «Mémoires», vous ne consacrez que quelques lignes rapides à la nuit du 16 au 17 juin 1940. Que s'est-il passé, qu'avez-vous fait après que, de retour à Bordeaux, vous avez vu M. Paul Reynaud, l'ambassadeur Campbell et le général Spears ? Où avez-vous passé la nuit ? Quelles étaient vos pensées ?

Je suis allé à Londres le 16. D'abord, dans la journée, j'ai essayé de monter un coup avec Churchill : c'était l'histoire de l'union intime entre la France et l'Angleterre. Ni Churchill ni moi n'avions la moindre illusion. C'était un prétexte pour donner à Paul Reynaud [président du Conseil des ministres entre le 22 mars et le 16 juin] la possibilité de gagner du temps, peut-être de partir pour l'Afrique du Nord. C'était un mythe, inventé, comme d'autres mythes, par Jean Monnet. J'ai donc téléphoné à Reynaud, je lui ai expliqué ce que nous avions mis sur pied. Churchill lui-même a pris l'appareil. Il a dit : «De Gaulle a raison. Il faut accepter.» Là-dessus, j'ai dit à Churchill : «Il faut que je rentre à Bordeaux. Prêtez-moi un avion.» Churchill me donna un avion. Je reviens à Bordeaux, à peu près sûr de ce qui allait se passer. A Bordeaux, sur l'aérodrome, il y avait mon cabinet : Jean Auburtin, qui est maintenant président du conseil municipal de Paris, le colonel Humbert, Jean Laurent. Ils m'ont dit : «Reynaud a démissionné ; c'est le Maréchal qui va faire un gouvernement.» J'avais dit à Churchill : «Je vous demande de me laisser votre avion, je l'utiliserais si je dois revenir.» Il avait répondu : «OK !» A mon arrivée dans le centre de Bordeaux, je suis allé voir Reynaud. Je lui ai dit : «Je m'en vais à Londres», et j'ai

demandé à Margerie, qui était son chef de cabinet diplomatique, d'envoyer des passeports à ma femme qui se trouvait à Carantec, en Bretagne. Roland de Margerie a envoyé immédiatement des gendarmes porter les passeports. Quant à moi, après avoir vu Reynaud, je suis allé dîner, enfin il me semble, je ne me rappelle pas très bien si j'ai dîné ce soir-là, puis je suis allé voir l'ambassadeur d'Angleterre, Ronald Campbell, à l'hôtel Montré. Là, j'ai trouvé ce faux témoin d'Edward Spears [représentant personnel de Winston Churchill en France], c'était la première fois que je le voyais, et malheureusement la dernière. J'ai dit à Campbell : «Je m'en vais à Londres immédiatement.» Spears s'est agité. Il a dit : «Mais vous n'avez pas d'avion, moi j'en ai un à ma disposition.» Il s'est démené pour faire croire que l'avion venait de lui, vous voyez ce que je veux dire. C'était une imposture de plus. En sortant de l'hôtel Montré, j'ai réuni mes collaborateurs dans un bureau où on avait logé mes services, à la Faculté. Je crois. Il était peut-être minuit. Je leur ai dit : «Voilà, je pars pour Londres.» Jean Laurent m'a dit : «J'irai vous rejoindre, voilà la clé de mon appartement londonien.» D'autres m'ont expliqué qu'ils ne pouvaient pas venir immédiatement car ils avaient de la famille et devaient s'en soucier. Moi, je ne désirais pas emmener toute une smala. Alors je suis parti avec Courcel [son aide de camp].

**Vous dites dans vos «Mémoires», mon général, que l'envol depuis l'aérodrome de Bordeaux-Mérignac s'est effectué «sans romantisme ni difficulté». A-t-il eu lieu, comme certains l'affirment, en présence de M. Bernard Ménétrel, chef du cabinet du maréchal Pétain ?**

Ménétrel ?... Absolument faux. D'ailleurs, vous savez, Pétain, Weygand, c'était encore très mal organisé le 17 au matin. Reynaud n'avait pas encore passé ses pouvoirs. Lorsque Maxime Weygand [devenu ministre de la Guerre] s'est installé et qu'il a demandé où je me trouvais, puisque la veille encore j'étais sous-secrétaire d'Etat à la Défense nationale, on lui a dit : «Mais de Gaulle est parti pour Londres.» Alors, il a été furieux. Peut-être à ce moment-là aurait-il voulu me faire arrêter.

**Je reviens sur votre entretien avec Churchill le 16.**



## « PARIS LIBÉRÉ ! »

25 août 1944 : quatre ans ont passé depuis l'appel du 18 juin. Après avoir reçu l'acte de capitulation allemande des mains du général Leclerc, de Gaulle s'écrie : « Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! » Le lendemain, il descend l'avenue des Champs-Elysées en héros. Il se rend ensuite à Notre-Dame (à g.) pour assister à une messe d'action de grâces. Des coups de feu tirés à son arrivée le laissent impavide.

**Si je comprends bien, vous aviez évoqué, avec lui, la possibilité de votre retour définitif en Angleterre...**

C'était même, autant vous dire, convenu. A moins que l'affaire de Churchill n'ait marché le lendemain. Vous savez que Churchill devait partir pour Concarneau le 16 dans la nuit. Il s'embarquait sur un croiseur et il rencontrait Reynaud au large de la côte française...

**Et il revenait avec Reynaud en Angleterre.**

Peut-être, oui... Mais Churchill n'est pas parti puisque, à la gare, alors qu'il était déjà dans le train qui devait le conduire dans un port, il a appris la chute de Reynaud.

**Est-ce le 17, dans l'avion de Bordeaux à Londres, que vous avez rédigé l'appel du 18 juin ?**

Dans l'avion ? Non. J'ai écrit ça le 18 au matin. J'avais vu Churchill la veille et je lui avais dit : « Je vais tâcher de faire quelque chose. J'aurai besoin de la BBC. » Nous avons convenu de ne rien faire immédiatement, car nous ne savions pas si Pétain allait demander l'armistice, ni ce qui se passerait à Bordeaux. On n'a même pas enregistré mon appel...

**M. Churchill a-t-il pris connaissance de votre texte avant que vous ne le lisiez à la BBC ?**

De ma vie je n'ai montré un texte de moi. A personne... Si, une fois, lorsque j'ai prononcé mon allocution après Mers-el-Kébir [le 8 juillet 1940]. J'attaquais les Anglais, alors je leur ai dit : « Voilà, comme je vous attaque, je pense que je dois vous montrer mon texte mais je vous préviens que si vous me demandez de changer un mot, je ne dirai plus rien. » Je suis tombé sur Duff Cooper, qui s'occupait de l'information et qui eut l'élégance de ne rien toucher à ce que j'avais écrit.

**M. Churchill note dans ses « Mémoires » vous avoir dit, le 13 juin 1940, alors qu'il sortait de la préfecture de Tours : « L'homme du destin... » Avez-vous entendu cette phrase, à laquelle vous n'avez jamais fait allusion ?**

Je n'ai pas entendu. Vous savez, Churchill, c'était un romantique... Ce qui est vrai, c'est que nous nous étions « accrochés » tout de suite, à Londres d'abord, à Briare ensuite, puis à Tours.

**On a dit également que le maréchal Pétain avait voulu vous conserver dans son ministère, qu'il avait votre nom sur la liste qu'il a tirée de son portefeuille le 16, vers 22 heures, lorsque le président Lebrun lui a demandé de constituer le gouvernement ?**

Je n'avais jamais entendu parler de ça. Qui a dit ça ?

**Paul Baudoin, notamment, qui était alors le ministre des Affaires étrangères.**

Baudoin... Encore un autre faux témoin.

**Mon général, il est mort voici une dizaine de jours [le 10 février 1964].**

Eh bien, il faut mourir. Moi, ministre du Maréchal ! J'étais brouillé à fond avec le Maréchal depuis assez longtemps. Je n'ai

assisté qu'à un seul conseil où il se soit trouvé. C'était à Briare. Il est intervenu pesamment en faveur de l'armistice. Comme Churchill avait eu le malheur de lui dire : « Mais enfin, monsieur le maréchal, rappelez-vous la bataille d'Amiens, en mars 1918, quand les affaires allaient si mal. J'étais venu vous voir à votre quartier général. Vous m'aviez indiqué votre plan. Quelques jours plus tard, le front était rétabli. » Le Maréchal avait répliqué : « Oui, ça s'est arrangé parce que je vous ai envoyé quarante divisions pour vous tirer d'affaire. Aujourd'hui, où sont vos quarante divisions ? » Ce jour-là, j'ai vu le Maréchal à Briare. Je revenais de voir ce malheureux Charles Huntziger qui ne demandait pas mieux que de devenir généralissime. Mais Reynaud a hésité une fois encore à remplacer Weygand. Je vois le Maréchal. Je le salue. Il me dit : « Eh bien, vous êtes général... Eh bien, je ne vous fais pas mon compliment... » Je lui ai répondu que lui-même avait reçu ses premières étoiles pendant la retraite de 1914 et que, quelques jours plus tard, c'était la Marne. Il a répliqué : « Il n'y a aucun rapport. » Sur ce point, il avait bien raison...

**Mon général, est-il exact que votre mère, qui était alors à Paimpont, en Bretagne, ait connu votre appel le soir même du 18 juin ?**

Oui, elle l'a su aussitôt par le curé du village. Elle a dit : « C'est bien comme ça. Je reconnais Charles, c'est absolument ce qu'il fallait faire. » Elle est morte quelques semaines plus tard en disant qu'elle offrait ses souffrances pour le succès de mon entreprise. Elle vivait à Paimpont parce que mon frère aîné, Xavier, avait été mobilisé là pour garder un dépôt de matériel. Lorsque les Allemands l'ont fait prisonnier, ma mère est restée seule avec la fille de Xavier, ma nièce, Geneviève de Gaulle, qui a été déportée à Ravensbrück. D'ailleurs, tout le monde dans ma famille s'est bien conduit.

**Dans quelles conditions s'est effectué le départ pour l'Angleterre de Mme de Gaulle et de vos enfants ?**

J'avais vu ma femme à Carantec, en Bretagne, le 14 juin. En passant quelques minutes avec elle, avant de me rendre à Brest m'embarquer pour l'Angleterre, je lui ai dit : « Ça va très mal. Je m'en vais à Londres, peut-être allons-nous continuer le combat en Afrique, mais je crois plutôt que tout ça va s'effondrer. Je vous préviens pour que vous soyez prête à partir au premier signal. » Dès qu'elle a reçu les passeports, envoyés par Margerie dans la nuit du 16, elle est partie avec les enfants pour Brest dans la voiture de sa belle-sœur. Elle a vu le consul d'Angleterre qui l'a fait partir sur un bateau anglais. Il ne restait plus beaucoup de navires dans le port. Deux bateaux allaient partir, un polonais et un anglais. C'est le polonais qui a été coulé. Moi, à Londres, je ne savais pas comment elle arriverait. J'ai su cependant par René Pleven qu'elle venait de débarquer. Il a fait le nécessaire pour qu'elle me rejoigne à Londres avec les enfants... Eh bien... C'est tout ce que vous vouliez me demander ? Vous savez, je n'aime pas beaucoup l'anecdote... ■

Quatorze ans après sa première visite  
à l'île de Sein, le président inaugure,  
le 7 septembre 1960, le monument aux  
Bretons de la France libre. Sur le mémorial  
de granit sculpté par Quillivic, deux  
inscriptions : « Kentoc'h mervel » (« Plutôt  
mourir »), issue de la devise des ducs  
de Bretagne, et la formule « Le soldat  
qui ne se reconnaît pas vaincu  
a toujours raison ».

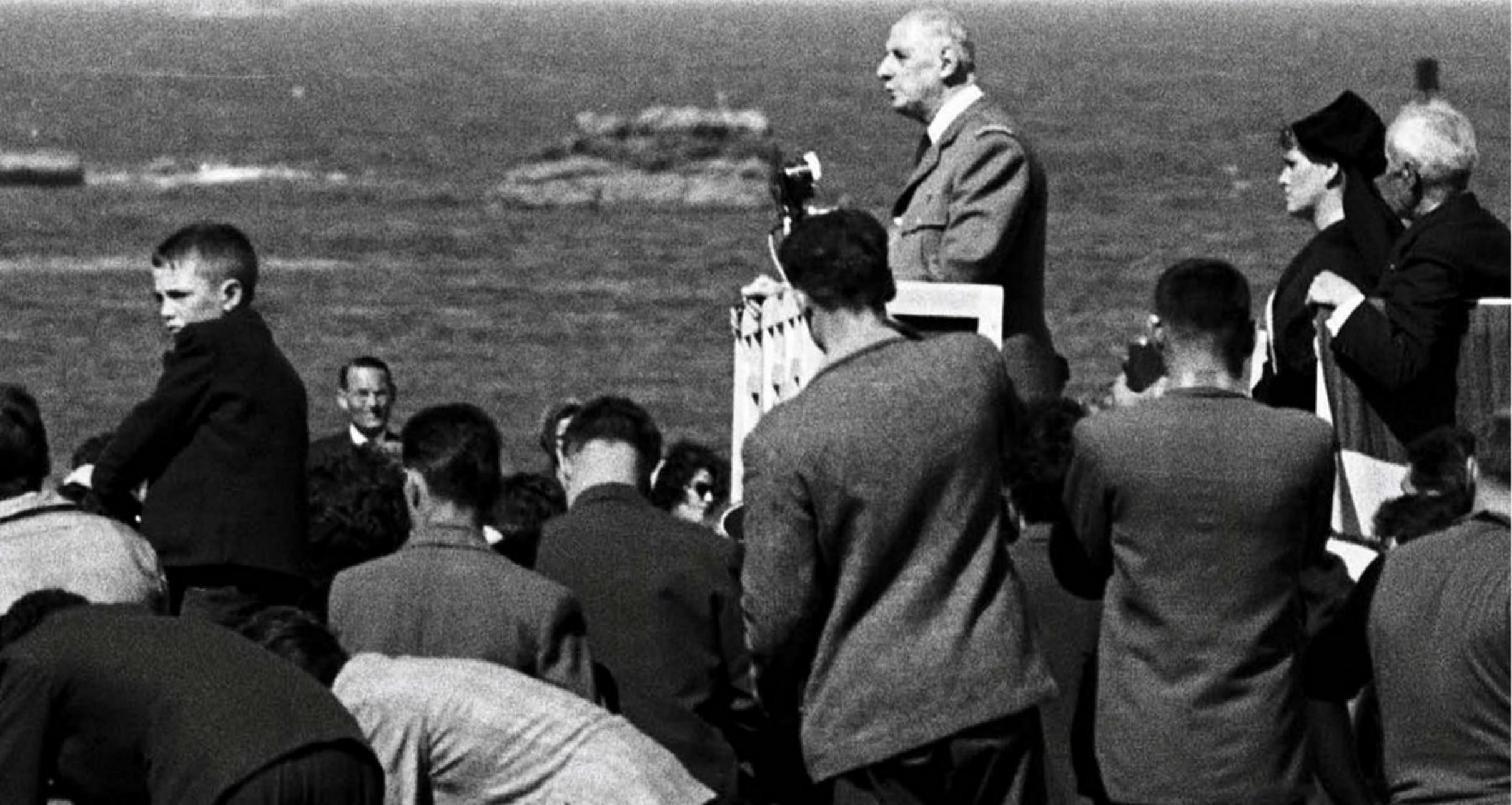
Photo PHILIPPE LE TELLIER

EBDOKDZ.com  
propose par galsavosik

# L'ÎLE DE SEIN LANCE L'ÉPOPÉE

En langue bretonne, le Finistère – du latin «finis terræ», la fin de la terre – se dit «Penn-ar-Bed», ce qui signifie, tout au contraire: «la tête du monde»! Tout est parti de cet endroit, de l'île de Sein (Enez Sun) précisément, qui compte à l'époque moins de 200 habitants. Cette langue de terre, deux kilomètres de côtes cernées de rochers, émerge dans le sud-est de la mer Celtique. Aucun môle plus fouetté d'embruns n'aura reçu l'appel du 18 juin au cœur comme elle. Quand de Gaulle passe en revue ses premiers marins, à Londres, il s'exclame: «Vous êtes la moitié de la France!» Entre la Bretagne et lui se noue un pacte d'honneur et de fidélité.

EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik





Des Sénans à bord de la corvette des FNFL « Roselys ». Avec les volontaires de la marine marchande, les marins de l'îlot finistérien forment la majorité de l'équipage du navire. Ci-contre, la croix de l'Ordre de la Libération, remise à la commune de l'Île-de-Sein par décret du 1er janvier 1946.

# Son cri du cœur : « Vous êtes la moitié de la France ! »

Par DENIS TILLINAC

[ESCO KID .com](https://www.escokid.com)  
propose par galsavosik

Il y aura toujours, maintenant, en France, des gens qui penseront à l'île de Sein. La France entière saura qu'il y avait sur l'océan une bonne et courageuse île bretonne dont l'exemple magnifique deviendra légendaire...

Le Général – en uniforme, accompagné de son épouse – prononce ces paroles le 30 août 1946 sur cette île égarée au large de la pointe du Raz. Il est venu remettre aux Sénans les insignes de Compagnons de la Libération. Lorsqu'une vedette le ramènera sur le continent, toutes les embarcations du port, battant pavillon de la croix de Lorraine, l'escorteront. Il les saluera en levant ses grands bras, singulièrement ému.

Dans la mythologie gaullienne, les marins de l'île de Sein incarnent une insoumission farouche et qui ne se payait pas de grands mots. « Dans les derniers jours de juin, abordait en Cornouaille une flottille de bateaux de pêche amenant au général de Gaulle tous les hommes valides de l'île de Sein. Jour après jour, le ralliement de ces garçons resplendissant d'ardeur, et dont beaucoup, pour nous rejoindre, avaient accompli des exploits, affermissait notre résolution. »

Ainsi le Général, dans ses « Mémoires de guerre », évoque l'épopée de ces « rudes

lascars » prenant la mer avec toutes les réserves d'essence disponibles sur l'île, sans argent, presque sans bagages, devenant par un simple réflexe de leur patriotisme des aventuriers insoucieux des risques encourus.

Le 22 juin 1940, le gardien du phare a entendu la voix du Général à la BBC appelant à poursuivre le combat. D'autres Sénans se mettent à l'écoute. Tous les hommes valides décident de rejoindre en Angleterre ce chef improvisé dont personne ne connaît le nom. Cette unanimité n'aura d'équivalent nulle part ; elle suffirait à définir l'idéal du gaullisme de combat.

L'armée allemande se rapproche. Brest est bombardé, on voit la fumée des cuves de gas-oil qui brûlent. On sait que Pétain a appelé les Français à se soumettre à l'ennemi. On ne peut pas, on ne veut pas accepter cela. Alors trois bateaux disponibles sont armés à la hâte et, jusqu'au 26 juin, les îliens embarquent pour un exil de durée indéterminée. Le plus jeune est âgé de 15 ans. Accostage à Plymouth d'où les marins gagnent Londres pour se mettre aux ordres du Général. Le recteur, l'abbé Guil-

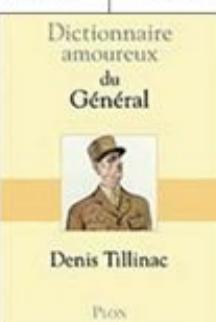


lern, a bénit les embarcations devant les femmes agenouillées, chapelet à la main. L'île tout entière a entonné le Pater et l'Ave Maria : piété bretonne ancrée dans une médiévalité austère. Un jeune séminariste, Félix Guilcher, que la population voulait retenir, se défait de sa soutane et monte sur un bateau.

Le 6 juillet 1940, le Général accueille les Sénans à Londres, lors d'une inspection. Surpris de constater qu'ils sont aussi nombreux, il déclare : « L'île de Sein, c'est donc la moitié de la France ! » En effet, les effectifs de la France Libre n'excédaient pas le demi-millier. Le contingent de Bretons engagés sera toujours supérieur à la moyenne nationale. Ils publieront à Londres leur propre journal, « Sao Breiz » (« Debout Bretagne ») !

Dès son retour sur le sol français, au début de l'été 1944, le Général avait promis – à Quimper – de venir rendre hommage à cet esquif de rocallie battu par l'océan, bientôt aussi célèbre que l'île d'Yeu où le Maréchal est détenu après son procès. Deux îles de notre façade atlantique, deux symboliques inconciliables. Promesse tenue. Il est revenu le 7 septembre 1960 pour inaugurer le monument aux Forces françaises libres, évidemment surmonté de la croix de Lorraine.

Compagnon de la Libération, croix de guerre 39-45, médaille de la Résistance : l'Île-de-Sein peut s'enorgueillir d'être la commune la plus décorée au titre de la Seconde Guerre mondiale. Elle incarne l'héroïsme le plus pur – celui des humbles obéissant au sens de l'honneur. Héroïsme de ce dédain des contingences qui métamorphose de paisibles marins en une chevalerie adoubée par un recteur, exaltée par un goût sauvage de la liberté. Héroïsme de leurs épouses, car l'île sera occupée par l'ennemi. La vie sera éprouvante, les enfants souffriront de malnutrition – et on ne saura pas si leurs pères reviendront un jour. Ils reviendront au bout de quatre années et redeviendront de simples pêcheurs. Heureux qui comme Ulysse... Cent trente-deux survivants, 25 disparus. Le blason de l'île est exposé au musée de l'Ordre de la Libération. En le voyant, on conçoit la fierté des Sénans : ayant survolé les tours de Notre-Dame le 26 août 1944, l'âme de la France est venue se poser sous leur croix de Lorraine, très loin, mais tout près de celle de Colombey. ■



Extrait du « Dictionnaire amoureux du Général », de Denis Tillinac (éd. Plon).

# LA FONDATION ANNE DE GAULLE

## À l'avant garde depuis 1945

Créée en 1945, la Fondation Anne de Gaulle est l'une des premières institutions à accueillir les personnes handicapées déficientes intellectuelles dans notre pays. Cette initiative, portée par le Général et Madame de GAULLE, s'inscrit à l'époque dans une logique innovante puisque la prise en charge des enfants handicapés mentaux était alors exclusivement hospitalière ou asilaire.

Reconnue d'utilité publique le 30 mai 1945, la Fondation de Gaulle prend le nom de "Fondation Anne de Gaulle" en 1948, après le décès de leur fille Anne atteinte de trisomie 21, à l'âge de 20 ans.

La Fondation, forte de son expérience unique, constate que de nombreux besoins dans l'accompagnement d'adultes déficients intellectuels sont encore non satisfaits. Retenue par l'Agence Régionale de Santé d'Île-de-France pour étendre l'offre dans les Yvelines, la Fondation répond au besoin d'accompagnement notamment des personnes handicapées vieillissantes dont l'espérance de vie a désormais rattrapé celle de la population générale. Plus de 70 ans après sa création, la Fondation reprend aujourd'hui le flambeau de l'audace et de l'innovation. La Fondation souhaite mettre les innombrables ressources promises par les nouvelles technologies au service des plus fragiles : intelligence artificielle, innovations numériques...



**EBOOKDZ.com**  
propose par galsavosik

### Le projet AgorHA

Inédit en France

Localisé à Montigny-le-Bretonneux

Une structure d'accueil de 100 places

8 000 m<sup>2</sup> regroupant un **foyer de vie**, un **foyer d'accueil médicalisé**, une **unité pour personnes handicapées vieillissantes** et un **Living Lab** !

"Il existe trop souvent un fossé entre ceux qui conçoivent et développent des solutions innovantes et ceux qui les utilisent. La réunion au sein d'un Living Lab des développeurs, des chercheurs mais aussi et surtout des personnes vulnérables et des professionnels qui les accompagnent, s'impose clairement pour mettre au point et développer des solutions technologiques innovantes au profit des personnes les plus fragiles."

Jean Vendroux, Président de la Fondation.

L'engouement pour ce projet et sa dimension innovante est général. De nombreux partenaires accompagnent aujourd'hui la Fondation notamment l'Ecole d'Ingénieurs du Numérique ISEP, l'Institut catholique de Paris, le cabinet August Debouzy, l'Université de Versailles Saint-Quentin, les équipes scientifiques de Paris Saclay, le laboratoire d'informatique pour la mécanique et les sciences de l'ingénieur du CNRS, la Fondation Garches et l'écosystème de start-ups Raise.

Une telle ambition, qui met face à face la science, l'innovation, la vulnérabilité et bien souvent, l'incapacité à consentir, suppose la mise en place d'un cadre éthique irréprochable et l'implication des familles et des personnels éducatifs et soignants. C'est le défi majeur que la Fondation Anne de Gaulle a décidé aujourd'hui de relever.



EBOOKDZ.com  
propose par galszvostik

DE GAULLE ET L'ARMORIQUE

# Même à Radio Londres, son appel est traduit en breton

Par PATRICK MAHÉ

« **M**e zo Koko deus Porzh-Gwenn » (« Je suis Coco de Port-Blanc »). Digne d'un message codé de Radio Londres, façon « La girafe a un long cou » ou « La lune est pleine d'éléphants verts », destiné à tromper l'ennemi, ce SOS en langue bretonne, capté sur les côtes finistériennes, sonne mieux qu'un signal de détresse. Au contraire même, il claque comme un avis de sauvetage réussi : celui de Charles-Marie Guillois, marin du « Vauquois », coulé pour avoir sauté sur une mine dérivante devant le port du Conquet, au large de Brest. L'aviso faisait partie d'une escadrille en route pour Plymouth afin de rallier l'esquisse des Forces françaises libres (FFL) à Londres.

On s'apprêtait à célébrer l'office des trépassés à sa mémoire quand ce message sera entendu par une parente du marin porté disparu : « Koko », alias Charles-Marie, avait survécu. Mieux : il se trouvait déjà à Londres. Qui plus est, il parlait à micro ouvert sur la BBC. Et de qui ? Du général de Gaulle.

Repéré par Jean Marin, le patron de l'agence de presse Havas, qui l'avait entendu s'exprimer en vieil armoricain avec ses copains de « Sao Breiz » (« Debout Bretagne ») – les tout premiers engagés –, on l'avait missionné pour traduire et lire l'appel du 18 juin en breton. D'allocution en discours, son office durera plusieurs mois, avant qu'il gagne l'armée d'Afrique. On lui attribue un impact non négligeable dans le recrutement des volontaires du Léon, des îles du Ponant (comme Sein, mais aussi Ouessant ou Molène), de Cornouaille ou du pays bigouden, ou l'impressionnant maquis de Saint-Marcel en Morbihan, près de Vannes. Pas étonnant que 40 % des FFL (plus encore parmi les 177 bérrets verts du commando Kieffer entraînés en Ecosse en vue du jour J) aient été fortement teintés d'esprit breton.

Dès l'arrivée des 17 premiers volontaires de l'île de Sein, un genre de pacte de fidélité s'est noué entre la Bretagne et de Gaulle. Déjà, dans l'entre-deux-guerres, encore colonel, il y passait des vacances sur l'Odet, entre le sémaphore de Sainte-Marine et Bénodet,



Le 2 février 1969 à Quimper, 8 000 personnes massées place de la Résistance écoutent le dernier discours public du Général. Celui-ci y dévoile un référendum surprise sur la régionalisation et le Sénat : « Il est de toute justice que ce soit en Bretagne que je l'annonce à la France ! » Contrairement à l'ensemble du pays, la région l'approuve à 57%.

Mieux que la caravane du Tour ! A chaque déplacement du chef de l'Etat en terre bretonne, les habitants répondent largement présent. Comme ici le long d'une route de Bignan, dans le Morbihan, le 10 septembre 1960.



près de Quimper. Yvonne, son épouse, se trouvait à Carantec quand il la laissa, en secret, à l'heure du grand départ vers l'Angleterre, à partir de Brest. Charles de Gaulle reviendra souvent en terre bretonne. A Sein où tout a débuté. Sur le golfe du Morbihan, peu après la Libération. A Nantes, à Rennes où il déclara : « Je place l'entité bretonne au-dessus des découpages administratifs. » A Saint-Nazaire pour le baptême du paquebot « France ». A Vannes, pour y célébrer l'héroïsme du maquis de Saint-Marcel.

**A** Quimper, bien sûr. La dernière fois, c'était en février 1969, quand lui vint l'idée d'un référendum destiné à « décorseter » la France à travers l'ébauche de la régionalisation. Un pari perdu. Il avait attaqué son dernier et inoubliable grand discours, axé sur la décentralisation et la réforme du Sénat, en langue bretonne : « Va c'horf zo dalc'het, met daved hoc'h nij va spered vel al labous, a denn askel, Nil da gaout e vreudeur a bell... » (« Mon corps est retenu, mais mon esprit vole vers vous, comme l'oiseau à tire d'aile vole vers ses frères qui sont au loin... ») Des vers tirés d'un poème de son oncle Charlez a Vro C'hall, barde de Bretagne, auteur d'un vibrant « Appel aux représentants actuels de la race celtique » composé en d'autres temps. Il est vrai que la généalogie des de Gaulle inclut une solide

branche irlandaise, celle des MacCartan. Face à la foule acquise, de Gaulle exalta ensuite le combat des Vénètes qui, en presqu'île de Rhuys, résistèrent à César en l'an 56 avant J.-C., ce que l'empereur romain a dûment rapporté dans « La guerre des Gaules ». Même le grand Jack Kerouac – alias « Ti-Jean » –, père de la Beat Generation, correspondant avec le poète Youenn Gwernig dans leur « exil » new-yorkais, verra dans ces mots quelque fantasme « souverainiste » pour la Bretagne, suite au provocant « Vive le Québec libre ! » qui mit la reine d'Angleterre à genoux l'espace d'un discours (très) peu diplomatique, à Montréal...

De Gaulle a noué avec la Bretagne des liens forts, profonds, marque d'un enracinement affectif sans égal. En 2003, l'Institut culturel de Bretagne consacra un colloque, « Liammoù ar frankiz » (« Les liens de la liberté ») à ces années de braise (dites ici « de Breizh », forcément).

Il en sortit beaucoup d'éloges. Et deux crève-cœurs : que Charles-Marie Guillois, la voix bretonne de Radio Londres, n'ait pas réussi son défi, celui de doter la langue bretonne d'un statut comparable au gallois en Grande-Bretagne ; et que le Général n'ait pas réuni la Bretagne, suite au détachement du pays nantais – breton depuis l'an 937 – par le décret Pétain-Darlan du 30 juin 1941. ■



EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik

# DANS L'INTIMITÉ DE COLOMBEY

«C'est ma demeure. Dans le tumulte des hommes et des événements, la solitude était ma tentation. Maintenant elle est mon amie. De quelle autre se contenter quand on a rencontré l'Histoire?» Charles de Gaulle écrit à la Boisserie, modeste manoir aux marches de l'Est. Il y rédige ses Mémoires. Il vit une retraite politique et morale qu'il a dessinée lui-même, loin de l'agitation jugée nihiliste des partis.

EXCLUSIF  
**EN PLEINE TRAVERSÉE DU DÉSERT,  
IL OUVRE LA BOISSERIE À PARIS MATCH**

*Octobre 1954. A la Boisserie, la croix de Lorraine est présente partout.  
Dans le jardin, le général ermite peut même l'admirer sous forme d'un parterre  
de fleurs de sauge de dix mètres de long sur sept de large.*

Photos JEAN MANGEOT

BOOKDZ.com  
éposé par galsavosik

De là-haut, le Grand Charles semble bien petit. C'est qu'il a de l'espace à disposition dans cette propriété, une gentilhommière acquise en 1934 : deux hectares de sapins, de hêtres et de massifs taillés qu'il parcourt tous les jours canne à la main. « J'en ai fait 15 000 fois le tour », écrit-il. Comme s'il trépignait déjà de s'en échapper.

ESTORAIL2.com  
propriété galsavosik

**1954. C'est la sortie du premier tome des « Mémoires de guerre ».** Paris Match avait passé un accord avec leur auteur. Le contrat stipulait que le journal en diffuserait des extraits accompagnés d'une longue interview. Jean Farran, alors grand reporter, était chargé de la réalisation du sujet et Jean Mangeot des photos. Il avait été convenu que les deux journalistes arriveraient à la Boisserie par la voie des airs. Un matin, à l'heure prévue, sous un soleil radieux, l'hélicoptère survole le parc et Jean Farran aperçoit une silhouette sur le perron.

JEAN FARRAN

# « Je l'imagine solitaire dans sa maison, non loin de sa “forêt gauloise” »

« Devant les marches, un parterre de fleurs en forme de croix de Lorraine. La porte de l'appareil avait été enlevée et Mangeot était déjà au travail.

Pour nous accueillir, le Général était sorti de son bureau, sur le pas de la porte. La tête levée, il nous regarde atterrir. D'en haut, c'est un très bon angle de vue.

Personnellement, je suis resté trois jours à la Boisserie pour un reportage complet. Je suis le seul journaliste à avoir ce privilège. Sur le plan photographique, comme dans la visite d'un musée, nous voulons tout découvrir.

On connaissait mal de Gaulle et on ignorait tout de la Boisserie. Mangeot a pris des photos dans le salon, la salle à manger, le bureau.

Au mur, des photos encadrées. Le Général se transforme en guide. « Voilà, mon grand-père Untel... Celui-ci, c'est mon oncle, et là-bas, ce sont les photos de la maison de mes parents... »

Son attitude est d'une courtoisie infinie. Au déjeuner, à la fin du repas, il se lève pour aller chercher des cigarettes. D'un bond, je me retrouve debout également. Chaque fois qu'il se lève, je ne peux rester assis, c'est plus fort que moi. Quand il m'offre un cigare, je me lève pour le prendre. Lorsqu'il quitte la table pour chercher une bouteille, me voilà debout. Je suis écrasé et un peu décontenancé par cet homme d'une courtoisie sans limite. Tout simplement parce que je suis son hôte, il me témoigne une grande délicatesse d'accueil.

Au cours du seul repas que je prends à la Boisserie, je pose les questions principales de l'interview. Nous ne sommes que trois à table, Mme de Gaulle, le Général et moi, servis par une vieille bonne. C'est un repas simple, mais copieux, avec un vin très fin.

Personnellement, je suis assez intimidé. C'est rare. En reportage, c'est la seconde fois ; la première, c'était au cours de ma rencontre avec Montherlant. Je soupçonne d'ailleurs le général de Gaulle d'avoir une certaine timidité naturelle qui devient à son tour intimidante. »

*Pendant le reportage, l'hélicoptère attendait toujours dehors, dans le jardin, comme une voiture de maître. Farran propose à Mme de Gaulle de faire une petite promenade pour survoler la région et le village de Colombey.*

« La proposition l'enchantait, elle qui, chaque matin, fait le tour du jardin avec son mari. Cela va lui permettre de voir ses arbres et ses fleurs sous un angle nouveau.

A l'atterrissement, ravie, elle me remercie comme une petite fille. Je propose la même chose au Général.

« Voulez-vous, à votre tour, survoler Colombey ? »

Le Général, qui s'ennuyait mortellement, a une envie folle d'accepter, ça se lit sur son visage. Mais sa dignité l'empêche de le faire. J'insiste. Il pousse un énorme soupir et, comme si chaque matin de sa vie j'arrivais chez lui en hélicoptère, il me répond : « La prochaine fois, monsieur. »

Pendant ces trois jours, il nous a tout montré, tout dit. Dans son bureau des centaines de feuilles de papier : les premiers Mémoires.

« C'est très difficile d'écrire, je refais chaque page six ou sept fois. Quelles difficultés pour arracher de soi ce qui doit être jeté sur le papier ! »

Mme de Gaulle reste discrète, parle peu, quelquefois de ses enfants. Le Général, plus bavard, évoque son passé et ses parents, il connaît par cœur son arbre généalogique.

Le jour de mon départ, j'avais renvoyé l'hélicoptère. Une voiture m'attendait devant le perron. Le Général sort pour m'accompagner. C'est la fin de l'automne et il ne fait pas chaud. Dans la voiture qui m'emporte, je vois dans le rétroviseur le Général, debout, me regardant partir, le premier vent de l'hiver balayant ses premiers cheveux blancs. Par la suite, nous nous sommes revus.

Les journalistes ont une règle : ne pas faire censurer leurs papiers. Cependant, comme il était prévu dans le contrat, j'ai été obligé de faire relire mon texte par le Général.

Il n'y avait qu'une seule correction, une annotation. Je parlais, à un moment, du cimetière de Colombey où dormait sa jeune fille, Anne, infirme, morte à l'âge de 20 ans. Dans la marge, deux mots de sa main : « Sa préférée. »

Maintenant, lorsque je repense à lui, je l'imagine, solitaire dans sa maison de la Boisserie, non loin de sa « forêt gauloise », où les troupes de César ont pourchassé les soldats de Vercingétorix.

« Je vais dans cette forêt et je marche, monsieur. On peut se promener des heures, sans jamais rencontrer personne », me disait-il.

Plus loin, derrière la maison, une colline. Lorsque j'étais chez lui, il m'a dit également : « Vous voyez, cette colline. Lorsque je mourrai, on y construira une croix de Lorraine et de partout, monsieur, on pourra la voir. » ■

*Extrait du livre « Les reporters », de Christian Brincourt et Michel Leblanc, éd. Robert Laffont.*



**EBOOKDZ.com**  
**propose par galsavosik**



## LE TEMPS EST ENCORE AUX PROMENADES CHAMPÊTRES, MAIS IL NE PENSE QU'À SON RETOUR

Alors qu'Yvonne cueille un bouquet de fleurs sauvages, lui rumine peut-être ces quelques lignes de ses Mémoires : « Quand je dirige ma promenade vers l'une des forêts voisines [...], leur sombre profondeur me submerge de nostalgie ; mais soudain, le chant d'un oiseau, le soleil sur le feuillage ou les bourgeons d'un taillis me rappellent que la vie, depuis qu'elle parut sur la terre, livre un combat qu'elle n'a jamais perdu. »

EBOOKS.ZOOM  
propose pour gâteau

## UNE EXCEPTIONNELLE VISITE GUIDÉE PAR LE GÉNÉRAL EN PERSONNE

*Dans son refuge, le « roi de Colombe » règne sur un véritable musée du souvenir. Un « bric-à-brac de l'épopée », comme le qualifie un visiteur. Ici, dans sa bibliothèque, il fait face aux emblèmes des régiments de la France libre et aux médailles des grands morts de la Résistance.*



A color photograph of a man and a woman in a formal living room. The man, on the right, is seated in a large, ornate armchair, wearing a dark suit and tie, looking towards the left. The woman, on the left, is seated in a similar armchair, wearing a dark blazer over a patterned blouse, looking down at her hands. Between them is a low, round wooden table with a vase of white flowers. The room has patterned curtains, a large window, and a portrait on the wall.

EBOOKDZ.com  
proposé par galsavosik

*Pendant les douze années que durera la traversée du désert, Yvonne et Charles vivent en tête à tête, n'ouvrant leurs portes qu'à la famille et à quelques rares proches. C'est dans le salon-bibliothèque, que chaque soir, le couple écoute les informations à la radio. Avant que la « générale » ne s'adonne à la couture et que son époux ne se plonge dans les journaux.*

## SOUS LA MÉDAILLE DE L'ÎLE DE SEIN ON LIT LES LIGNES DE SA MAIN

Cette décoration exceptionnelle a été frappée en l'honneur des quelque 130 premiers marins ralliés à la France libre. Avec sa fière inscription et son buste de femme à coiffe de Sein, la pièce en bronze est l'un des objets les plus chers au cœur de De Gaulle. Celui-ci s'empresse donc de la présenter à l'objectif de Jean Mangeot, qui mitraille. Vient alors au photographe une idée astucieuse et quelque peu roublarde: «Mon général, pourriez-vous avancer la médaille afin qu'elle soit mieux éclairée?» Les sillons de la main du maître de Colombey se dévoilent, le tour est joué. Les reporters n'ont plus qu'à soumettre l'image à une chiromancienne, qui prédira l'avenir du grand homme. Las, la rédaction en chef de Paris Match n'ose pas aller plus loin. Franchement, imagine-t-on le héros du 18 juin se faire dire la bonne aventure? Il est vrai que, catholique fervent et paroissien assidu, Charles de Gaulle n'est pas du genre superstitieux. Et pourtant... bien des années plus tard, Maurice Vasset, un officier de la France libre, racontera au «Nouvel Observateur» qu'il lui prodigua longtemps des conseils astrologiques. N'est-ce pas Winston Churchill qui baptisa son compagnon de longue date «l'homme du destin»?



*La médaille, d'abord déposée dans la paume du Général.*

**EBOOKDZ.com**

**propose par galsavosik**



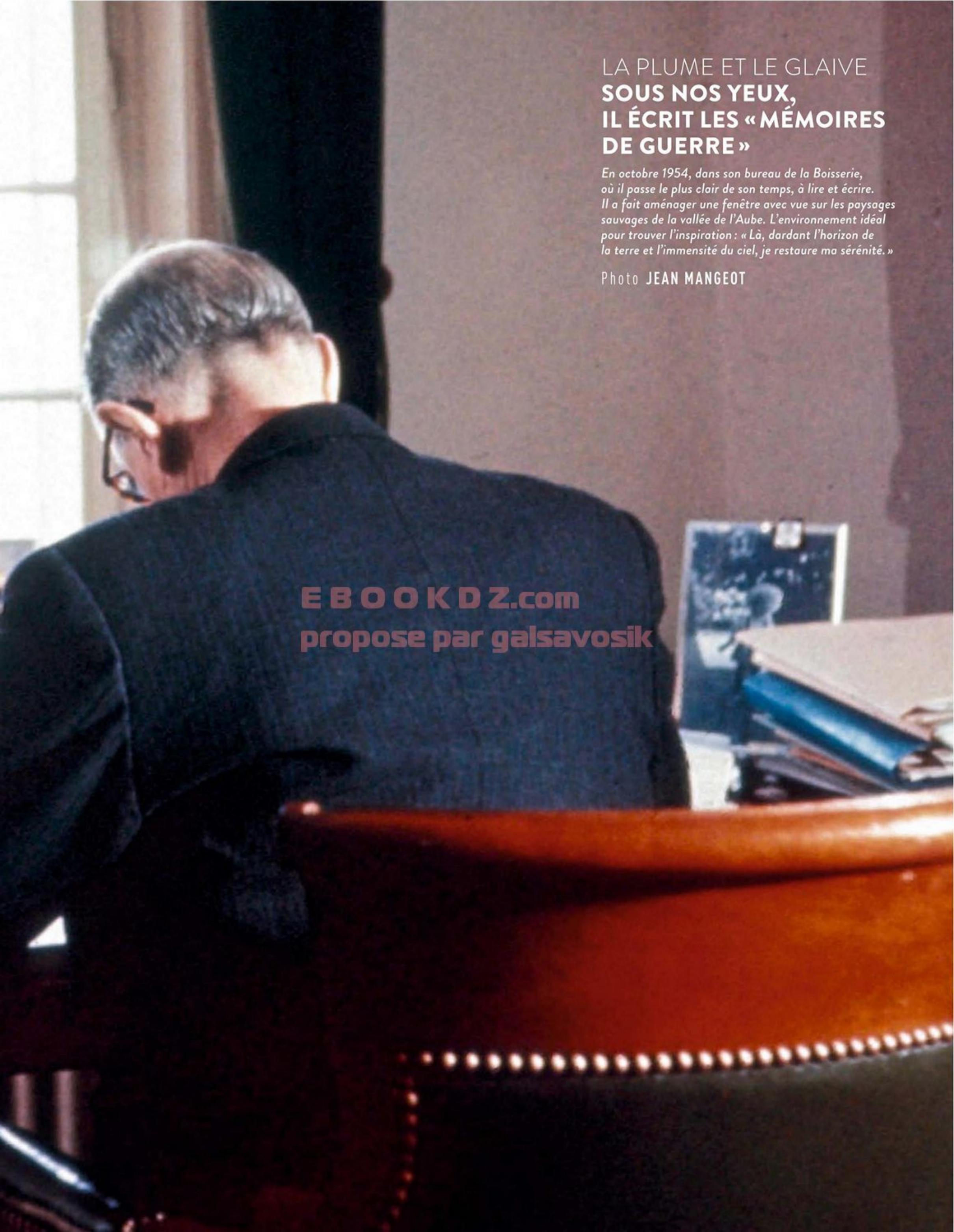
*En 1960, lors d'une visite officielle à l'île de Sein. A une orpheline dont le père fut l'un de ses proches à Londres, le président dédicace une reproduction de la fameuse photo de Paris Match. Elle l'accrochera au mur de son logis.*



*Bien malin qui  
pourrait deviner  
dans ces plis  
palmaires la destinée  
qui attend encore  
le vieux guerrier:  
la présidence  
et la fondation  
d'une République.*



EBOOKDZ.com  
propose par gaisavosik



LA PLUME ET LE GLAIVE  
**SOUS NOS YEUX,**  
**IL ÉCRIT LES « MÉMOIRES**  
**DE GUERRE »**

*En octobre 1954, dans son bureau de la Boisserie, où il passe le plus clair de son temps, à lire et écrire. Il a fait aménager une fenêtre avec vue sur les paysages sauvages de la vallée de l'Aube. L'environnement idéal pour trouver l'inspiration : « Là, dardant l'horizon de la terre et l'immensité du ciel, je restaure ma sérénité. »*

Photo JEAN MANGEOT

**EBOOKDZ.com**  
**propose par galsavosik**

ALORS QU'IL ÉTAIT PRÉSIDENT-DIRECTEUR DE LA LIBRAIRIE PLON, MARCEL JULLIAN A PUBLIÉ LES «DISCOURS ET MESSAGES» DU GÉNÉRAL PUIS SES «MÉMOIRES D'ESPOIR». IL ÉVOQUE DE GAULLE L'ÉCRIVAIN.

MARCEL JULLIAN

# « Il avait de l'écriture une notion sacrée »

EDIZ.com  
propose par galsavosik

Interview JEAN-FRANÇOIS CHAIGNEAU

**Paris Match. Comment a commencé votre travail d'éditeur avec le Général ?**

**Marcel Jullian.** Par une première rencontre à l'Elysée, en 1968. Le Général m'a demandé de régler une drôle d'affaire. Les trois tomes des «Mémoires de guerre» publiés chez Plon se vendaient très bien, et en particulier en Afrique. Il se trouve qu'une équipe de voyous promettait des diplômes à tout acheteur de la série complète. Ils offraient un simple certificat d'études pour une édition ordinaire, le baccalauréat pour une édition de luxe et un titre de docteur au choix pour toute édition grand luxe. Les naïfs payèrent puis, ne voyant rien venir, réclamèrent leur récompense directement à l'Elysée. Le Général me dit: «On ne peut pas laisser croire que je distribue les diplômes comme d'autres, jadis, les médailles. Je sais bien

que vous n'y êtes pour rien, mais il faut qu'on arrange ça.»

**Et la deuxième rencontre ?**

Il s'agissait cette fois d'un problème d'édition concernant «Le soldat». A l'origine, «Le soldat» était un livre que devait signer le maréchal Pétain avant son élection à l'Académie française. Il en avait confié la rédaction à deux ou trois officiers de son état-major de l'époque, dont le capitaine de Gaulle qui écrivit quatre chapitres. Et puis, le Maréchal est élu sans avoir besoin de son livre. Plus tard, il décide pourtant de le publier après l'avoir modifié. De Gaulle refuse. La guerre passe. Me voilà donc à l'Elysée en septembre 1968 et je l'informe que quelqu'un va publier «Le soldat», dans la version corrigée par Pétain. Le Général argumente alors que «ses» chapitres du «Soldat» ont déjà été publiés dans sa «France et son

année». Il me dit donc qu'il ne donnera pas son autorisation et ajoute: «Et puis, je n'aime pas beaucoup que votre demandeur emploie à mon sujet l'expression 'collaboration Pétain-de Gaulle'!»

**Accordait-il une grande importance à l'écriture ?**

Il avait de l'écriture une notion complètement sacrée. La plume lui semblait un instrument pour servir la France. Lorsqu'il quitte le pouvoir, il décide de rassembler tous ses discours et messages. Pour un éditeur, la perspective de les publier alors qu'ils se sont tous, en leur temps, retrouvés dans les journaux n'est guère alléchante. Mais chaque éditeur se dit: «Celui qui se lancera dans l'aventure aura les Mémoires du Général.» Nous sommes plusieurs sur les rangs. Le 9 octobre 1969, il me donne son accord. Il me recommande alors de maintenir à Plon «le visage qu'il a toujours eu et c'est très important pour la suite», écrit-il. Il fait allusion à la diversification de notre maison d'édition avec la publication des SAS aux Presses de la Cité.

**Une sorte de chantage ?**

Plutôt un marché. Il proposait de me vendre d'abord les rutabagas. Après quoi, j'aurais les carottes et les meilleurs légumes.

**Vous alliez le rencontrer à Colombey ?**

Oui. C'était un hôte délicieux. Il m'appelait «Monsieur le président» et moi, «Mon général». Ce qui était un dialogue un peu cocasse. Tout se passait avec une grande simplicité. Nous étions entre professionnels. Je me sentais un peu comme un notaire de province chargé de faire respecter un droit de passage ou de régler un achat de métairie.

**Possérait-il la totalité de ses discours ?**

Il avait tout gardé, tout archivé. Il possédait même les doubles des dédicaces faites à des personnalités importantes. Il savait pourquoi il avait écrit «affectueux» ici et «très affectueux» ailleurs. Il disait: «Mes discours, je les écris de la première à la dernière ligne. Je les apprends par cœur, ce qui, à mon âge, est parfois difficile. En les publiant, on ne pourra pas les tripoter ou les copier en prétendant faire œuvre d'historien.» Il fallait donc les publier en intégralité tels qu'il les avait écrits, mais sans les trouvailles du moment comme ce fameux «Vive le Québec libre!». Il disait que c'était seulement «l'émotion de l'instant» et que ça lui avait échappé.

**Comment travaillait-il ?**

On lui faisait parvenir des textes agrandis pour qu'il puisse les voir à son aise. Je lui avais affecté un correcteur maison, M. Petit, qui remettait toutes les virgules

là où elles devaient être. Je me souviens à l'époque en avoir eu pour 7 000 francs de virgules à replacer. Lorsqu'il a vu ça, le Général s'est exclamé : "Il est formidable votre M. Petit ! Il a raison ! Quand je lui donnerai mes Mémoires, je mettrai les virgules où il faudra. Mais, là, ce sont des discours, donc destinés à être entendus. Et si je ne mettais pas les virgules à mon point d'appui, pour mon phrasé naturel, vous ne reconnaîtriez pas de Gaulle." Il disait aussi : "Les virgules sont les petites sœurs des parenthèses."

#### **Ecoutait-il les conseils ?**

Un jour, on en arrive à ce discours sublime où il dit : "Par-dessus la Manche, monsieur le maréchal, c'est un soldat français qui vous parle..." M. Petit, qui était maréchaliste, me fait une note disant qu'il faudrait mettre un mot un peu gentil pour le Maréchal. De Gaulle la lit, éclate de rire, puis répond : "Dites à M. Petit que je l'aime beaucoup, mais je ne vais quand même pas refaire l'appel du 18 juin pour lui faire plaisir."

#### **Les discours sont un succès ?**

On a gagné notre vie. Alors, le Général a dit : "Maintenant, on va faire les Mémoires."

#### **Vous vous êtes mis d'accord facilement sur le contrat ?**

Je lui ai proposé les mêmes conditions qu'à Green et Maurois. Il a accepté. Nous savions qu'il destinait ses droits à la Fondation Anne-de-Gaulle.

#### **Ecrivait-il facilement ?**

Ses discours lui demandaient plus de temps. Mais pour ses Mémoires, il écrivait facilement. Il était très à l'aise dans les phrases longues. Il m'appelait parfois pour me demander mon sentiment. Pour savoir, par exemple, s'il était préférable de commencer le chapitre de Mai 68 par les événements de Nanterre ou bien autrement.

#### **Vous donnait-il ses feuilles au fur et à mesure ?**

Je n'ai rien lu jusqu'au jour où il m'a donné tout le paquet d'un coup, tapé à la machine par sa fille, l'épouse du général de Boissieu. Peu auparavant, il m'avait demandé comment ça se passait quand on recevait un manuscrit. Je lui avais expliqué le fonctionnement des comités de lecture et mon habitude avec certains auteurs de faire une fiche moi-même. Soudain, il me dit : "Vous pensez que j'aurai ma fiche de lecture ?" Moi, je bredouille : "Mon général, il n'en est pas question..." Il répond : "Vous n'allez quand même pas acheter chat en poche ?" c'est-à-dire sans voir. Et il décide que rien ne se fera tant qu'il n'aura pas sa fiche de lecture.

#### **Vous partez alors avec le manuscrit ?**



Le mémorialiste à l'ouvrage. Le premier tome, « L'appel », paraît ce mois d'octobre 1954. C'est un formidable succès de librairie, avec 100 000 exemplaires écoulés en cinq semaines.

Exactement comme si j'avais sur moi le plus gros diamant du monde. Je rentre sur Paris. Je fais une photocopie que je vais déposer dans le coffre d'un précieux ami de la Résistance, le colonel Passy ; puis, muni de l'original, je pars en voiture pour Saint-Malo. En route, je fais un peu de paranoïa, imaginant qu'on est partout en train de me suivre. Beaucoup de gens auraient voulu savoir à l'avance ce que le Général avait écrit sur eux. Et le président Pompidou n'était pas le moins curieux. Enfermé dans ma chambre d'hôtel, je lis le texte. Puis, le lundi, je rentre à Paris. Le Général a téléphoné cinq fois depuis le matin. Il a questionné : "Alors, Jullian n'a pas aimé ?"

#### **Vous lui avez fait sa fiche de lecture ?**

J'ai dû m'y soumettre. J'ai donné à sa fiche de lecture l'aspect le plus profes-

sionnel possible. Sur le style, j'ai écrit qu'il approchait celui de Chateaubriand. Enfin, je m'étonnais aussi que certains personnages aient été oubliés ou si peu cités.

#### **Le Général en a été content ?**

Je crois que oui. Il tenait beaucoup à se montrer, avec un peu de volonté sans doute, uniquement dans la peau d'un auteur.

#### **Etait-il inquiet ?**

Comme un auteur. J'avais mis au point un système où il n'y aurait pas de priorité. Tout le monde aurait le livre en même temps. Le Général jubilait : "Jullian a trouvé un système qui va faire boum boum !" disait-il.

#### **Et vous avez fait boum boum ?**

Un million deux cent mille exemplaires pour le premier tome. Le second, inachevé, n'a paru qu'après la mort du Général. ■

**POUR LA SUITE DE  
SES MÉMOIRES, C'EST À L'ELYSÉE  
QU'IL REÇOIT PARIS MATCH**

*A l'occasion de la parution du troisième tome de ses  
« Mémoires de guerre », le président reçoit notre magazine,  
le 12 octobre 1959, dans le salon Doré de l'Elysée.*

*Il a retrouvé le pouvoir depuis dix-huit mois et a engagé  
un vaste programme du redressement de la France.*

Photos WALTER CARONE

**EBOOKZ.com  
propose par galsavostik**



EBODIK.com  
propose par galsavosik

Le 13 mai 1958 marque le retour du Général. Celui-ci passe par le Comité de salut public, constitué à Alger au nom de la défense de l'Algérie française dans une guerre qui ne dit pas son nom. Tandis que Pierre Pflimlin, figure très «ancien monde» est investi président du Conseil, Charles de Gaulle se tient «prêt à assumer les pouvoirs de la République». A ceux qui s'inquiètent d'un processus trop martial, il rétorque lors d'une conférence de presse massivement suivie – près de 500 journalistes – au palais d'Orsay: «Croit-on qu'à 67 ans, je vais commencer une carrière de dictateur?»

1958 LE GRAND RETOUR

Pendant plus d'un quart de siècle, Michel Debré a vécu dans le sillage politique et moral du Général. Il fut son Premier ministre de janvier 1959 à avril 1962. Son fils Jean-Louis, ancien ministre de l'Intérieur, président de l'Assemblée nationale et du Conseil constitutionnel, auteur à succès par ailleurs, a récemment publié «Une histoire de famille». Pour nous, il se souvient.

# Avec mon père, dans l'émotion du mont Valérien

Par JEAN-LOUIS DEBRÉ

**A**ussi loin que je me promène dans mes souvenirs d'enfance, je revois, chaque 18 juin, le pèlerinage au mont Valérien. Dans l'après-midi, ma mère au volant de la Frégate Renault, mon père à ses côtés. Il valait mieux qu'il ne conduise pas, son permis de conduire était faux. Il n'avait jamais voulu le changer. Il avait été fabriqué pendant l'Occupation au nom de Jacquier.

A l'aller, nous écoutions religieusement, mes frères et moi, mon père évoquer le général de Gaulle, l'importance de ce 18 juin. Mais aussi, l'action de ces héros de la Résistance tel naturellement Jean Moulin. Mais bien d'autres noms resurgissent de ma mémoire : Marie-Madeleine Fourcade, Jacques Lecompte-Bonet, Alexandre Parodi, Pierre Boursicot, Gaston Palewski...

Il nous racontait aussi sa première rencontre avec de Gaulle, le 22 août 1944 à Laval. Peu auparavant, lors de la libération d'Angers, il était devenu commissaire de la République pour cette région et, à ce titre, avait accueilli le chef de la France libre qui, arrivé d'Angleterre se dirigeait vers Paris. De Gaulle l'interroge sur la situation militaire dans le secteur de Saint-Nazaire et sur la participation des communistes au gouvernement. Cette rencontre marque le début d'une fidélité politique et personnelle de vingt-six ans, qui se prolongera bien au-delà de la disparition du Général en 1970, mon père ne cessant de veiller à ce que soit respecté l'héritage politique du fondateur de la V<sup>e</sup> République.

Au mont Valérien, naturellement arrivés en avance, nous attendions en silence. Je regardais mes parents, heureux, embrasser les uns et les autres, les appeler par leurs prénoms ou par «compagnon». J'admirais toutes ces décos qui étaient accrochées au veston de nombre d'entre eux... Roulements de tambour, garde-à-vous retentissant, émotion, le général de Gaulle arrive. Il salue, rallume la flamme du souvenir. «Marseillaise.» Silence impressionnant du recueillement de celles et ceux qui ne veulent ou ne peuvent oublier la disparition, la mort, les souffrances de leurs camarades tombés pour la France.

Moments de ferveur, de prière, de communion, de fraternité partagés qui impressionnent le jeune enfant que je suis. Sonnerie

de clairon. «Chant des partisans», repris en choeur par certains, fredonné par d'autres. Nouvelles émotions et larmes. Le Général, lentement, majestueusement, salue ses compagnons un à un. Le voici devant nous. Il m'apparaît immensément grand, impressionnant. Il serre la main de mes parents, nous regarde, esquisse un petit sourire et s'éloigne.

La cérémonie est terminée, le Général repart, les compagnons s'embrassent, et nous quittons tranquillement le mont Valérien. Le retour du pèlerinage est d'abord silencieux, personne dans la voiture ne parle. L'émotion de mon père est encore perceptible, mais aussi son espérance d'un retour au pouvoir du général de Gaulle. Au bout d'un moment, nous avons droit à une nouvelle leçon de la part de mon père. Souvent, pour nous rappeler les grandes dates de notre histoire nationale dont il convient de ne jamais perdre la signification et dont le 18 juin fait partie.

Tout autre la cérémonie du mont Valérien à partir de 1958. Aux côtés des fidèles compagnons, toujours présents, pour communier dans le souvenir, se presse une foule de courtisans, d'opportunistes, de politiques. Peu leur importe leur absence d'hier, ils sont là aujourd'hui et la seule chose qui compte pour eux est de se faire remarquer du général de Gaulle, de se montrer. Le recueillement a fait place à l'effervescence. L'émotion n'est plus. On m'avait volé mon 18 juin du mont Valérien.

Mais un autre 18 juin me revient en mémoire, celui de 1978, non plus au mont Valérien, mais à Colombey. Au pied de la grande croix de Lorraine, «les amis et compagnons» qui l'accompagnaient ont dû être bien surpris d'entendre mon père réciter des vers de Charles Péguy, qui évoquent son pèlerinage à pied à Chartres.

Citer Péguy quand, le 18 juin, on se recueille devant la croix de Lorraine, honore la mémoire du général de Gaulle. Péguy, le socialiste, le dreyfusard, le catholique, le patriote, le soldat, croyait au destin de la France, à sa grandeur comme de Gaulle. Ils portaient, à des époques différentes, une certaine idée de la grandeur de la France. Le 18 juin résonne toujours comme une volonté de ne jamais l'oublier. ■

A lire: «Une histoire de famille», de Jean-Louis Debré, éd. Robert Laffont.



## A PARIS, IL PORTE LA V<sup>E</sup> RÉPUBLIQUE SUR LES FONTS BAPTISMAUX

Le 4 septembre 1958, place de la République, le général de Gaulle présente son projet de nouvelle Constitution aux Français au cours d'une impressionnante cérémonie. La date n'a pas été choisie au hasard : c'est le jour anniversaire de la proclamation de la III<sup>e</sup> République, en 1870. Soumis à référendum le 28 septembre suivant, le texte sera approuvé à 82 %.

Photo GÉRARD GÉRY





EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik



EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik

## IL SILLONNE L'HEXAGONE, CE « JARDIN À LA FRANÇAISE »

*Direction le Pas-de-Calais pour un voyage officiel de quatre jours ce 26 avril 1966. Depuis février 1959, le général de Gaulle a entrepris un gigantesque tour de France. Il est le seul président de la V<sup>e</sup> République à s'être rendu dans les 101 départements, outre-mer compris. Il s'arrêtait dans chaque village, mangeait dans les sous-préfectures et dormait dans les préfectures.*

Photo MICHEL LE TAC



**EBOOKOZ.com**  
propose par galsavosik

## LA FRANCE AU CŒUR LA FOULE VOIT EN LUI UNE IDOLE NATIONALE

*Au cours de sa tournée bretonne, en juin 1960, il s'offre un bain de foule à Plestin-les-Grèves. Depuis son retour aux affaires, il a instauré cette pratique ignorée de ses prédécesseurs : se mêler aux gens et serrer des mains.*

Photo GEORGES MÉNAGER



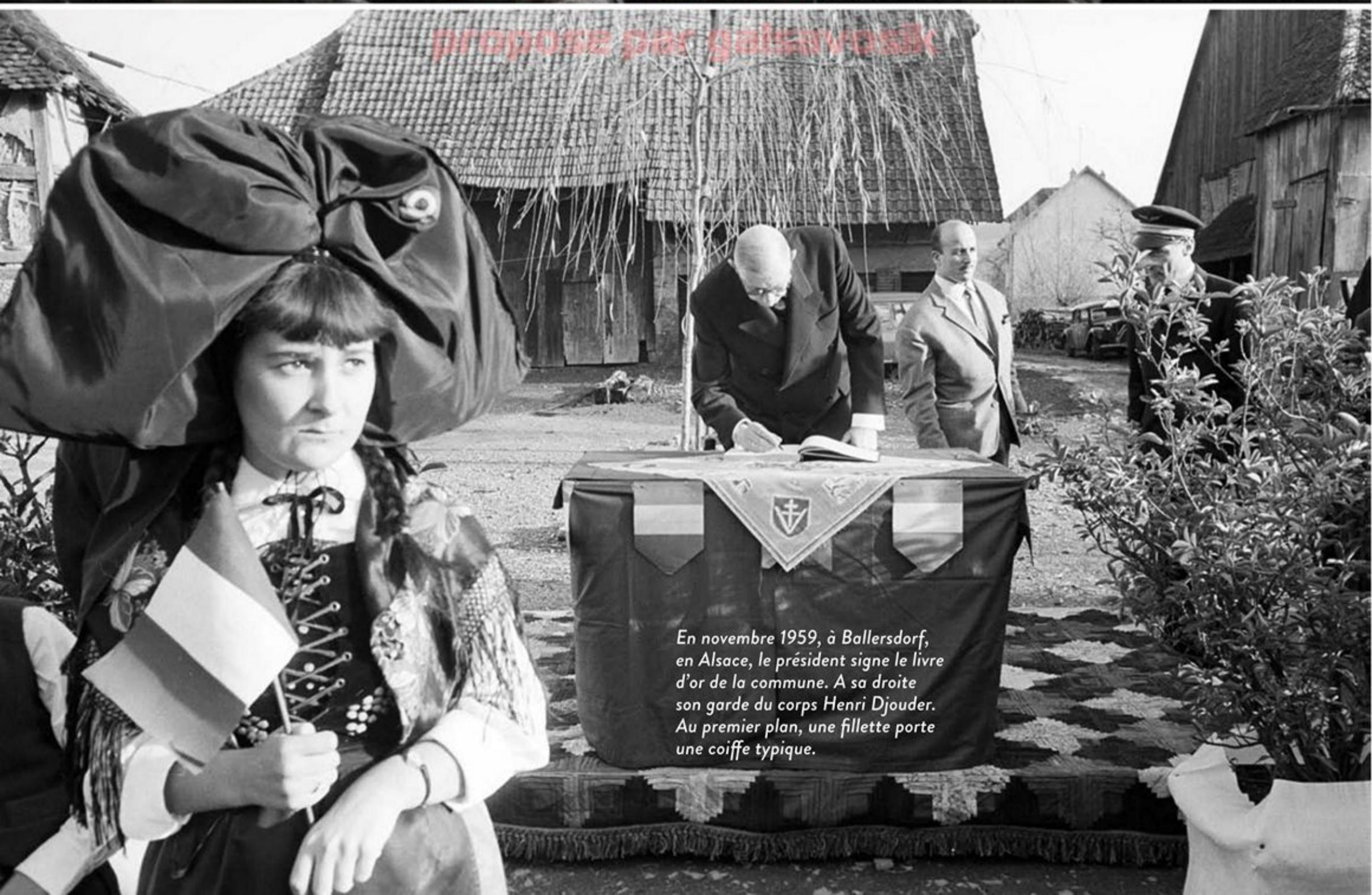
**EBOOKDZ.com**  
propose par galsavosik

« Je ne suis pas venu ici pour faire un discours, je suis venu pour admirer les usines du Creusot. » La petite phrase du président n'est pas passée inaperçue. Le 19 avril 1959, les ouvriers lui font un triomphe.



EBOOKDZ.com

PROPOSÉ PAR GALLIMARD



En novembre 1959, à Ballersdorf, en Alsace, le président signe le livre d'or de la commune. À sa droite son garde du corps Henri Djouder. Au premier plan, une fillette porte une coiffe typique.

EBODIZ.com  
propose par galavosik

## CHAQUE TERROIR L'ÉBLOUIT PAR LA FORCE DE SON HÉRITAGE

*A cinq siècles de distance, le 8 mai 1959, Orléans fête ses libérateurs : Jeanne d'Arc et le général de Gaulle. Invité d'honneur des fêtes johanniques, le chef de l'Etat devise avec Claire Deschamps, chargée d'incarner la Pucelle en armure et à cheval, devant la cathédrale Sainte-Croix.*

Photo CHARLES COURRIÈRE



EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik



**EBOOKDZ.com**  
**propose par galsavosik**

## **PIONNIER DE LA POLITIQUE SPECTACLE**

*Dans la salle des fêtes de l'Elysée, le 27 novembre 1967, le Général dans son exercice favori: la conférence de presse. Avant lui, les chefs d'Etat français, à la tête d'un régime parlementaire, n'avaient pas à prendre la parole. Lors de ces grands-messes médiatiques, on guettait la fulgurance de ses formules. A la télévision, il avait confié, à partir de 1965, l'exclusivité de ses interviews, en direct de la présidence, au journaliste et écrivain Michel Droit.*

Photos JACK GAROFALO

Pour le président, «la bombe» est une priorité. Celui qui a créé, dès octobre 1945, le Commissariat à l'énergie atomique (CEA) entend, près de vingt ans plus tard, doter la France d'une force de dissuasion nucléaire puissante et indépendante. «Personne ne peut croire que c'est pour attaquer qui-conque, déclare-t-il lors d'une de ses nombreuses visites dans les usines de Pierrelatte et de Cadarache. C'est uniquement pour disposer nous-mêmes de nos chances de vie et de mort.»

## IL ORDONNE LES «GRANDS TRAVAUX», SOCLE DES TRENTE GLORIEUSES

*Le 24 septembre 1963, le Général revêt la blouse des savants atomistes pour visiter l'usine militaire de Pierrelatte, dans la Drôme, qui doit fournir l'uranium enrichi pour la bombe, ainsi que le carburant des sous-marins d'attaque à venir.*

Photos GEORGES MÉNAGER





EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik



*C'est en dirigeant fêté que de Gaulle revient à Londres le 5 avril 1960. La reine d'Angleterre l'attend à la gare de Victoria. Dans le carrosse qui l'emporte, le président place lui-même un plaid sur les genoux de la souveraine qu'il a connue enfant pendant la guerre.*

**SON OBSESSION  
GARANTIR  
L'INDÉPENDANCE  
DU PAYS  
FACE AUX  
SUPERPUISANCES**

L'homme de la force atomique française, de la reconnaissance de la République populaire de Chine, du départ du commandement militaire intégré de l'Otan, du discours de Phnom Penh sur «le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes», veut être le brise-glace de la guerre froide. Face aux deux blocs dominés par les Etats-Unis et l'Union soviétique, le général de Gaulle veut rendre à la France son indépendance, au grand dam des alliés occidentaux et américains qui s'agacent de cette politique de prestige. Il ne dérogera pas: «Notre intérêt vital nous commande de nous tenir rigoureusement en équilibre face aux deux grandes puissances.»



Le 31 mai 1961, John F. Kennedy, élu six mois plus tôt, est salué par le Général sur le perron de l'Elysée. Après sa visite, celui-ci confie : « Voilà un président avec qui je m'entends. Si j'étais président des Etats-Unis, je ferais comme Kennedy. »

EBOOKDZ.com  
proposé par galsayosik



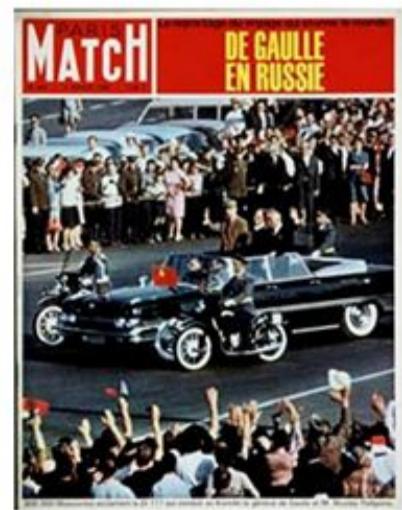
N° 544 du 12 septembre 1959 : à l'arrivée du président américain Dwight « Ike » Eisenhower en France.



N° 575 du 16 avril 1960 : le couple présidentiel français est reçu par Elizabeth II et le prince Philip à Londres.



N° 781 du 28 mars 1964 : « ticker-tape parade » festive pour sa visite officielle au Mexique.



N° 899 du 2 juillet 1966 : voyage d'Etat en URSS. Le Général est conduit au Kremlin en décapotable Zil.



## IL MOBILISE LES RESSOURCES DE SA TENDRESSE POUR ANNE

*Avec sa fille Anne, née trisomique en 1928. C'est pour la protéger que les de Gaulle ont acheté la Boissière. « Cette enfant, a dit son père, était aussi une grâce. Elle m'a aidé à dépasser tous les échecs et tous les hommes, à voir plus haut. »*

**EBOOKDZ.com**  
propose par galsavosik

Jeanne, sa mère, Yvonne, sa femme, Anne, sa fille... Pour Charles De Gaulle, il se conjugue en famille. « Ma mère portait à la patrie une passion intransigeante à l'égal de sa piété religieuse », écrira le Général, confessant au passage qu'elle se désolait d'avoir des fils « républicains » tandis qu'elle nourrissait une nostalgie d'ancien régime. Yvonne Vendroux, épousée en 1921, affirma au premier regard : « Ce sera lui ou personne. » Il dira d'elle : « Sans elle, rien de ce qui a été fait n'aurait pu l'être. » Anne, leur fille handicapée, s'éteindra à 20 ans. Il berçait son enfance de comptines créées rien que pour elle.

# FACE A L'ÉTERNEL FÉMININ



EBOOK D'ICON  
propose par galavosik

Chaque jour, hiver comme été,  
quel que soit le temps, le rituel  
de la promenade conduit Yvonne  
et Charles sur le vieux banc  
moussu au fond du parc de leur  
propriété. Ici, en 1954.

Photo JEAN MANGEOT

ELLES SONT TROIS, TROIS FEMMES QUI ONT MARQUÉ, INSPIRÉ ET INFLUENCÉ L'HOMME. DERRIÈRE LE HÉROS, DERRIÈRE LE CHEF D'ETAT, APPARAÎT UN DE GAULLE QUE L'ON CONNAÎT PEU. A TRAVERS ELLES, ON LE DÉCOUVRE SENSIBLE: PÈRE AFFECTUEUX ET INQUIET DU BIEN-ÊTRE DE SA FILLE ANNE, MARI TENDRE D'YVONNE ET FILS ATTENTIONNÉ DE JEANNE, SI ATTACHÉE AUX TRADITIONS DE L'HONNEUR.

# Fille chérie, mère adulée, épouse aimée... les femmes de sa vie

Par MARIANA GRÉPINET

## Anne

**De Gaulle s'est assis sur une chaise longue sur la place de Bénodet. Il prend Anne, tout juste 5 ans, sur ses genoux. Et chantonner ce refrain qu'il a inventé pour elle et qui la fait sourire: « Pachou Pachou Paya. »** Dans sa relation avec elle, sa fille « pas comme les autres », il révèle sa part d'humanité. Il fend l'armure. « Pour Anne, le Général mobilisera sans les épuiser les ressources de sa tendresse », écrit Denis Tillinac dans son « Dictionnaire amoureux du Général ». « Sa naissance a été une épreuve pour ma femme et moi, confie de Gaulle en mai 1940 à son aumônier militaire, l'abbé

Lucien Bourgeon, alors qu'il vient de prendre le commandement par intérim de la 4<sup>e</sup> division cuirassée. Mais croyez-moi, Anne est aussi notre joie et notre force. [...] Elle m'aide à demeurer dans la modestie des limites et des impuissances humaines. Elle me garde dans la sécurité de l'obéissance à la souveraine volonté de Dieu. »

Anne, troisième enfant de Charles et Yvonne, naît le 1<sup>er</sup> janvier 1928. Elle désarme l'impatience d'un père qui chérit sa progéniture mais n'aime pas trop l'avoir dans les pattes. Lui seul, semble-t-il, a le don de la calmer, quand elle pleure ou pousse des cris d'angoisse. A cette époque, surtout dans un certain milieu social, il est d'usage de cacher les enfants trisomiques – « mongoliens », dit-on alors –, en les plaçant dans des maisons religieuses. Mais l'idée de dissimuler l'existence d'Anne n'a pas un seul instant effleuré l'esprit de ses parents, rappelle Gérard Bardy dans « Les femmes du Général » (éd. Plon). Leur envie de la voir s'épanouir au grand air, à l'abri des regards, les pousse à acquérir la Boisserie, à Colombey-les-Deux-Eglises, en Haute-Marne. « Ils savent que dans cette maison familiale entourée d'un parc clos de murs de pierre, elle pourra vivre loin de tout danger, avec une gouvernante à demeure pour aider sa mère à veiller sur elle », précise Bardy.

Ici sont les racines profondes de la France, non loin de cette frontière nord-est que Charles a toujours voulu défendre. « Dans cette « Champagne imprégnée de calme » où rien n'a changé depuis des millénaires, il peut « échapper au tumulte des hommes et des événements », et céder à ce qui est parfois sa tentation, « la solitude », souligne Max Gallo dans son grand roman sur la vie du Général, « De Gaulle, l'appel du

destin » (éd. Robert Laffont). Au moment de la naissance d'Anne, Charles avait écrit à un ami: « Elle verra peut-être l'an 2000 et la grande peur qui se déchaînera sur le monde à ce moment-là. Elle verra les nouveaux riches devenir pauvres et les anciens riches recouvrer leur fortune à la faveur des bouleversements. Elle verra les socialistes passer doucement à l'état de réactionnaires. »

« La petite Anne », comme dit Yvonne, « la pauvre petite Anne », comme son père parle d'elle, s'éteint dans les bras de ce dernier à 20 ans, emportée par une double pneumonie. Le jour des obsèques, avant de s'éloigner de la tombe dans laquelle vient d'être descendu le cercueil de sa fille, le Général pose la main sur le bras de sa femme et lui glisse: « Venez Yvonne, maintenant, elle est comme les autres. »

## Yvonne

**Le père meurtri qui tente d'adoucir les souffrances de sa petite Anne vit cette épreuve en communion étroite avec son épouse, Yvonne, toujours tendrement aimée, comme en témoignent les lettres qu'il lui envoie et qui commencent par « Ma chère petite femme chérie ». Pourtant, leur mariage avait été « arrangé ». Il la rencontre pour la première fois en 1920. Il porte ses décos, la croix de guerre avec palme, la Légion d'honneur et des décos polonaises qui lui ont été attribuées pour sa part prise à la bataille de la Vistule. De Gaulle est déjà « quelqu'un ». Gaston Bonheur, dans son « Charles de Gaulle » (éd. Gallimard), conte la scène: « Elle était avec ses parents. De Gaulle, tout embarrassé de sa haute taille, tenait sur ses genoux son képi, ses gants, sa badine et sa tasse. Ce**

Charles de Gaulle et Anne, 5 ans, sur la plage à Bénodet, en 1933.





Le 1<sup>er</sup> mai 1961, à l'Elysée, une délégation des forts des Halles remet, comme le veut la coutume, un bouquet de muguet à «tante Yvonne».

qui devait arriver arriva. Il renversa son thé sur la robe de la demoiselle.» «Ce sera lui ou personne», confie cette dernière à ses parents. Cinq mois plus tard, le 6 avril 1921, ils se marient. Peu importe qu'aux yeux du monde leur couple parût déséquilibré, et d'abord par la taille – 1,93 mètre contre 1,58 mètre. Ils s'étaient plu d'emblée parce que, l'un commel'autre, ils s'assumaient tels qu'ils étaient.

«Avant de devenir quoi que ce soit, les de Gaulle seraient toujours, elle dans la rondeur, lui dans sa raideur, des gens authentiques», résume le reporter Georges Menant dans les colonnes de Paris Match en novembre 1970. «Biscuits, tapisserie, bonnes familles et beaux militaires: on peut ironiser sur ce roman bourgeois», poursuit Menant. Lorsqu'elle le rencontre, Yvonne Vendroux, elle aussi, est «quelqu'un». Sa famille appartient à la grande bourgeoisie de Calais où le père se partage entre son métier d'armateur et celui de patron d'une biscuiterie prospère. La mère, une des premières femmes à avoir obtenu le permis de conduire, infirmière-major hors pair, présente aux côtés des blessés pendant le bombardement de la ville, a été décorée de la croix de guerre en même temps que son fils Jacques-Philippe, blessé au combat.

A la Boissarie, de 1934 à 1940, Yvonne vit ses meilleures années. Mais le 19 mai de cette année-là, Charles est parti aux premiers coups de canon. Quelques jours plus tôt, il a stoppé la poussée allemande aux frontières de la Belgique. On dit qu'il va être fait général. Et soudain, ordre est donné à la famille de se rendre en Bretagne, au chevet de la tante Marie. Deux jours plus tard, à Carantec, on découvre la tante Marie en parfaite santé. Un nouvel horizon est

fixé: Brest et l'Angleterre. Le 17 juin, deux bateaux seulement doivent quitter le port français. A cause d'une panne de voiture sur la route, la famille rate le premier. Deux heures plus tard, il sera torpillé. Ils montent à bord du second de nuit. Vingt-quatre heures de navigation. En débarquant à Falmouth, Mme de Gaulle découvre que son mari se trouve en Angleterre. «De Gaulle heads the Free France» («De Gaulle prend la tête de la France libre»), titrent les journaux outre-Manche. Elle finit par dénicher un numéro de téléphone. «Ah! ma chère, vous voilà donc», répond calmement celui qui vient d'être nommé général de brigade.

Le reste appartient désormais à l'histoire de France. Après Londres, c'est Alger puis le Paris de la Libération et le retour à la Boissarie, la crise de 1946 et la démission. Pour le Général, la traversée du désert commence. Pour Yvonne, la vraie vie devait recommencer. Mais deux ans plus tard, les volets se ferment quand Anne meurt sans avoir vécu. En 1958, le printemps revient. Et du pays monte l'appel. Une fois de plus, Mme de Gaulle a à peine le temps de finir ses valises avant de s'installer à l'Elysée.

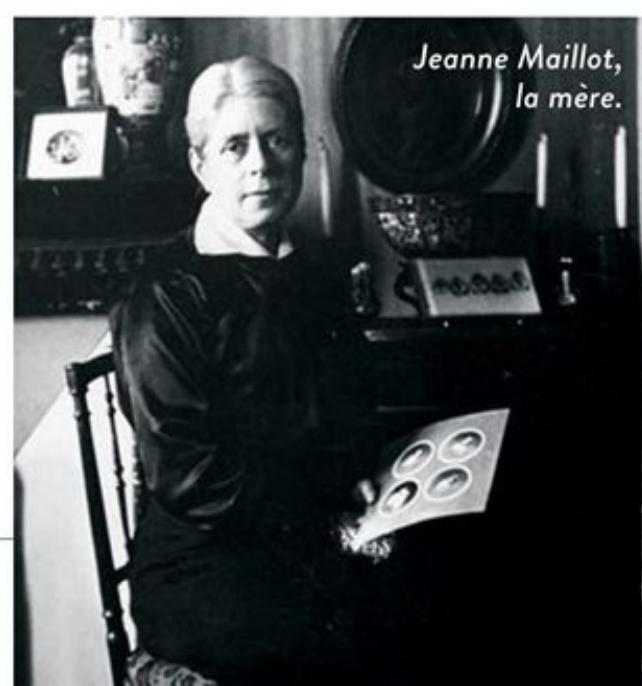
Une anecdote résume «tante Yvonne», comme la surnomment les Français. La manière dont elle a échappé à la mort lors de l'attentat du Petit-Clamart, le 22 août 1962. Une seconde avant le tir – 14 balles trouent la carrosserie, deux pneus sont crevés, les vitres pulvérisées –, elle s'est baissée. Pas du tout par prémonition mais parce qu'elle avait emporté un sandwich et, ayant fait tomber des miettes sur le plancher de la voiture, voulut les ramasser...

Le Général avait ses compagnons, ceux de l'Histoire. Elle aura été sa compagne, celle de tous les jours.

## Jeanne

Avant Yvonne, une autre femme a eu une profonde influence sur Charles de Gaulle: sa mère. Et c'est à peine un mois après l'appel du 18 juin qu'elle s'éteint. Max Gallo raconte comment le Général reçoit, à Londres, début août, un jeune homme qui lui décrit l'enterrement auquel il n'a pas pu assister: «Le journal "Ouest-Eclair", le 17 juillet, a annoncé la mort de Jeanne Maillot. Le nom de De Gaulle a été censuré.» Mais, poursuit le Breton, l'église de Paimpont – à quelques kilomètres de Rennes – était pleine. Chacun savait que Jeanne Maillot était la mère du Général, celui qui, le jour de la fête nationale, avait assuré à la radio de Londres: «Si le 14 juillet est un jour de deuil pour la patrie, ce doit être en même temps une journée de sourde espérance.»

Le patriotisme qu'elle a transmis à ses enfants, Jeanne en avait hérité de ses propres parents, «mortifiés par la cruelle défaite de la France en 1870», rappelle l'historien du général de Gaulle Gérard Bardy. Elle avait 10 ans alors mais avait compris ce qu'était l'humiliation après la capitulation du général Bazaine devant les Prussiens. Devenue mère de cinq enfants, elle les invitait chaque soir à prier pour le retour de l'Alsace-Lorraine dans le sein de la France. En 1918, elle remerciera Dieu de lui avoir rendu ses quatre garçons, Xavier, Charles, Jacques et Pierre, tous décorés et surtout tous sortis vivants du carnage de la Première Guerre mondiale. Quand éclate la Seconde Guerre, son époux, Henri, est mort depuis sept ans. Jeanne a 79 ans et, alors que les Allemands envahissent le territoire, elle part se réfugier chez son fils aîné à Paimpont. Le curé du village, le 18 juin, rapporte ce qu'il a entendu à la radio de Londres: «Un général français, du gouvernement Reynaud, a parlé. Il s'appelle de Gaulle. Il a dit qu'il ne fallait pas désespérer, que rien n'était perdu, qu'il fallait continuer à se battre.» Et Jeanne, petite et frêle, tout de noir vêtue, au bras de sa petite-fille Geneviève, se redresse pour lancer: «Mais monsieur le curé, mais c'est mon fils. Ce général français, je le connais, c'est mon fils!» ■



Jeanne Maillot,  
la mère.

# YVONNE À L'ELYSÉE

# Déchirée entre tradition et modernité, c'est elle qui le pousse à dire oui à la pilule

Par VALÉRIE TRIERWEILER

**L**'endroit ne lui plaît guère. Et même pas du tout. Lorsque Yvonne de Gaulle découvre l'Elysée, quitter la Boisserie lui semble encore plus douloureux. Les appartements dévolus au couple présidentiel « ne sont pas joyeux » comme elle l'écrit à sa cousine. Plus tard, elle prononcera cette phrase devenue célèbre et emplie de regrets : « Nous vivons dans un meublé. » Les lourds rideaux qui laissent à peine filtrer un rayon de lumière lui apparaissent comme d'insupportables barreaux. Ces tentures ne préservent pas non plus l'intimité qu'elle aime tant de partager avec son mari.

Mais si le nouveau président est un grand militaire, son épouse, elle, est un bon soldat. Yvonne a toujours su s'adapter, allant d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre pour suivre le Grand Charles. Alors va pour l'Elysée, et la « générale » devient la « présidente ». Pour une femme qui honnit les honneurs, madame est servie !

Les choses vont vite, en ce 8 janvier 1959, jour de l'investiture de Charles de Gaulle. La toute nouvelle première dame doit accueillir quarante personnalités pour son premier dîner au palais. La magnificence de la salle des fêtes, le baccarat et l'apparat si éloignés de son univers austère lui font soudainement prendre conscience du rôle qui l'attend. Les de Gaulle ne sont plus un jeune ménage lorsqu'ils entrent à l'Elysée. Charles approche des 68 ans et Yvonne a déjà fêté ses 58 printemps. La vie les a marqués l'un et l'autre, l'un avec l'autre, sans qu'ils ne perdent jamais une once de complicité.

**I**l est rare que « tante Yvonne » s'aventure dans les couloirs de cette maison qu'elle ne considère pas comme la sienne. Elle n'entend pas changer quoi que soit de la décoration ou des usages. Lorsqu'il est question de travaux, elle balaie les propositions de la main en soupirant : « Vous verrez avec nos successeurs. » Dans ce « meublé » Yvonne apportera cependant une touche personnelle, une seule : son secrétaire sur lequel elle a pour habitude d'écrire son courrier. Elle aime la correspondance et ça tombe bien, elle reçoit chaque mois des centaines de lettres. Parce qu'elle s'est toujours pliée aux astreintes sociales, la présidente s'investit sans retenue dans ses nouvelles missions. La plus importante à ses yeux la mène à se consacrer « aux plus humbles ». A ceux qui lui écrivent massivement pour lui demander de l'aide, parfois financière. Elle s'est adjoint une assistante sociale pour l'aider dans cette tâche.

Parfois, tante Yvonne glisse un peu d'argent à ceux qui se trouvent dans le besoin. Cette fibre sociale et catholique qui la lie profondément au Général l'aide à se sentir utile aux Français. Comme elle l'est à sa Fondation Anne-de-Gaulle.

Se montrer revêche lui permet de mieux cacher son âme. Elle déteste cette lumière qui se pose sur elle pendant le mandat présidentiel. Et tant pis si elle fait pâle – et mauvaise – figure à côté de la flamboyante Jackie Kennedy. Les journalistes deviennent sa bête noire, elle ne leur parle pas. D'ailleurs, elle ne parle à personne ou presque. Il n'existe aucune interview, aucun enregistrement de sa voix. Comme l'armée, elle est devenue la grande muette. Mme de Gaulle n'a pas besoin d'ériger de mur, elle en est un.

**M**ais c'est une autre femme que les très proches décrivent. Les aides de camp qui partagent la vie du couple savent qu'elle peut avoir des opinions tranchées lorsqu'il s'agit de politique. Parfois paradoxale, Yvonne est déchirée entre les traditions et les inévitables évolutions du pays. La modernisation lui fait peur. Ça va trop vite. Ainsi que déclare le chef de l'Etat : « La ménagère veut le progrès mais elle ne veut pas la pagaille. » Il songe à son épouse qui tient à rester elle aussi une bonne ménagère et lave régulièrement les chaussettes de son mari dans... le lavabo des appartements privés ! Elle veut avoir l'air d'une « femme normale » (oui, oui normale).

**C**harles lui fait confiance, il évoque avec elle les grands sujets et l'associe parfois aux décisions lorsqu'ils se retrouvent le soir. Au moment du débat sur le projet de loi sur la contraception porté par le député Lucien Neuwirth, elle pousse son mari à accepter cet immense progrès pour les femmes. La petite Anne avait, malgré elle, changé le cours des réflexions de cette fervente catholique. En revanche, la volonté d'indépendance des Algériens la rend nerveuse, la crise de mai 1968 la rend peureuse. Heureusement, les voyages officiels en France ou à l'étranger compensent les instants chagrins. La première dame n'est pas toujours aux côtés de son mari mais qu'importe. En avion, elle est assise derrière lui, dans les cortèges, elle occupe la voiture qui suit au deuxième ou au troisième rang. Mais elle trouve sa place et se rend dans les orphelinats ou les maisons d'accueil pour handicapés. Et ironise à propos des kilomètres parcourus : « Je me demande combien de présidentes battront mon record ! » ■



EDOKDZ.com  
Proposé par galsavosik

Pour l'arbre de Noël élyséen  
organisé chaque année dans la salle  
des fêtes de la résidence présidentielle,  
c'est Yvonne de Gaulle qui choisit  
les cadeaux et les spectacles.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



1. A la réception en l'honneur du corps diplomatique, le 29 juin 1960, le général de Gaulle salue les danseuses de l'Opéra de Paris qui viennent de donner deux ballets.

2. En juin 1961, à Paris, il se fait chevalier servant de « la gracieuse Mme Kennedy », qui « connaît mieux l'histoire de France que les Françaises ».

3. En habit d'apparat, le 8 juin 1960, au théâtre de Chaillot, il partage une coupe de champagne avec Danielle Darrieux, Sacha Distel, Marlene Dietrich, Maria Schell et, à sa gauche, Sylva Koscina.

EBOOKDZ.COM  
proposé par gallica.bnf.fr

4. Le baiser d'une Parisienne libérée au chef de la France libre, le samedi 26 août 1944 sur les Champs-Elysées.

5. Au déjeuner de gala en l'honneur du shah d'Iran, le 21 octobre 1963, de Gaulle, très en verve, plaisante avec l'impératrice Farah Diba, heureuse de parler français, elle qui a fait ses études à Paris.



**EBOOKDZ.com  
proposé par galsavosika**

## SÉDUCTEUR MALGRÉ LUI

DE JACKIE  
KENNEDY À  
GRACE DE  
MONACO,  
TOUTES SONT  
SOUS LE  
CHARME

La légende est ainsi faite: Charles de Gaulle n'était pas un homme à femmes, il n'avait pas le temps. C'est oublier un peu vite que le président français appréciait autant les formes que les uniformes. Aussi, quand Brigitte Bardot, grande admiratrice du Général, se rend à l'Elysée le 5 décembre 1967, les cheveux détachés en uniforme de hussard, pantalon large et veste à brandebourg, il tombe sous le charme. À la star, l'homme d'Etat glisse, émoustillé, un bon mot: «Quelle chance, madame! Vous êtes en militaire et je suis en civil.» Auparavant, il n'a pas été insensible aux atours de la princesse Grace de Monaco ou à ceux de «la gracieuse Mme Kennedy». Sa belle-mère, Rose Kennedy, était même convaincue que «de Gaulle a été amoureux de [sa] belle-fille pendant quarante-huit heures au moins»! En 2012, Clint Hill, ancien garde du corps de Jackie, a confié à Olivier O'Mahony dans Paris Match: «Je n'oublierai jamais les regards fascinés que lui lançait Charles de Gaulle lors du dîner.»

En octobre 1959 à l'Elysée.  
Le sourire de Grace de Monaco  
fait oublier le protocole.

*En famille, au début des années 1960. Anne, sa petite-fille, joue avec Rase-Motte, le corgi – la race de chiens préférée de la reine d'Angleterre – offert par la femme de l'ambassadeur de France à Londres. Assise à gauche, la fille aînée du patriarche, Elisabeth, la mère d'Anne. A droite : son gendre, le général Alain de Boissieu, et Cada Vendroux, sa belle-sœur.*

EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik

# LE CERCLE DES SIENS

Charles de Gaulle n'est pas un personnage qui apprécie d'exposer sa vie privée. Dès 1940, pourtant, à l'instigation de Winston Churchill (lire p. 12-13), il a dû se prêter, en Angleterre, à une série de photos destinée à lui « faire un nom ». La vie discrète des siens est un rempart sur lequel il appuie ses valeurs. Sa fille Elisabeth, née en 1924, sera son interprète en anglais à Londres et participera à des rencontres « secrètes » avec le Premier ministre britannique. C'est à elle qu'il confiera la dactylographie de ses « Mémoires de guerre ». Philippe, l'aîné, à peine sorti de l'Ecole navale, rejoindra dès juillet 1940 les Forces françaises libres. Il débarquera en Normandie avec la 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc. À près de 100 ans, l'esprit toujours vif, il nous parle de l'héritage moral de son père avec émotion, gravité et clairvoyance.

**EBOOKDZ.com**  
propose par galsavosik

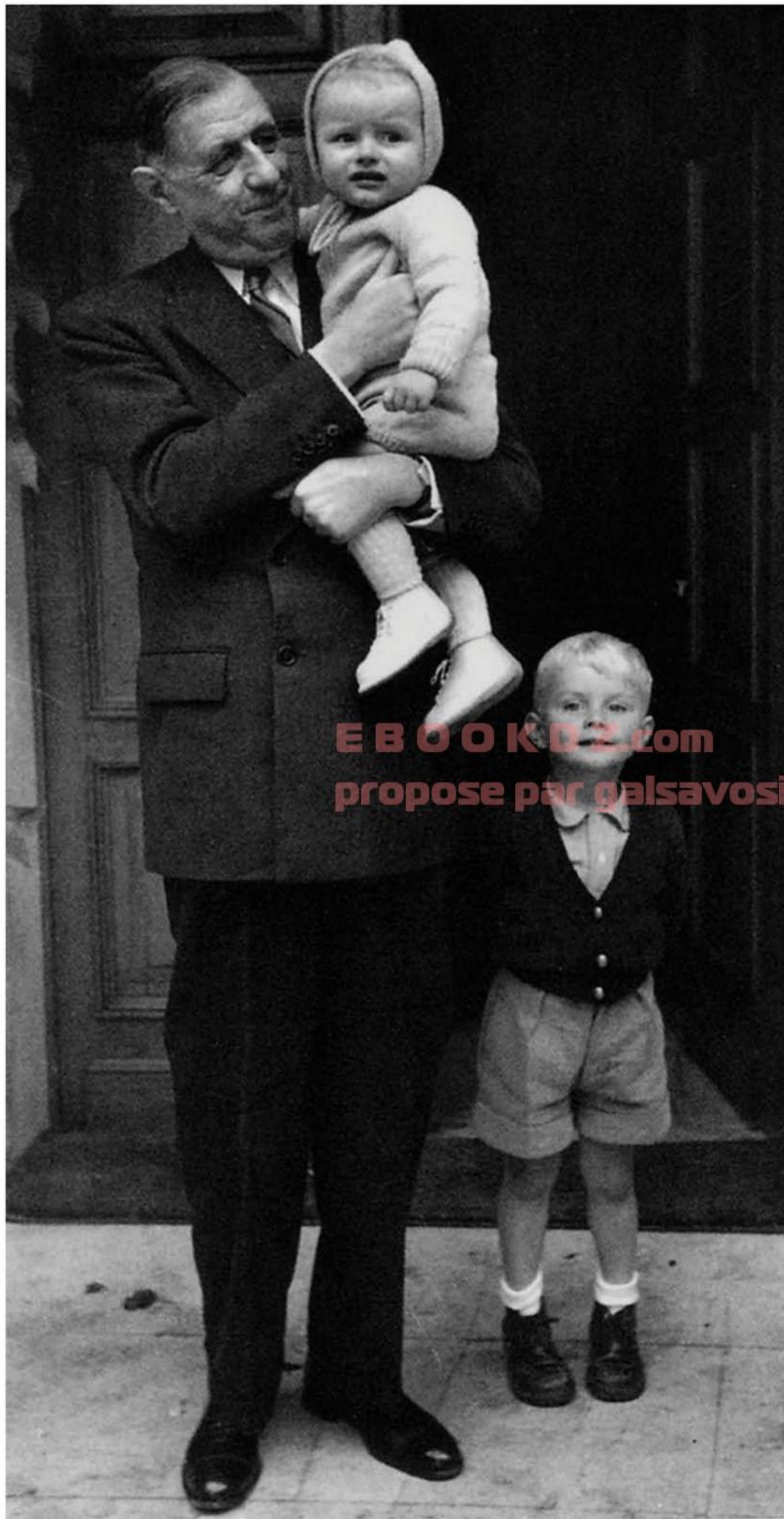
## L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Quand l'été arrive, la Boisserie se transforme en camp de vacances à la plus grande joie de Charles, Yves, Jean et Pierre, les quatre fils de l'amiral Philippe de Gaulle, et de leur cousine, Anne. Sérieux mais jamais sévère, chaleureux et généreux, le Général, qui passe le plus clair de son temps dans son bureau, délaisse parfois sa table de travail pour jouer aux cartes avec eux, leur raconter des histoires ou les entraîner, après le déjeuner, dans des promenades autour de la maison. Dans la propriété, il y a une petite piscine hors sol, un portique avec des balançoires, un court de tennis et même un minigolf sur le parcours duquel l'heureux grand-père ne dédaigne pas de taper quelques balles avec ses petits-enfants qu'il surnomme «la relève».



*A la Boisserie au début des années 1950. Charles, l'aîné des petits-enfants, prénommé comme son grand-père, sourit à ses côtés. Son frère cadet, Yves, qu'il porte dans ses bras, a vu le jour en 1951.*

**EBOOK2.com**  
propose par galsavosik





**EBOOKDZ.com**  
**propose par galsavosik**

Le sourire que le Général réserve à ses proches est loin de l'image hiératique qu'on a de lui. En 1954, goûter avec Yves, alors âgé de 3 ans.



Festival de têtes blondes en 1961: Yves (à g.), avec ses frères Jean et Charles et, seule fille, leur cousine Anne de Boissieu, devant la piscine, la « grenouillère » comme la surnomme de Gaulle.



SA FAMILLE EST  
UN REMPART.  
LA COMMUNION  
DES PETITS-ENFANTS,  
UN RITUEL SACRÉ

*Dîner de fête en 1961, avenue Ingres, à Paris,  
chez Philippe de Gaulle, à l'occasion  
de la communion d'Yves, 10 ans (en blanc) assis  
entre sa mère, Henriette de Gaulle – à la gauche  
de son beau-père, le Général –, et son frère Jean.  
Face à eux, Yvonne, la grand-mère paternelle  
d'Yves, et Alain de Boissieu, son oncle.*

EBOOKDZ.com  
propose par golsavosik



www.DZ.com  
propose par galsavosik



Il remet au père François de Gaulle, son neveu, la Légion d'honneur, à l'Elysée, le 8 mai 1966.

Les dimanches où il reste à Paris, le Général assiste à une messe matinale dans la minuscule chapelle du palais présidentiel.



EBOOKDZ.com  
propose par galzavosik

## «CHARLES LE PIEUX» FERA DIRE UNE CENTAINE DE MESSES À L'ELYSEE

Une chapelle à l'Elysée : on n'avait pas vu ça depuis la présidence du maréchal Mac Mahon en 1873 ! Pratiquant discret mais fervent, le très catholique Charles avait fait installer un lieu de culte sobre de 15 mètres carrés, aménagé sans majesté et à ses frais, avec un autel contre le mur, cinq chaises, cinq prie-Dieu. Un lieu simplement orné d'un tableau représentant un visage du Christ, d'une allégorie de Marie et d'une plaque de bronze avec la Vierge noire de Czestochowa, offerte par les évêques polonais lors de son voyage dans leur pays. «La cérémonie durait quarante-cinq minutes, a raconté son neveu, le père François de Gaulle, qui a célébré plus d'une centaine de messes à l'Elysée entre 1960 et 1969. Je prononçais parfois un rapide sermon. Mon oncle et ma tante, tous deux habités par une foi profonde, communiaient chaque dimanche.»

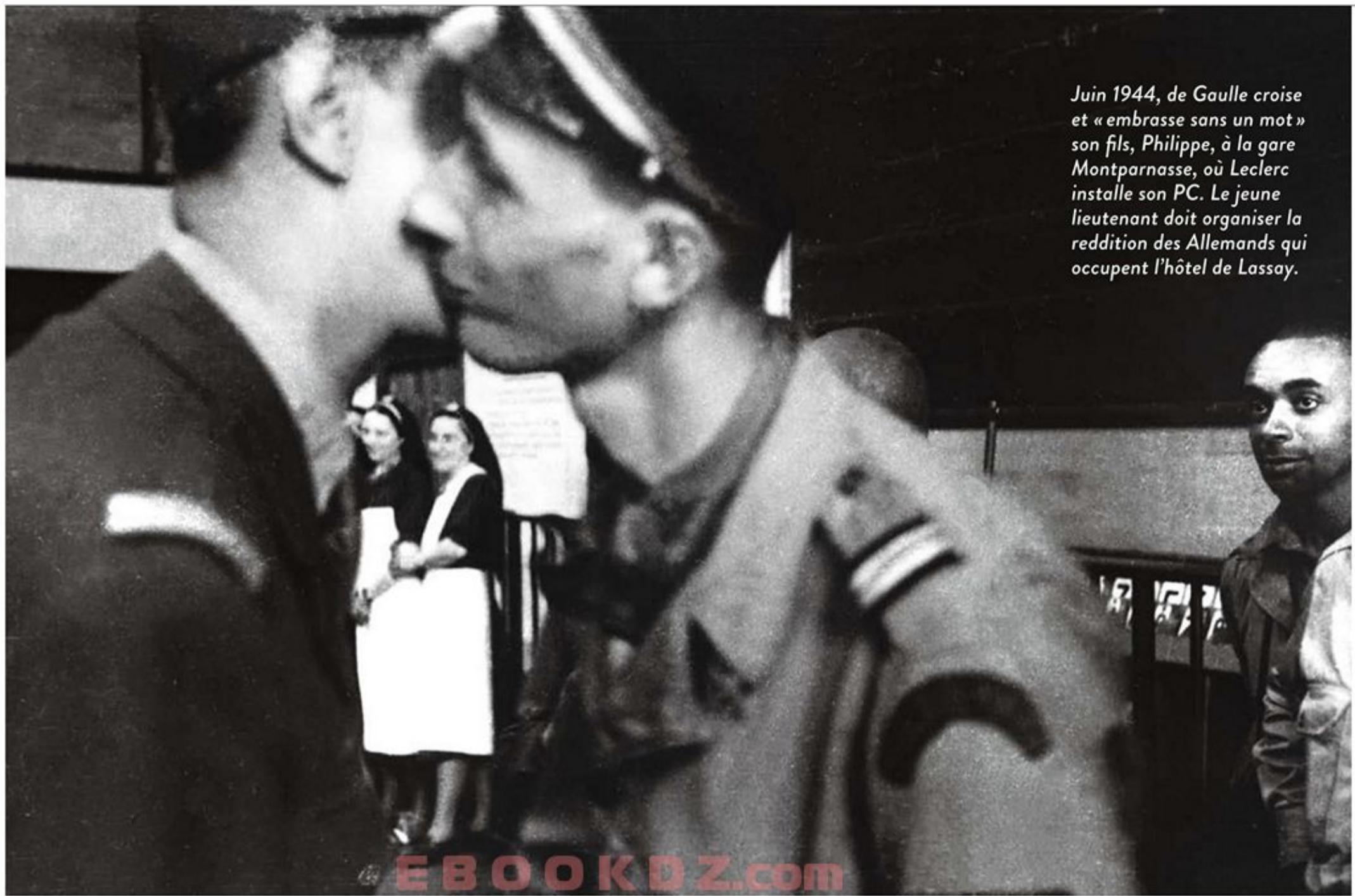




Dans la basilique Saint-Pierre, au Vatican, le 27 juin 1959, à l'occasion d'une visite officielle en Italie, le président français et son épouse assistent à la messe, en présence du cardinal Giovanni Montini, futur pape Paul VI.

Photo PHILIPPE LE TELLIER

EKODICOZ.com  
propose par galsavosite



*Juin 1944, de Gaulle croise et « embrasse sans un mot » son fils, Philippe, à la gare Montparnasse, où Leclerc installe son PC. Le jeune lieutenant doit organiser la reddition des Allemands qui occupent l'hôtel de Lassay.*



*Le Général pose en grand-père ému au côté de Philippe lors du baptême de Charles, son premier petit-fils, né le 25 septembre 1948.*

# PHILIPPE DE GAULLE «C'était mon père, un être unique. Sans successeur ni prédecesseur »

Un entretien avec **CAROLINE PIGOZZI**



Notre grand reporter Caroline Pigozzi, a rencontré l'amiral de Gaulle pour la sortie du livre, coécrit avec le journaliste Philippe Gouillaud, consacré à son père. L'occasion pour le fils du Général de commenter des moments historiques.

**Paris Match. A 98 ans, est-ce encore difficile d'être le fils du général de Gaulle ?**

**Amiral Philippe de Gaulle.** Maintenant, cela n'a aucune importance ! Il faut savoir que Vincent Auriol, premier président de la IV<sup>e</sup> République, avait pris son fils comme directeur de cabinet. Un népotisme invraisemblable aux yeux de De Gaulle. Je n'ai rien contre Paul Auriol, qui a fait son métier ; mais, pour nous, il n'était pas question de cela : l'Elysée n'était pas une entreprise privée. La famille la fermait, c'est tout. Ma mère n'a jamais fait aucun commentaire sur rien pendant ces années-là. Elle était la femme du président, c'était déjà pas mal, pensait-elle. Ce qui lui dictait de ne point s'exprimer de façon inappropriée. Lorsqu'on était à Colombey, mon père évoquait quelquefois d'importantes questions telles que : "Est-ce que je me représente ?" On en discutait avec lui, sans jamais répéter un mot. Or cette attitude n'engendrait aucune frustration. La discréction était une évidence, ce qui n'empêchait pas des sentiments profonds et de l'admiration.

**Pourquoi avez-vous fait l'Ecole navale ?**

Mon père voulait que je fasse le concours des Affaires étrangères, mais, moi, depuis tout petit, je disais que je serais officier de marine. J'ai passé la deuxième partie du concours de l'Ecole navale en Grande-Bretagne, à bord du cuirassé "Courbet". J'ai ensuite étudié à Portsmouth. La promotion de 1941 est restée en France occupée. J'appartiens à celle de 1940, la seule qui est partie en Grande-Bretagne et a été amalgamée aux Forces navales françaises libres. Ensuite, je suis resté le moins de temps possible à l'état-major ; être à terre me semblait une corvée, j'ai ainsi navigué la moitié de ma vie sur presque tous les océans, souvent à bord de porte-avions. Les premières années de mariage, nous avons déménagé neuf fois. Brest, le Maroc, Toulon, l'Algérie... Puis j'ai installé ma famille à Paris. Je pensais que ce serait mieux pour les études de mes enfants. Ces vingt années loin de chez moi signifient aussi

que, lorsque j'ai vu le petit dernier, Pierre, pour la première fois, il avait déjà 3 mois.

**Rares sont ceux qui savent que vous étiez pilote de l'aéronavale...**

Il ne fallait pas parler de moi dans la marine, pour des raisons de sécurité et de jalousie ! Les journalistes voulaient me voir bouffer de la tarte au carré des officiers, mais que je sois pilote d'aviation embarquée ne les intéressait guère. J'ai commandé une flottille en aviation embarquée sur porte-avions pendant dix ans. On ne peut pas être commandant de flottille si l'on n'est pas pilote. J'ai été parmi les premiers pilotes qui ont fait des appontages de nuit en France, et j'ai fini inspecteur général de la marine. Puis Jacques Chirac m'a demandé de me faire élire député mais, après quarante-deux ans et demi dans la marine, j'ai préféré me présenter au Sénat, à Paris. Élu en 1986, puis réélu en 1995, j'ai quitté le Palais du Luxembourg en 2004.

**Pourquoi, après une si belle guerre, n'êtes-vous pas compagnon de la Libération ?**

Quelques jours après que mon père a clôturé l'Ordre, en 1946, décernant 1061 croix et réservant une médaille à Churchill, il m'a confié : "Je ne peux pas te décerner une décoration de l'Ordre que j'ai créé, mais tout le monde sait que tu es le premier des compagnons." Et je lui ai répondu : "Non, c'est Geoffroy de Courcel. Je suis le deuxième."

**De Gaulle correspondait-il à l'archétype des saint-cyriens ?**

Mon père était solidaire de sa promotion, mais ce n'était pas un scrogneugneu militaire, il était au-dessus de ça.

**Pourquoi a-t-il fait Saint-Cyr et non Polytechnique ?**

Il était fort en histoire, en littérature... Et, à ses yeux, les polytechniciens, c'étaient des techniciens ! [Rires.] Il fallait que le commandement soit dans les idées générales. Avoir vu les polytechniciens Foch et Joffre commander en 14-18, ça ne lui

*Suite p. 70*

avait pas plu. Selon lui, les polytechniciens ne correspondaient pas à ce qu'il y avait de mieux pour commander les armées de la République. Mon père avait une idée républicaine du commandement des armées : selon lui, il revenait au comité de salut public, c'est-à-dire à lui, de commander une armée, et pas aux généraux.

#### **Qui incarne de Gaulle, maintenant ?**

Personne. Le général de Gaulle n'avait pas de prédécesseur et n'a pas de successeur. Je suis néanmoins touché qu'on ne l'oublie pas.

#### **Aujourd'hui, peut-on se dire gaulliste ?**

Etre gaulliste, c'est respecter la Constitution de la V<sup>e</sup> République.

#### **Le Général a-t-il été malheureux de partir ?**

Il avait prévu de quitter le pouvoir à 80 ans, ce qu'il nous avait confié, à ma mère et à moi. Je ne sais même pas s'il l'avait évoqué devant mon beau-frère, Alain de Boissieu. "Je ne veux pas faire comme Pétain, qui a pris le pouvoir à cet âge-là. Mais je ne peux pas l'annoncer tout de suite car, si je le dis, je ne serai plus rien du jour au lendemain." Or il était président de la République. Il a alors organisé un référendum. Nous lui avons demandé pourquoi. "Parce que je veux leur donner l'habitude d'utiliser les institutions, et aussi parce qu'il y a des réformes que je n'ai pas encore mises en place, telle celle du Sénat." Il souhaitait également supprimer le Conseil économique et social, selon lui un lieu de grenouillage des syndicats et ex-ministres qui ne servait à rien. De surcroît, le Conseil avait pris la place des Phares et Balises de la rue Royale, situés à l'origine dans l'aile Montpensier du Palais-Royal, et démolie un clocher datant de Louis XIV ! Il pensait annoncer son départ lors des vœux du 1<sup>er</sup> janvier. Il est parti six mois avant ses 80 ans.

#### **Etes-vous, comme on l'a prétendu, le filleul de Philippe Pétain ?**

Pure affabulation ! C'est une légende inventée par les Allemands. J'avais pour parrain mon oncle Xavier ; cela ne pouvait être autrement car, dans la famille, on choisissait le frère aîné ou l'un des autres frères. Et on m'a appelé Philippe parce que j'ai eu un ancêtre qui s'appelait Philippe.

#### **Et les femmes en politique ?**

Comme militaire, permettez-moi d'évoquer Michèle Alliot-Marie, qui a quand même été, sous Chirac, la première femme "ministre de la Guerre". Elle a compris qu'il fallait aller voir les unités, ce qui ne s'était produit auparavant qu'avec Charles Hernu, sous Mitterrand. Il y a bien eu l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, qui se présentait devant l'armée avec ses enfants, mais c'était deux siècles plus tôt...

#### **Le général de Gaulle était-il sensible au charme féminin ?**

C'était un homme ; il regardait les femmes, bien sûr, mais ça ne veut pas dire qu'il les désirait. Le Général n'était pas un homme à femmes, il n'avait pas le temps. Les oisifs s'occupent des femmes ; quand on amène une femme dans sa chambre, le lendemain on s'aperçoit qu'on est dans la sienne. Dans ce domaine, rien ne change, d'ailleurs La Rochefoucauld écrivait jadis : "Sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours et le milieu sans agrément."

#### **Le mariage de vos parents était-il un mariage arrangé ?**

Pas vraiment. Dans la noblesse et la bourgeoisie, on accompagnait la jeune fille, dans tous les sens du terme. Ça a été le cas pour ma mère, qui est venue au bal de Saint-Cyr chaperonnée par son frère, après une première rencontre avec mon père lors d'une exposition de peinture à Paris, au Grand Palais. On voulait réunir toutes les chances pour qu'un mariage soit réussi. Un quotidien sous le regard de Dieu... Ma grand-mère paternelle, dont deux des sœurs étaient religieuses en Belgique, priaient continuellement. Elle allait presque tous les jours à la messe de 7 heures. Alors, quand le rôti n'était pas cuit, mon grand-père Henri maugréait : "Ce n'est pas en allant à la messe quotidiennement qu'on peut avoir un rôti convenable." Il reprochait à son épouse de faire trop de dévotions et de ne pas s'occuper assez de la maison. Il n'y a pas de maison sans femme. C'est si vrai que, quand ma femme est décédée, je me suis aperçu qu'il n'y avait plus de maison !

#### **Que mangeait-on à la table du Général ?**

Une bonne cuisine bourgeoise : soupe au chou, pot-au-feu, côtelettes d'agneau, haricots de Soissons blancs, rôti de veau... Du fromage, généralement de Hollande, ou de l'emmental, avec des gros trous. Et comme desserts, de la crème renversée, du riz au lait, des gâteaux de semoule, des tartes aux quetsches ou aux mirabelles, des clafoutis aux cerises... Mon père préférait les desserts aux fruits cuits, car les fruits crus, il fallait les éplucher.

#### **Comment se passaient les repas à la Boisserie ?**

Mon père faisait parler ses invités, lançait parfois une petite remarque au passage. On riait aussi, car il avait de l'esprit, mais ce n'était pas la grosse rigolade, il avait plutôt l'humour insidieux. Ma mère, quant à elle, s'exprimait, certes, mais écoutait surtout.

#### **Et comme première dame ?**

C'était une personne discrète, qui pensait : "Je suis dans mon pays ce que la reine Elizabeth II est dans le sien." Je veux dire par là que cela ne l'impressionnait pas de rencontrer une souveraine, car elle n'avait aucun

sentiment d'infériorité. Elle était le socle et son mari comptait beaucoup sur elle.

#### **Votre mère était-elle une bonne maîtresse de maison ?**

Très bonne, y compris à l'Elysée, où elle a remis de l'ordre. Quand mes parents sont arrivés, le palais était en quasi-fermement. Les membres du personnel étaient maîtres des lieux, ils faisaient ce qu'ils voulaient, se cooptaient. C'étaient eux qui faisaient marcher la "boutique". Un jour, il y en a un qui est venu demander au Général : "Quand partez-vous en 'congés', afin que j'organise nos vacances ? – Vous vous trompez, ça ne marche pas comme ça !" a rétorqué mon père, indigné. Le sommelier, par exemple... Il était déjà là avant la guerre, pendant les Allemands et sous Auriol. François Flohic, l'aide de camp du Général, et par ailleurs mon camarade de promotion à l'Ecole navale, lui a demandé de fournir un inventaire de la cave à un commissaire de la marine. Cela représentait beaucoup d'argent, avec les grands crus pour les dîners officiels. Du coup, le sommelier est parti... François Flohic et moi avons, à ce moment-là, suggéré à mon père : "Prenez le personnel de la



A lire : « Les photos insolites de Charles de Gaulle », de Caroline Pigozzi et Philippe Goulliaud, éd. Gründ-Plon.

marine. Ils vous feront les maîtres d'hôtel et les cuisiniers qu'il faudra." Depuis, ce palais est tenu par les militaires.

#### **Vos souvenirs les plus émouvants à l'Elysée ?**

Voir mon père dans son bureau, ça en imposait ! C'est lui qui a choisi de s'installer au premier étage. Il trouvait que trop de monde circulait au rez-de-chaussée, où étaient ses prédécesseurs. Bien sûr, je venais et repartais avec ma voiture. Il eut été impensable que je me fasse conduire par un chauffeur de l'Elysée. Nos vies étaient très séparées.

#### **Avez-vous déjà vu de Gaulle sans cravate ?**

Il m'est arrivé de voir mon père en veston, par-dessus une veste de pyjama, qui prenait un café avant de se raser... Mais il ne circulait pas comme ça ! Il sortait toujours de sa chambre avec une cravate. A ce moment-là, tout le monde en portait. A l'Ecole navale, quand je volais dans des monomoteurs, sur Spitfire, j'avais toujours une cravate.

#### **Etiez-vous un père très sévère ?**

Moins exigeant qu'à la génération précédente. Pour ma part, j'ai enseigné à mes enfants la base, c'est-à-dire la famille, la patrie, en leur expliquant qu'il ne fallait pas s'attarder sur l'inutile.

#### **Votre mère était-elle affectueuse ?**

Sûrement plus avec ses petits-enfants qu'avec Elisabeth et moi. Elle vérifiait ce qu'ils mangeaient, comment on les couvrait, ce qu'ils faisaient... Quand nous étions petits, Anne, qui était lourdement handicapée, accaparait presque toute son attention et ses pensées. A la fin de la guerre, alors que je n'avais pas vu ma mère depuis pratiquement quatre ans, je suis allé passer quelques heures avec elle. Ce jour-là, elle m'a parlé de tout sauf de moi, ne me demandant ni comment j'allais ni de lui raconter ce que j'avais fait pendant toutes ces années de guerre. Elle semblait croire que si elle évoquait cela, je risquais de me prendre pour un héros... J'avoue que cela m'a peiné. Certes, à cette époque, les hommes ne racontaient rien quand ils rentraient. Ils ne parlaient surtout pas de la guerre aux femmes, mais quand même !

#### **Pouvez-vous évoquer le souvenir de votre sœur Anne ?**

Elle prononçait quelques syllabes, on comprenait qu'elle désignait son père, son frère... mais son langage restait incompréhensible pour qui n'avait pas l'habitude. Moins évoluée qu'une enfant de 4 ans, il fallait la lever, l'habiller, la nourrir, la coucher... Mon père, très proche d'elle, allait la voir matin et soir, lui parlant tendrement. Mais à l'extérieur, il ne s'étendait pas là-dessus. Les choses étaient ainsi.

#### **Le Général était-il très croyant ?**

Pour lui, la vie n'existe pas sans Créateur. Il ne pouvait

imaginer un univers sorti du hasard, et trouvait que la religion catholique était la plus humaine, la plus équilibrée, celle qui accompagnait le mieux jusqu'à la fin. Malgré ses imperfections, elle avait suscité beaucoup de sacrifices et de dévouements. Pour ce qui est des papes, si certains d'entre eux dans le passé ne lui plaisaient pas, il ne les désignait pas nommément. Le Général, ayant approuvé le choix de Jean XXIII, à travers les cardinaux français, avait pesé à sa manière dans l'élection de Paul VI. Ensuite, le pape milanais ne l'avait pas, selon la tradition, consulté sur la nomination du futur archevêque de Paris. Etant donné le rôle qu'il avait joué, cela le rendait un peu triste. Lorsqu'il était en France, mon cousin François de Gaulle, père blanc missionnaire en Afrique de l'Ouest, qui a presque mon

âge – quatre mois de moins que moi – et vit désormais dans sa congrégation à Bry-sur-Marne, venait le dimanche dire une messe privée à l'Elysée. Quant à ma mère, très pratiquante, elle s'est retirée, après la mort de mon père le 9 novembre 1970, dans la maison de retraite des sœurs de l'Immaculée Conception à Paris.

#### **Le Général était-il fataliste ?**

Ni ignare ni inconscient. Renseigné, il savait qu'on lui en voulait et qu'on voulait le tuer. Les mêmes qu'autrefois à Vichy ! [Rires.] Mon père n'avait pas de voiture blindée parce que, trop lourde, elle n'avance plus. On peut prendre une voiture blindée pour défilé sur les Champs-Elysées, mais pour faire de la route, il utilisait une voiture avec des pneus spéciaux increvables.

#### **Comment passez-vous vos journées ?**

Je lis beaucoup de livres d'histoire. Autrefois, je lisais aussi des Simenon ; mais les romans, c'est fini. Je réponds à une grande partie du courrier que je reçois, bien que j'aie du mal à écrire. J'essaie encore de marcher tous les jours 1,2 kilomètre, quand il ne pleut pas, mais je rentre épuisé. Je suis à la télévision les grands matchs

de tennis, de rugby et de football, j'aime les films sur la nature et les animaux sauvages. Je regarde TF1, France 2 et La Chaîne parlementaire, sans oublier parfois des "James Bond" ou des westerns comme "Le train sifflera trois fois"... J'écoute de la musique classique et joue assez souvent aux cartes avec un petit groupe de bridgeuses. Il faut continuer à vivre pour rester vivant ! Je reçois aussi des visites de ma famille. J'ai quatre fils, Charles, Yves, Jean et Pierre, six petits-enfants et deux arrière-petits-enfants.

#### **Et la Boisserie ?**

C'est mon deuxième fils, Yves, qui s'en occupe. La Boisserie m'appartient en totalité. J'y paie mes impôts, la Fondation Charles-de-Gaulle règle la gardienne qui fait visiter. C'est tout. Je n'y suis pas retourné depuis la mort de mon épouse, en 2014. La prochaine fois, j'irai les pieds devant pour y être enterré. ■

Caroline Pigozzi

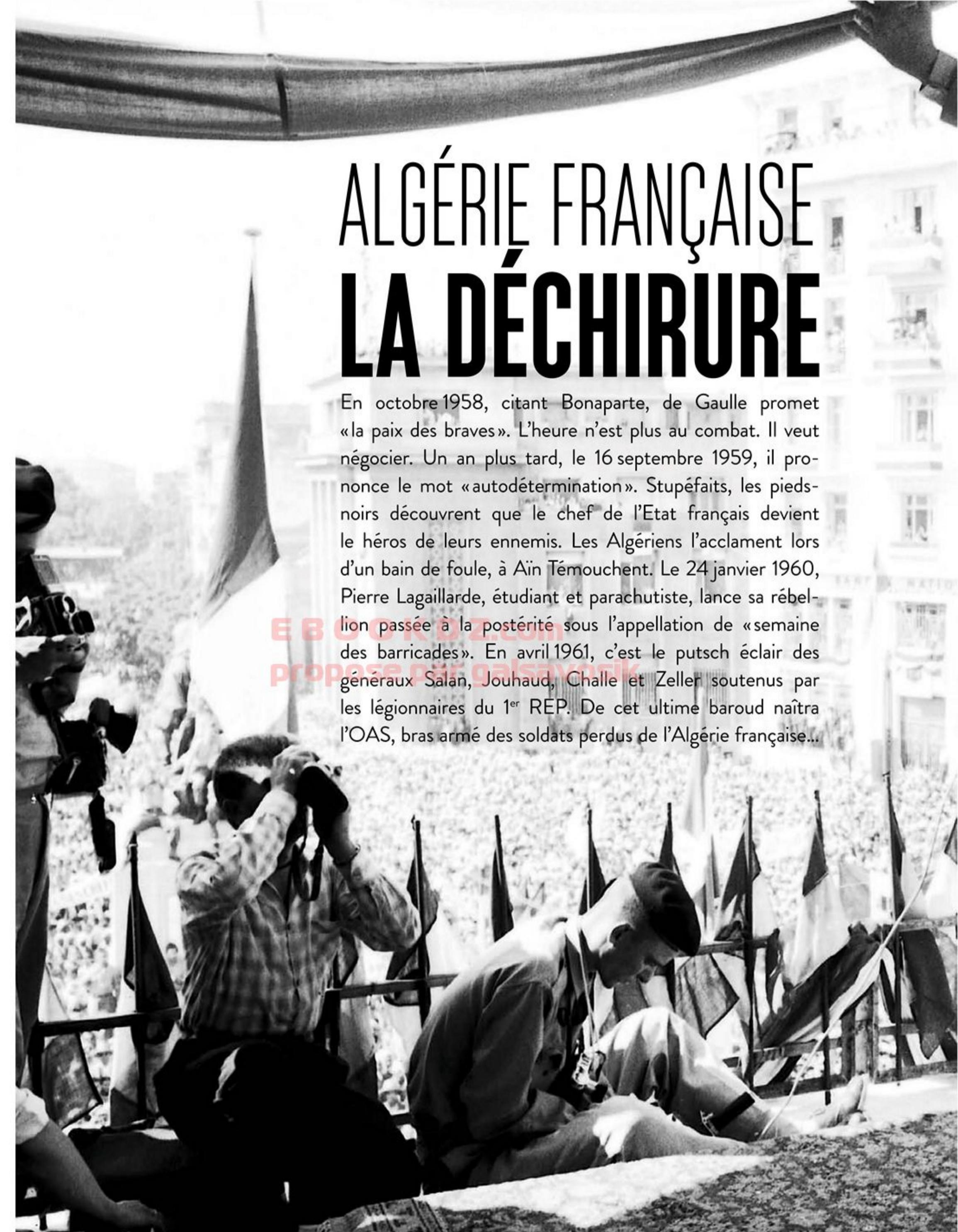


En 2004, après le succès de « Charles de Gaulle, mon père » (éd. Plon), vendu à 500 000 exemplaires, Philippe de Gaulle a ouvert à Match les portes de la propriété familiale.

# ALGÉRIE FRANÇAISE LA DÉCHIRURE

En octobre 1958, citant Bonaparte, de Gaulle promet «la paix des braves». L'heure n'est plus au combat. Il veut négocier. Un an plus tard, le 16 septembre 1959, il prononce le mot «autodétermination». Stupéfaits, les pieds-noirs découvrent que le chef de l'Etat français devient le héros de leurs ennemis. Les Algériens l'accablent lors d'un bain de foule, à Aïn Témouchent. Le 24 janvier 1960, Pierre Lagaillard, étudiant et parachutiste, lance sa rébellion passée à la postérité sous l'appellation de «semaine des barricades». En avril 1961, c'est le putsch éclair des généraux Salan, Jouhaud, Challe et Zeller soutenus par les légionnaires du 1<sup>er</sup> REP. De cet ultime baroud naîtra l'OAS, bras armé des soldats perdus de l'Algérie française...

EBORAZON  
proposé par galaxie





EBOOKRZ.com  
propose par galsaville

## L'ÉNIGMATIQUE «JE VOUS AI COMPRIS» SUR LE FORUM D'ALGER

Le 4 juin 1958, devant la Grande Poste d'Alger, le général de Gaulle est salué comme le héros de la patrie. Pour la foule en liesse, le destin français des départements d'Afrique du Nord ne fait pas de doute. Ce jour-là, le président de la République lance aux pieds-noirs les mots qui les enivrent : «Je vous ai compris.» Deux jours plus tard, à Mostaganem, il prononce la formule qui fera basculer le pays : «Vive l'Algérie française!» Un an après, le 16 septembre 1959, il annonce l'autodétermination du pays.

Photo CHARLES COURRIERE

Dimanche 23 avril 1961, de Gaulle prévient les Français à la télévision : « Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamiento militaire. [...] Ce pouvoir a une apparence : un quartieron de généraux en retraite ! »



A Alger, Edmond Jouhaud, Raoul Salan, Maurice Challe et André Zeller, les quatre généraux putschistes chantent « La Marseillaise », au balcon du gouvernement général.

ENTRE LES BARRICADES D'ALGER ET LE PUTSCH DES GÉNÉRAUX, UN IMPORTANT COMITÉ SE RÉUNIT À L'ELYSÉE EN PRÉSENCE DE MM. DEBRÉ, GUILLAUMAT, DELOUVRIER, TRICOT, JACOMET, DES GÉNÉRAUX ELY, DE BEAUFORT, GAMBIEZ, CHALLE ET JOUHAUD – QUI BASCULERONT DANS LA RÉBELLION –, ET DES PRINCIPAUX PRÉFETS D'ALGÉRIE.

# La tragédie du Général : « Je n'admets pas l'insurrection. Je l'écraserai... »

Par RAYMOND TOURNOUX

**L**ors du Conseil des ministres, des scènes pathétiques se déroulent à la présidence de la République. De Gaulle se confie : « En 1940, qui avais-je pour refaire la France ? Des bouts d'allumettes. Maintenant, j'ai la forêt entière. L'opinion française et internationale m'approuve. Les musulmans n'ont confiance qu'en moi. Comment pourrais-je abandonner ? »

Le général Challe expose ce qui suit : « Au point de vue militaire, nous avons obtenu des résultats, qui permettent une exploitation politique. Nous sommes en pleine guerre révolutionnaire. Les tueurs viennent de la population. Je ne peux séparer l'action politique de l'action militaire, sinon nos succès n'auront aucun sens. De Gaulle se fâche et, s'adressant aux membres du Comité : « Il faut s'en tenir rigoureusement à la politique du gouvernement. »

Le général Gambiez constate que « depuis la proclamation du droit à l'autodétermination, les masses musulmanes se demandent si nous resterons. D'où un très grand malaise ». M. Paul Delouvrier intervient : « Mon Général, je suis entièrement d'accord sur la stratégie de votre politique. Je ne le suis pas forcément sur la tactique et les moyens. Mon devoir est de vous dire qu'il y a des risques d'explosion. Je reste prêt à assumer mes responsabilités, mais je devais vous avertir. »

A plusieurs reprises, le président de la République prend à partie les généraux, à propos de tel ou tel aspect de l'exposé de l'un ou de l'autre : « Vous n'y comprenez rien. Vous n'êtes pas capables de vous faire obéir. Tout va mal parce que mes ordres ne sont pas exécutés. » Il parle des « imbécillités qu'on lui raconte toute la journée » et il ne ménage guère les « colons » rendus responsables de beaucoup de malheurs.

Le chef de l'Etat résume le débat : « Le gouvernement a choisi sa politique par ma bouche. C'est l'autodétermination. Les Algériens choisiront leur destin. Cette politique est celle de la France entière. Rien n'est parfait. Je prends des décisions. Peut-être ne sont-elles pas parfaites. Mieux vaut exécuter des décisions imparfaites que d'être sans cesse à la recherche des décisions parfaites qui ne seront jamais exécutées. Ça va mal parce que je ne suis pas obéi. Et maintenant, je vous dis "au revoir", Messieurs. Que chacun fasse son devoir. »

**S**ur le pas de la porte de son bureau, de Gaulle demande au chef d'état-major général de l'Air : « N'est-ce pas que j'ai raison ? » Jouhaud, le visage rouge et contracté, réplique : « Non, mon Général, vous n'avez pas raison. » Quelques instants plus tard, de Gaulle réunit le Premier ministre, le ministre des Armées, le délégué général en Algérie et le commandant en chef. S'agit-il d'autoriser Massu à

regagner Alger ? Le président de la République ferme les portes et dit : « Alors, nous n'allons pas nous dégonfler, n'est-ce pas ? »

Chef humain, doué de psychologie, habitué au maintien des troupes, le maréchal Juin demande à être reçu par de Gaulle : « Tu ne dois pas donner l'ordre de tirer [sur les insurgés]. C'est de la folie. Tu ne sais pas ce qu'est Alger. La ville grouille de provocateurs. Ces provocateurs tireront. Nous tomberons dans l'engrenage fatal. Les massacres succéderont aux massacres. Attends un peu, va... Ils iront boire l'anisette comme d'habitude... »

Le président de la République ne l'entend pas de cette oreille : « Je défends l'Etat, dit de Gaulle, j'ai toujours affirmé que l'Algérie déciderait elle-même de son avenir. Je ne puis admettre cette insurrection. Je l'écraserai. Il faut leur rentrer dedans. »

Le ton monte. Les éclats de voix franchissent les murs du cabinet présidentiel.

Juin : « Tu ne feras pas tirer. C'est une absurdité, même du point de vue militaire. »

De Gaulle : « Force doit rester à la loi. Ce sont des insurgés contre l'Etat. »

Juin : « Si tu ordonnes de tirer, je prendrai publiquement position contre toi. »

Le président de la République rappelle le plus haut dignitaire de l'armée française à la discipline. Juin riposte dans le vocabulaire des corps de troupe : « Ton bâton de maréchal, tu peux te le f... Moi, j'ai gagné des batailles. »

Puis, saisi par l'émotion, de Gaulle s'épanche auprès de son vieux camarade de Saint-Cyr: «Tu vois, je viens de perdre mon frère Pierre... Voilà à quoi nous sommes tous exposés, d'une minute à l'autre. J'ai un pied dans la tombe.»

Le 29 janvier, revêtu de son uniforme, de Gaulle apparaît sur les écrans de la télévision. Le monde entier se donne rendez-vous à l'écoute, sur les chaînes nationales qui assurent le relais en direct: «Français d'Algérie, comment pouvez-vous douter que si, un jour, les musulmans décidaient librement et formellement que l'Algérie de demain doit être unie étroitement à la France, rien ne causerait plus de joie à la patrie et à de Gaulle que de les voir choisir, entre telle ou telle solution, celle qui serait la plus française ? L'organisation rebelle [...] prétend ne cesser le feu que si, auparavant, je traite avec elle, par privilège, du destin politique de l'Algérie, ce qui reviendrait à la bâtir elle-même comme la seule représentation valable, et à l'ériger par avance en gouvernement du pays. Cela, je ne le ferai pas. Je ne veux pas abaisser l'Etat devant l'outrage qui lui est fait et la menace qui le vise. Du coup, la France ne serait plus qu'un pauvre jouet disloqué sur l'océan des aventures.» De Gaulle accuse les coupables de rêver, «d'être des usurpateurs». Il évoque la légitimité nationale qu'il «incarne depuis vingt ans».

Le 31 janvier, d'Alger, le général Crépin téléphone à Paris. Il est torturé. Son compte rendu peint la situation sous le jour le plus noir: «Vous faites preuve d'un optimisme étonnant. Je ne sais si vous vous rendez compte réellement de la situation. Donner l'assaut avec les légionnaires allemands [il semble qu'une partie au moins des autorités se méfient en l'occurrence, des légionnaires italiens et espagnols, craignant qu'ils ne fraternisent avec les pieds-noirs], cela signifie ouvrir le feu,

employer les lance-flammes, mettre en batterie les canons antichars, pour enlever les barricades des facultés. Il y a beaucoup de monde. Plusieurs centaines de civils iront au tapis, dont la moitié de femmes et d'enfants.»

**A** l'hôtel Matignon, M. Michel Debré ignore tout de ces ordres, transmis directement, à son insu. «C'est un crime, s'exclame-t-il.

Adjurations, prières arrivent à de Gaulle: «Ce serait terrible pour la France. Tirer sur une foule qui brandit des drapeaux tricolores. On ne vous le pardonnera jamais historiquement.»

Le président de la République: «Il faut en finir. Je défends l'Etat.

— Oui, il faut en finir, mais, de grâce, choisissez le moment. Ne lancez pas l'assaut au moment où la foule se trouve rassemblée. Il ne s'agit pas d'un fortin perdu dans le désert. Il s'agit d'un pâté de maisons qui abritent une population civile, des femmes, des enfants. Donner l'assaut pose des problèmes délicats. Quant aux parachutistes, il faut les comprendre et les excuser. Ils ont été habitués à tirer si longtemps sur les fellaghas qu'ils ne peuvent pas,

brusquement, retourner leurs armes contre leurs compatriotes. Il faut faire confiance aux responsables qui sont sur place, tout en réaffirmant qu'en dehors de toute négociation avec le FLN, seule la politique d'autodétermination peut sauver l'Algérie.»

De Gaulle: «L'armée est dans le coup. Elle appuie Lagaillarde. Ils ne me feront pas partir. J'agis pour le bien et la grandeur de la France.

— Souvenez-vous qu'en Syrie, en 1941, Monclar a refusé de faire tirer les Français libres sur les troupes vichystes. Vous ne trouverez personne pour ouvrir le feu.

— Il suffit de trier les troupes sur le volet. Prenons des légionnaires. Ils s'en foutent ! Un moment arrive où le bistouri s'impose pour crever l'abcès. Liquidons cette affaire, liquidons ces gens-là. Vous verrez, le sang ne coulera pas. Ils gueulent, ce sont des lâches, des velléitaires. Pas un ne bougera. Tous des braillards.

— Vous courez à la catastrophe, mon Général.

— Pensez-vous ! Mes renseignements à moi sont qu'il ne se passera rien. Ils n'iront pas jusqu'au bout.

— On pourrait fermer les yeux sur la fuite de Lagaillarde en Espagne, ou bien lui permettre de s'engager dans la Légion étrangère.

— Ah oui ! Vous trouvez que c'est une excellente idée ? Eh bien, non !

— Ce sera Pucheu !

Et les douze lettres passent comme les douze balles qui fusillèrent l'ancien ministre de Vichy.

**S**era-ce Budapest à Alger ? Encore quelques maigres minutes avant l'assaut... Stoïque, la mort dans l'âme, le général Crépin, en soldat, obéira. Il prévoit, au pire, 3000 morts. Il vit le martyre. Désobéir ? Obéir ? Le téléphone sonne. Le chef de l'Etat parle en personne. «Remettez la chose de vingt-quatre heures. Il s'agit de gagner une journée.» La «sombre attirance des choses qui donnent la mort» avait déclaré naguère de Gaulle. Parfois, la tentation effleure le Général de disparaître dans une suite wagnérienne. Cet artiste n'ignore point que la sortie de scène prendra un grand relief historique.

Miraculé du Petit-Clamart, le président de la République médite, quinze mois plus tard sur la fin de John Kennedy: «Son histoire est la mienne. Ce qui est arrivé à Kennedy, c'est ce qui faillit m'arriver. L'assassinat du président des Etats-Unis à Dallas ; c'est l'assassinat qui aurait pu abattre le chef de l'Etat français en 1960, 1961, 1962, à Alger, ou bien ici. Cela ressemble à une histoire de cowboys, mais ce n'est qu'une histoire d'OAS. ■



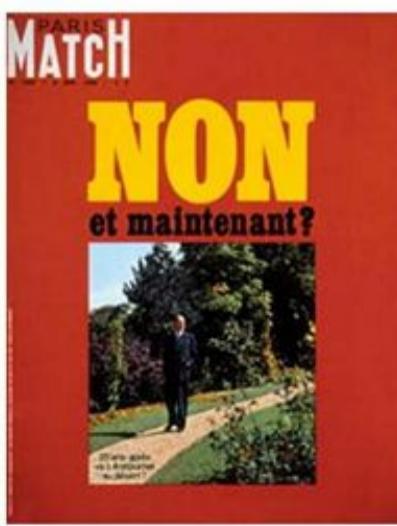
Après l'attentat du Petit-Clamart, le 22 août 1962. Sur la carrosserie de la DS Citroën banalisée, quatorze impacts de balles – dont certaines sont passées dans l'habitacle – tirées par des membres de l'OAS, dirigé par le lieutenant-colonel Jean Bastien-Thiry.



L'année 1968 signe le mal-être de la jeunesse. Les nuits de barricades à Paris, la Sorbonne occupée, les grandes grèves ébranlent l'Elysée. Le 29 mai, en pleine agitation, de Gaulle disparaît... pour mieux revenir à la barre, le lendemain : « Dans les circonstances présentes, je ne me retirerai pas. J'ai un mandat du peuple, je le remplirai. » Jacques Massu, commandant en chef du corps d'armée français en Allemagne, lui a redonné le moral. Mais la fin est pour bientôt. En organisant un référendum sur la régionalisation et le Sénat à réformer, de Gaulle s'expose au non, voté à 52,41%, le 27 avril 1969. A minuit, il dicte un communiqué : « Je cesse d'exercer mes fonctions [...]. Cette décision prend effet aujourd'hui à midi. » Il se retire à Colombey et visite l'Irlande de ses ancêtres.

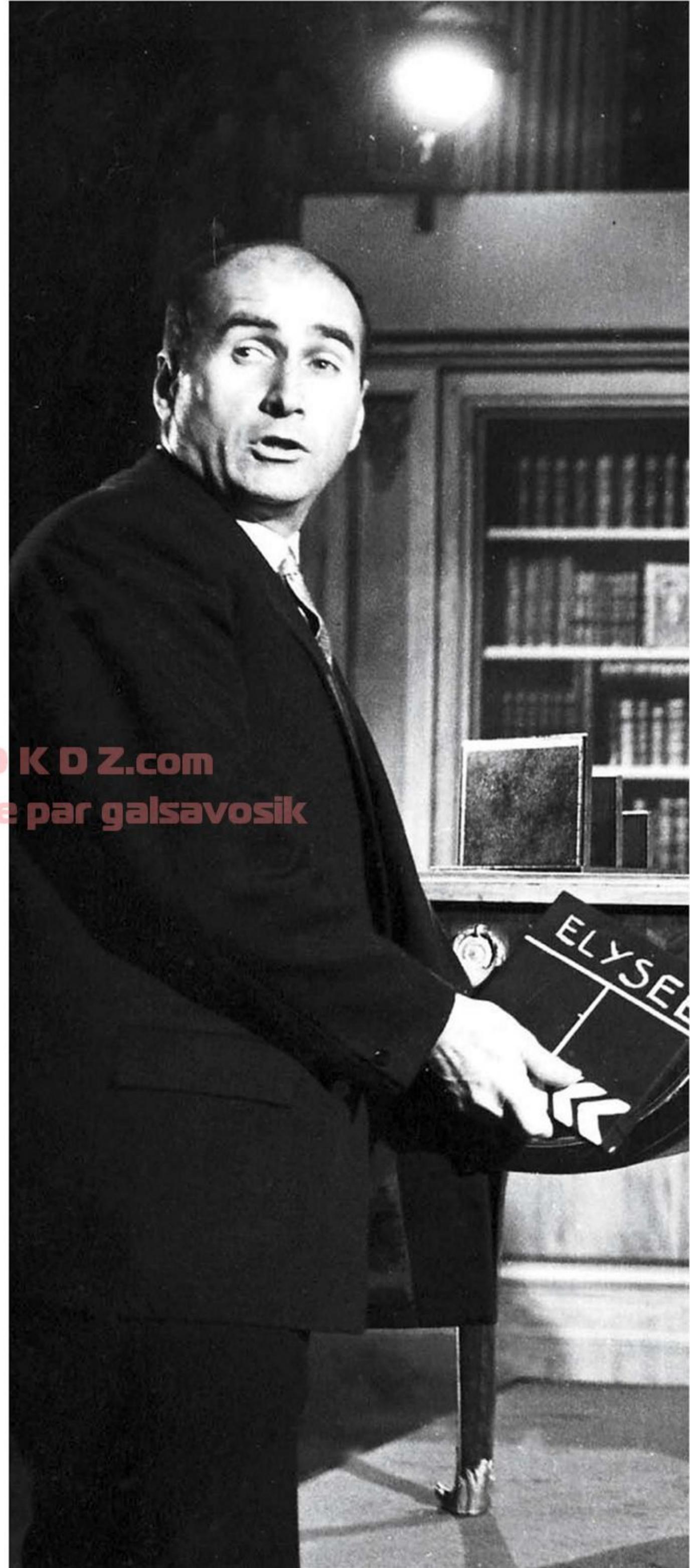
# LE CHANT DU DÉPART

## SUR UN RÉFÉRENDUM «INUTILE», IL SIGNE LE MOT FIN



Paris Match  
n° 1043 du 3 mai  
1969. Le non  
au référendum  
l'a emporté.  
L'hebdomadaire  
interroge :  
« Vingt-cinq ans  
après, va-t-il  
retourner  
au désert ? »

EBOOKDZ.com  
Proposé par galsavosik



## MAÎTRE DE LA TÉLÉ, IL PERD LA MAIN EN MAI 1968

*Le matin du 25 avril 1969, à l'Elysée, il enregistre l'allocution qui doit être diffusée au journal de 20 heures. Jean Cécillon, réalisateur de toutes ses interventions télévisées, confiera à Paris Match : « Lui, toujours autoritaire, altier, n'avait pas d'énergie ce jour-là. »*

Photo JEAN CÉCILLON

EBOOKDZ.com  
propose par galsavosik



29 mai 1968,  
15 heures. Le  
général Massu  
prend en charge le  
président, qui s'est  
tout juste posé en  
hélicoptère. Sur  
leurs pas, François  
Flohic, l'aide de  
camp du Général,  
porte la mallette  
renfermant les  
codes nucléaires.



EBOOKDZ.com

## Il se sent humilié de se voir ainsi traité par les Français

Le général Massu a longtemps gardé le silence sur ce qui était pour lui un « secret d'Etat », la teneur de son entretien à Baden-Baden avec de Gaulle le 29 mai 1968. Voici ce qu'il a fini par révéler.

Par le général **JACQUES MASSU**

**L**es trois quarts de mes services de soldat, du grade de capitaine à celui de général d'armée, ont été effectués aux ordres ou sous l'inspiration du général de Gaulle, qui m'a permis, en 1944-1945, d'être un soldat victorieux.

C'est en 1953, pendant sa « traversée du désert », que me sera donnée l'occasion d'une rencontre beaucoup plus personnelle. Au cours d'un entretien privé, il m'interroge sur ma conception de l'avenir et de l'éventualité de son retour aux affaires de la France. Dans un élan impulsif, je lui promets de l'y aider de toutes mes forces, si l'opportunité m'en est offerte. Cinq ans plus tard, dans la nuit du 13 mai à Alger, à l'heure du danger, j'aurai l'occasion de tenir parole. Ce fut alors une période d'espérance suivie, hélas ! de déceptions. Le 23 janvier 1960, dans son bureau de l'Elysée, j'aurai

avec lui un violent accrochage sur le problème algérien. Mais le jour du référendum du 8 janvier 1961, entré dans l'isoloir avec la ferme intention de refuser mon aval au Général, je sens soudain qu'il m'est physiquement impossible de lui dire « non ». Très vite, défilent dans ma mémoire les événements des vingt dernières années, dominées par sa haute figure et son intelligence inégalable. Tristement mais avec la conscience absolue de faire mon devoir, j'ai dit « oui » au chef de la France libre. Le temps, la réflexion et la lecture m'aideront à assimiler l'inéluctable.

Mai 1968. La France est en pleine ébullition. Général d'armée, je commande les forces françaises en Allemagne. A Baden, ma femme, Suzanne, ma fille Véronique et mon état-major vivront pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'écoute de nos transistors pour suivre les événements qui se déroulent dans notre pays.

29 mai 1968. 14h45. Je somnole sur le grand canapé du jardin d'hiver de notre très jolie résidence à Baden-Oos, quand je suis prévenu que le capitaine de frégate Flohic, aide de camp du président de la République, est au téléphone pour m'avertir qu'il arrive dans cinq minutes avec le Général et Mme de Gaulle. Après avoir pris rapidement les dispositions nécessaires, je me dirige en hâte vers la DZ [drop zone] à une centaine de mètres de la maison. Un premier hélicoptère vient de se poser. Le général de Gaulle, en costume civil sombre, descend de l'appareil suivi du capitaine de frégate Flohic et de Mme de Gaulle.

**A** proximité de la DZ, le Général cherche ses lunettes dans sa serviette. Il les trouve avec quelque peine, les place devant ses yeux et aussitôt après, alors que je me suis avancé vers lui et l'ai salué, me déclare sombrement : « Tout est foutu, les communistes ont provoqué une paralysie totale du pays. Je ne commande plus rien. Donc, je me retire et, comme je me sens menacé en France, ainsi que les miens, je viens chercher refuge chez vous, afin de déterminer que faire. »

Tandis que ma femme s'occupe de Mme de Gaulle, je guide le Général vers la maison, sur l'allée qui y conduit. Je lui fais franchir les marches du porche et l'introduis



29 mai, 18 heures. De Gaulle est de retour sur le sol français après avoir passé une heure et demie en Allemagne. Son Alouette III vient d'atterrir à Chaumont, près de Colombey. Il se rend immédiatement à la Boisserie. Le lendemain, il dissoudra l'Assemblée nationale.

dans le bureau où il s'assied dans le fauteuil du visiteur. Je suis alors seul avec lui et le demeurerai pendant tout l'entretien.

**L**es premiers mots du Général seront pour me faire part de son inquiétude pour ses enfants : « J'ai dit à mon fils de me rejoindre ici avec sa famille... » Il a l'impression de ne pouvoir plus rien faire, il est humilié de se voir ainsi traité par les Français, désespéré d'assister au suicide du pays en pleine prospérité. Plus personne sur qui s'appuyer, le désir de tous, des meilleurs, de le voir s'éclipser. Il note toutefois : « Pompidou a peut-être eu tort, au début, de composer avec les étudiants. Il a été très bien par la suite. » Je m'aperçois aussitôt que le Général n'est plus lui-même. J'ai devant moi un homme touché et fatigué. Il m'apparaît une fois de plus comme un grand sentimental. « On ne veut plus de moi. » Il broie du noir et j'écoute un certain temps son soliloque pessimiste.

M'armant de tout mon courage, je me décide à entamer avec lui le match le plus difficile de ma carrière, celui que je suis le plus fier d'avoir gagné. Je développe, devant un interlocuteur d'abord silencieux, puis progressivement « accroché », et ensuite soucieux de tout entendre, les arguments qui me paraissent de nature à le regonfler. Ma modération initiale fait vite place à une

passion convaincue qui se veut communicative : « Pour vous et pour le pays, vous ne pouvez renoncer de la sorte. Vous allez vous déconsidérer par ce départ et ternir votre image. Tout ce qui a été fait depuis dix ans ne peut disparaître en dix jours. Vous allez libérer des vannes et accélérer le chaos que vous avez le devoir d'endiguer. » Devant son silence, je poursuis : « Vous êtes écourré, mais vous en avez vu d'autres depuis 1940. Vous devez vous battre jusqu'au bout, sur le terrain que vous avez choisi, même celui du référendum, si vous y tenez encore. Si vous passez le pouvoir, il faut que ce soit à la suite de la consultation populaire. » Au fur et à mesure que j'explicite ma pensée, le Général, jusqu'alors prostré, lève de plus en plus les yeux sur moi. A cette phase de mon objurgation, je tousse et j'hésite, horrifié de ce que j'ai osé lui dire. Il me presse avidement, comme si j'apportais de l'oxygène à son organisme asphyxié.

« Continuez, continuez ! »

Et je lâche la fin de ma pensée : « Mais sans avoir fui au préalable, car le front est en France et, pour vous, à Paris. Le vieux lutteur qu'est le général de Gaulle doit faire front jusqu'au bout. Et il ne manquera pas de gens pour lui rendre hommage. Je ne crois d'ailleurs aucunement à une menace physique contre vous. » J'hésite un instant, mais je vais jusqu'au bout. « Il vaudrait

mieux être victime d'une telle éventualité que de s'être soustrait à un risque de cet ordre. »

**E**nfin, brusquement, il se lève. J'étais resté debout devant lui, le bas du dos appuyé par moments à mon bureau. Il s'approche de moi et me donne l'accolade. « Je repars ! Appelez ma femme ! » Je l'ai donc laissé dans mon bureau et j'ai traversé le salon attenant pour prévenir Mme de Gaulle, qui se trouvait dans la salle à manger avec mon épouse. Le temps de récupérer les équipages, qui ne s'attendaient pas à un retour aussi prompt, et le décollage des deux Alouette a eu lieu une heure et demie après leur posé.

Le 8 novembre 1968, ma femme et moi étions invités pour la dernière fois à l'Elysée. Un déjeuner presque intime, mais ma femme avait dû se faire confectionner un chapeau. L'invitation le précisait. Le Général est en pleine forme et nous éblouit par sa mémoire. Soudain, au dessert, il se tourne vers ma femme. Les convives se taisent. « Madame, dit-il, c'est la Providence qui a bien voulu m'envoyer à Baden et, allant à Baden, a permis que j'y trouve votre mari, et que votre mari soit l'homme qu'il est. Il m'a convaincu de rester à un moment où j'étais indécis, et par là, tout a changé. » ■

Enquête Jean-Pierre Biot

# Sous un ciel en accord avec sa tristesse, il souffre à la pensée qu'un autre parlera demain au nom de la France

Par RAYMOND TOURNOUX

**D**epuis trente ans, il a mené un combat sans merci. Depuis trente ans, la poudre, l'encens ou l'invective l'ont tour à tour enveloppé. Et depuis huit jours, vêtu d'un long pardessus, devant la mer sans cesse changeante et toujours renouvelée, méditatif, il ramasse des coquillages. La gloire l'a caressé. La solitude lui offre un refuge. Qui donc, naguère encore, parlait d'ovations délirantes ? Seul, aujourd'hui, répond le cri dérisoire des mouettes.

Il a choisi l'Irlande, face à des immensités et loin des multitudes, afin de fuir les hommes. Toujours, les paysages mélancoliques ont séduit Charles de Gaulle. Toujours, dans les instants critiques de sa vie, la nature a sécrété son réconfort. Le chant d'un oiseau, le soleil sur les feuillages, ou les bourgeons d'un taillis rappellent, a-t-il écrit, «que la vie, depuis qu'elle est sur terre, livre un combat qu'elle n'a jamais perdu».

Sur le sol celtique, de Chateaubriand, il retrouve les pages aimées : «... des landes et des futaies à cépées de houx...» Il se cache «dans de gros nuages qui roulent à terre». Le ciel reste bas et noir. Il ne veut voir personne, personne : ni Français ni Irlandais. Dès son arrivée, pendant les premiers jours, la pluie ne l'a point quitté. Les flots roulaient lugubres, composant ou décomposant des horizons de tragédie et de naufrage. Dans ces sites sauvages qu'égaient, de-ci, de-là, des touffes de végétation méditerranéenne – palmiers, camélias et mimosas – Charles de Gaulle est triste. Au cœur de panoramas grandioses, ou à travers les vertes prairies, la clémence saisonnière du climat s'est elle-même enfuie.

Oui, Charles de Gaulle est triste. Ceux qui, parmi ses fidèles, prétendent le contraire, ne savent pas, ou bien cèlent la vérité.

Au lendemain du référendum, à Colombey-les-Deux-Eglises, le Général, certes, avait d'abord surpris ses familiers : il se montrait serein, détendu. «Il semble déchargé d'un fardeau», avait confié un visiteur. Peut-être s'agissait-il d'un flegme apparent, ou bien d'un détachement momentané.

Il a quitté la France. Il a refusé pensions et traitements. Il a fui les rumeurs de la compétition présidentielle. Il a indiqué à l'un des siens son ambition du moment : «Isolement et silence.» Touchant les événements et les conditions de son départ, il ajouta : «J'en ai vu d'autres !» Il entend ne point peser sur le déroulement de la campagne présidentielle. Il a répété : «Je ne veux pas m'en mêler. Je ne veux pas intervenir.» Cependant, il a écrit à Georges Pompidou une

lettre personnelle. Il a demandé à son gendre, M. Alain de Boissieu, et à M. Jacques Foccart d'adresser à M. René Capitant un vœu : qu'il ne se présente pas contre l'ancien Premier ministre. Et le garde des Sceaux, démissionnaire du gouvernement Couve de Murville, a compris que la prière était un ordre.

Au Heron Cove, dans le manoir à double pignon sans originalité, les bruits de Paris arrivent répercutant les échos de la compétition, et certains font mal à de Gaulle. S'ennuie-t-il ? Jadis, en 1946, au moment où il quitta le pouvoir pour la première fois, le Libérateur de la France affirmait : «Je ne m'ennuie jamais lorsque je suis avec moi-même.» Ou bien encore : «Seul, l'ennui est prolifique.»

Pour l'heure, un entracte occupe la France. MM. Georges Pompidou et Alain Poher s'affrontent dans le calme démocratique. Le gouvernement expédie les affaires courantes. Aucun danger ne menace à l'intérieur et à l'extérieur. Le martyre psychologique du Général commencera à partir du moment où la France sera véritablement gouvernée par le consentement de nouvelles personnalités. Un chef de l'Etat, un Premier ministre agiront, décideront, parleront au nom de la France. Alors, quels que soient leur sens de l'Etat et leur amour de la France, de Gaulle souffrira.

**P**ar la force des choses, les nouveaux dirigeants de la nation seront amenés à adopter un comportement quotidien, plus nuancé par comparaison avec celui que nous avons connu. Les rapports avec nos partenaires du Marché commun seront changés, même si la politique française ne devait pas l'être. Notre attitude à l'égard de la Grande-Bretagne évoluera, dans un sens que de Gaulle et M. Michel Debré avaient amorcé au moment de l'affaire Soames. Personne ne criera plus : «Vive le Québec libre !» La diplomatie française prendra un autre visage, fût-ce dans la fidélité.

Alors, de Gaulle deviendra la statue du Commandeur : ce sera le dernier service qu'il estime devoir rendre à la France. Il ne se privera pas de tancer, d'avertir, voire d'admonester. En privé, à l'écoute des débats de l'Assemblée nationale – ou du Sénat – sans doute, lancera-t-il des charges, jusqu'au moment où, peut-être, quelque jour sombre, de guerre lasse, il s'exclamera : «Aigre patrie !»

Voilà quatre ans, en tête à tête avec un compagnon, le président de la République déclarait : «Voyez-vous, j'ai fait un choix. J'ai peut-être eu tort. Je l'ai fait : ne pas devenir un dictateur. En 1945, j'ai été tenté. Je ne dis pas que je n'y ai pas pensé à un certain moment.

Je voyais bien que les mêmes forces qui avaient provoqué la décadence de la France, la défaite de 1940, reprenaient place tranquillement, comme si rien ne s'était passé. Je voyais bien aussi que rien ne se trouvait en face de moi, capable d'interdire que j'impose mon pouvoir. Si j'avais voulu établir mon autorité d'une manière absolue, j'aurais pu le faire et le peuple m'aurait suivi. Délibérément, j'ai choisi de ne pas établir la dictature. J'ai pensé que cela valait mieux pour la France. Le système aurait pu marcher quelque temps avec moi. Cela n'aurait pas eu de suite. En définitive, j'ai écarté cette solution. Je l'ai écartée de nouveau en 1958. Là encore, j'avais les moyens de faire ce que je voulais. Je n'avais plus personne en face de moi. [...] J'ai repoussé la dictature. J'ai essayé d'installer un régime stable, qui ne fut pas la dictature. Il reste à savoir si cela était possible. Je l'avais dit dans mon discours de Bayeux. J'avais manifesté la volonté d'établir un régime qui eût les effets d'un régime autoritaire, sans en avoir les inconvénients, compte tenu du peuple français.»

A cette date, de Gaulle ajoutait : «Aujourd'hui encore, peut-être pourrais-je établir la dictature. Peut-être cela vaudrait-il mieux pour les intérêts de la France. Je ne le ferai pas. Si le peuple français ne voit pas où se trouve son intérêt, tant pis pour lui. Il s'agit de savoir si les Français sont des veaux, ou bien des hommes.» Et le président de la République de conclure : «Un Etat faible signifiera, dans dix ou quinze ans, la catastrophe et le malheur. A ce moment, les Français réclameront de nouveau un Etat fort, pour se protéger

du danger. Ce sera trop tard. L'Etat fort empêche la catastrophe, parce qu'il prévient le danger. Les Français le comprendront-ils ? On verra bien.»

**M**aintenant, en exil volontaire, sous le ciel de la vieille Irlande, de Gaulle attend, regarde et, déjà, juge. Certains gaullistes, dans la nostalgie d'une légende des siècles, espèrent encore le miracle : ils croient que le Général séjourne à l'île d'Elbe, non à Sainte-Hélène. Las ! Le temps s'achève du gaullisme épique et voici que meurt le gaullisme historique.

Où erre la pensée secrète de Charles de Gaulle ? Appelé par une grande partie de la France en 1958, le Général était revenu au pouvoir dans des conditions qui demeureront longtemps discutées. Onze années plus tard, il a quitté le pouvoir sur un verdict du peuple. Dans les dictionnaires de demain, il a voulu que les historiens unanimes, au-delà des appréciations diverses, inscrivent «de Gaulle le démocrate», et non «de Gaulle le dictateur».

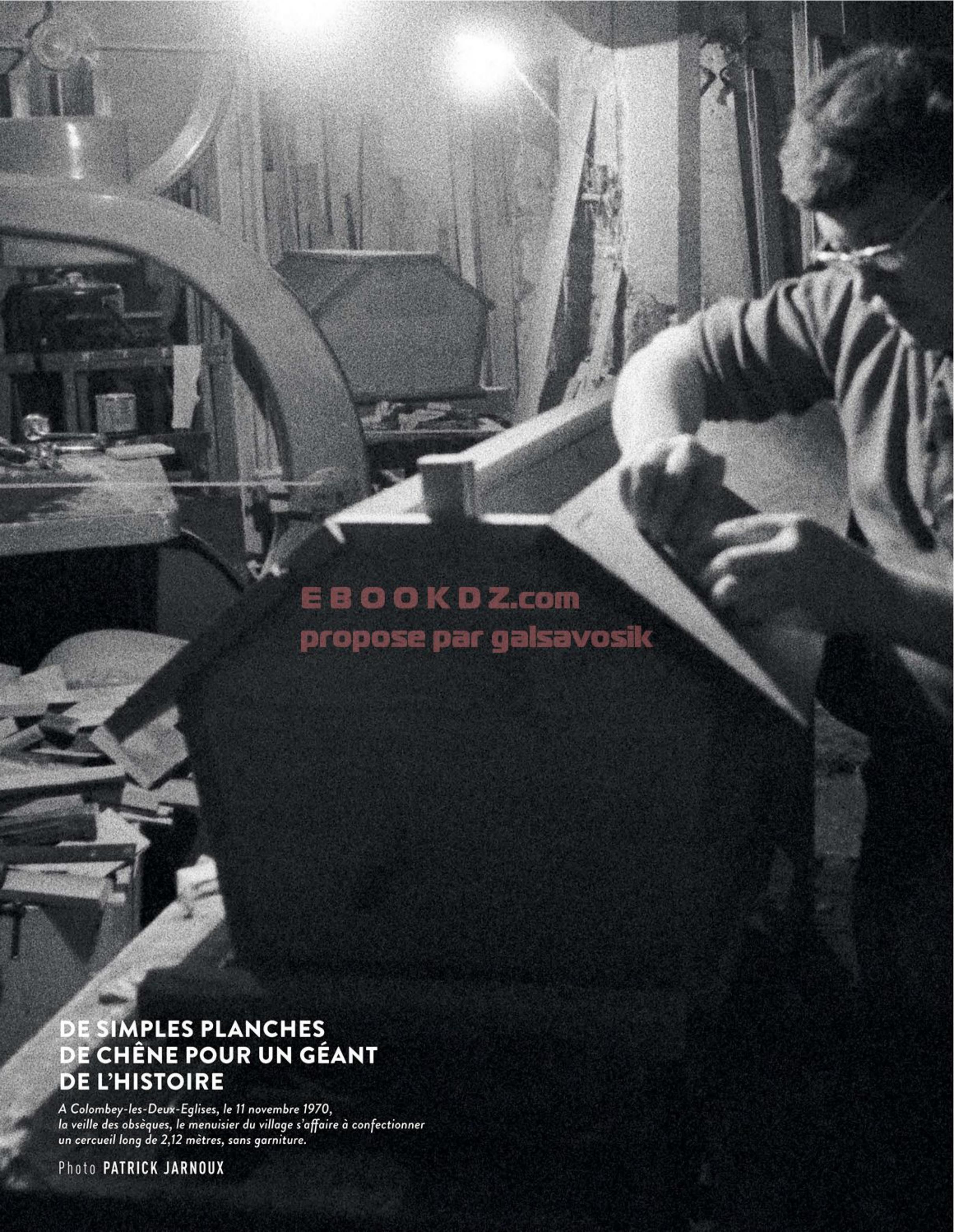
Sort mérité pour les uns, sort indigne pour les autres : de Gaulle est triste. En 1924, jeune capitaine, dont les longues bottes noires portaient la démarche de l'impatience, il avait traité du prestige. Conférencier à l'Ecole supérieure de guerre, dans son amphi, il avait cité cet exemple : «Devant un antique et noble monument : "C'est triste", disait quelqu'un à Bonaparte. Et celui-ci répondit : "Oui, c'est triste, comme la grandeur !"» ■

## SA GRANDE OMBRE TRAVERSE L'IRLANDE DE SES AÏEUX

*Promenade sur les landes du comté de Kerry, le 14 mai 1969. Un séjour de six semaines qui permet à de Gaulle de renouer avec ses racines celtiques. Par sa grand-mère maternelle, n'est-il pas le descendant de Patrick McCartan, jacobite irlandais, dont un fils, John, s'est installé en France au XVII<sup>e</sup> siècle ?*

EBOOKDZ.com  
broché par galsavosik





**EBOOKDZ.com**  
propose par galsavosik

**DE SIMPLES PLANCHES  
DE CHÊNE POUR UN GÉANT  
DE L'HISTOIRE**

*A Colombey-les-Deux-Eglises, le 11 novembre 1970,  
la veille des obsèques, le menuisier du village s'affaire à confectionner  
un cercueil long de 2,12 mètres, sans garniture.*

Photo PATRICK JARNOUX

# ADIEU LE GÉNÉRAL N'EST PLUS

**EBOOK** ~~de la mort~~  
propose par ~~OPERA VOSIK~~

« Pas d'obsèques nationales. » C'était écrit. De sa main. Aussi, c'est vers Colombey que se pressent des milliers d'orphelins du Général. « La France est veuve », s'exclamera Georges Pompidou, son ancien Premier ministre. Ce sont des jeunes gens de Colombey qui porteront le cercueil. Il est tombé sur son bureau à la Boisserie, là où il avait rédigé ses « Mémoires ». Son cœur a cessé de battre à 19 h 30, le 9 novembre 1970. Bien sûr, l'hommage du monde par une messe solennelle à Notre-Dame de Paris aura tout de même lieu. Il aura eu des « funérailles de chevalier », saluera André Malraux, en guise d'épitaphe.



**NI FANFARE NI SONNERIE,  
LES HUSSARDS OUVENT  
LE CONVOI FUNÈBRE**

*C'est Yvonne de Gaulle qui a voulu que la dépouille de son mari soit transportée jusqu'à l'église sur un blindé de reconnaissance : elle avait refusé la présence des politiques mais souhaitait rappeler que Charles de Gaulle était avant tout un militaire, un combattant.*

A Notre-Dame-en-son-Assomption,  
la messe est concélébrée par le curé  
de la paroisse, l'abbé Jaugey,  
l'évêque de Langres, Mgr Atton,  
et le père François de Gaulle.

Notre photographe, qui s'est caché  
dans le clocher la veille de la cérémonie,  
immortalise la procession depuis  
son perchoir. Rançon de ses prises de vue  
uniques, il y laissera ses tympans  
quand sonnera le glas.

Photo MICHEL LE TAC

EBOOKDZ.com  
propose par gabsavosik

12 NOVEMBRE 1970, 16 HEURES

**YVONNE S'ÉCLIPSE  
ET SOUDAIN, COLOMBEY  
C'EST LA FRANCE**

*Au cimetière, le rituel a été aussi bref qu'à l'église. Seuls les proches ont eu accès à la tombe : c'est une pierre double surmontée d'une croix blanche. Elle porte déjà deux inscriptions : Anne de Gaulle, décédée en 1948, et, désormais, Charles de Gaulle.*

Photos GÉRARD WURTZ

**EBGOK D'ZON  
PROPOSE PAR GELMOVOSIK**



BOOKDZ.com  
propose per galsavosik

# Toute sa vie, Yvonne a partagé de Gaulle avec la France. Elle ne partagera pas sa mort

Par DANIÈLE GEORGET

**E**lle a dit non. Du haut de sa toute petite personne. Et on la regarde bizarrement comme si son autorité à lui s'était d'un coup investie en elle. Yvonne de Gaulle ne veut pas d'un président de la République conduisant l'enterrement de l'homme qu'elle a aimé le plus au monde, plus que ses enfants, plus que Dieu peut-être. Elle ne veut pas non plus de messe de requiem, de cathédrale, ni d'évêque, et surtout pas celui de Langres qui a recommandé aux catholiques de voter non au référendum. Yvonne de Gaulle se souvient de toutes les offenses faites à son mari. Elle se souvient surtout que ses volontés sont claires, définies depuis 1952, au moment où son ami Jean de Lattre de Tassigny a été élevé dans son cercueil au rang de maréchal. Comme s'il n'était pas assez grand en général ! s'était offusqué de Gaulle.

C'est après qu'il a rédigé ses dernières volontés, recopiées sur trois lettres numérotées. La première, cachetée, pour son secrétaire Georges Pompidou, la deuxième pour sa fille et sa femme, la troisième pour son fils. Mais Yvonne de Gaulle n'a plus aucune confiance en Georges Pompidou, et sa fille, Elisabeth de Boissieu, a égaré son exemplaire dans un déménagement. Reste Philippe, son fils, le capitaine de frégate. Il est à Brest, où il commande l'aviation de l'aéronavale en Atlantique, elle ignore comment le joindre. Et elle a peur d'être sur écoute. Alors elle demande au curé de Colombey de bien vouloir appeler Elisabeth, depuis la cure, et ce sont les Boissieu qui préviennent Henriette, sa belle-fille. « Il est arrivé quelque chose à Monsieur Père », annonce mystérieusement Alain de Boissieu. Le secret doit être gardé jusqu'à la publication des dernières volontés du Général. Alors, « ils » n'oseront plus. Pendant quarante-neuf ans, Yvonne a partagé Charles de Gaulle avec la France, elle ne partagera pas sa mort.

Pour elle le temps s'est arrêté à 19h30, le lundi 9 novembre 1970. Chaque moment qui a précédé a pris sa couleur définitive, celle par laquelle il s'inscrit dans la mémoire. La veille au soir, quand elle lui a préparé sa « fleur d'oranger » pour bien dormir. Le matin, quand une critique de ses « Mémoires d'espoir », dans le journal, l'a énervé. A la vue du ciel, elle lui a recommandé de prendre son manteau et son chapeau. Le parc qui sent la terre

humide est devenu son royaume qu'il ne se lasse pas de parcourir. Il portait son costume trois pièces gris. A cause du vent, elle ne l'a pas accompagné. Elle sait qu'il est allé parler à leur voisin, Raymond Consigny, au sujet de l'étable dont l'odeur ne finit pas de l'incommoder. Elle ne l'a plus vu jusqu'au déjeuner, pris de bon appétit. Après le café, il a reçu un autre voisin cultivateur, René Piot, au sujet du remembrement. Ils ont échangé un champ contre une prairie où le Général a décidé de planter des pins de Hongrie.

**L**'après-midi était celui de la mise en plis. Elle était encore sous le casque chauffant, dans leur chambre, quand il a apporté le plateau pour le thé, préparé par Charlotte, la femme de chambre. Vers 18h30, elle choisissait les menus de la semaine avec Honorine, quand il est entré dans la cuisine pour lui demander une adresse. La nuit venait de tomber, il est allé tirer les volets de son bureau, et la maison toujours ouverte sur l'océan des arbres et des prés s'est refermée dans sa coquille. Il s'est installé à la table de bridge, dans la bibliothèque. Il ne peut pas regarder la télévision sans s'occuper les mains avec ses cartes. Elle se souvient que le présentateur du journal régional a annoncé qu'il avait neigé sur les Vosges. Et puis, le cri du Général : « Oh ! j'ai mal, là, dans le dos. » Elle laisse tomber son tricot sur le fauteuil, se précipite. Il porte déjà la main au côté, s'affaisse, ses lunettes sont à terre. Elle mesure son pouls, qui est très faible, appelle Charlotte, Honorine et Francis Marroux, le chauffeur. Avec leur aide, elle parvient à l'allonger sur le tapis. On glisse un coussin sous son crâne, Marroux va chercher un matelas dans une chambre d'enfant. Le Général gémit. Vite, le médecin et le prêtre. L'un fait une piqûre de morphine, l'autre administre les derniers sacrements. Il est 19h35. Le Dr Lacheny fait signe à Yvonne. Charles de Gaulle, 80 ans dans treize jours, vient de succomber à une rupture d'anévrisme. Charlotte tend les bras, Marroux avance un fauteuil, mais Yvonne de Gaulle ne s'effondre pas, elle s'agenouille et murmure : « Il a tant souffert au cours de ces dernières années. C'était un roc. » Ses yeux sont secs.

Elle fera revêtir Charles de Gaulle de son uniforme de général avec le seul insigne en émail de la croix de Lorraine. On l'installera dans le salon où Charlotte apportera un drap pour le recouvrir. « Non, le drapeau », corrige Yvonne, celui qu'on garde dans



La dernière photo d'Yvonne de Gaulle à la Boisserie, en 1978, à la fenêtre du salon. Elle quittera ensuite Colombey pour finir ses jours dans une maison de retraite parisienne.

la commode pour le 14 juillet. Les mains sont jointes autour du chapelet rapporté de Jérusalem en 1929. A tous ceux qui sont là, au maire qui vient d'arriver, Yvonne de Gaulle demande la plus grande discréction. Elle va veiller son mari en attendant l'arrivée des Boissieu. Le Général a demandé une cérémonie « extrêmement simple ».

Au matin, sa décision est prise : c'est sur un char qu'il fera son dernier voyage. Voilà, rien de plus. On ne fera pas appel aux pompes funèbres. Le menuisier du village confectionnera le cercueil de chêne de 2,12 mètres, sans garniture. Et pour le porter ? Le maire propose les jeunes du village, douze garçons qu'elle connaît pour leur avoir donné un jour ou l'autre une pièce ou des bonbons. Ils ont de 17 à 23 ans, ils sont fils du maire, du boucher, du boulanger, du menuisier, d'un négociant, de cultivateurs... Cet enterrement a des allures de crèche.

**E**t Philippe n'est toujours pas là. Il a attrapé un train de nuit qui l'amène à Paris à 6 h 18. Il prévient par téléphone : « C'est bien, on t'attend », dit sa mère d'une voix calme. Elle demande : « Je voudrais que M. Pompidou, qui détient un exemplaire du testament de ton père, le publie avant toute chose. Rends-toi immédiatement à l'Elysée. » Le commandant n'a pas dormi, il n'est pas rasé, il se présente à 7 h 30. Après avoir hésité, les gardes acceptent de le mettre en contact avec le chef de cabinet. Denis Baudouin a autrefois organisé la campagne du candidat Lecanuet contre son père... Sa voix est outrée : « Vous ne prétendez tout de même pas empêcher le président de la République d'organiser et de présider des obsèques nationales pour le général de Gaulle ! » « Repassez plus tard... dit-il, le président s'habille. » Philippe de Gaulle craint que Pompidou ne « retrouve » pas sa lettre... « Dans ce cas, dit sa mère, il faudra publier la tienne. » Il ne s'en est jamais séparé, d'Orient en Afrique, elle l'a suivi à chacune de ses affectations, il l'a même fait photocopier au cas où il lui arriverait malheur.

Quand Georges Pompidou apprendra la mort de De Gaulle, peu avant 9 heures, il téléphonera à Colombey pour annoncer son arrivée en hélicoptère. Poliment, on lui répondra que ce n'est pas possible... Yvonne a décidé qu'aucun étranger ne verrait son mari mort, elle attend son fils pour faire fermer le cercueil. Dernière manche d'un duel perdu d'avance, dans l'allocution qu'il prononce

à midi, le président proclame : « La France est veuve. » Yvonne de Gaulle se tait. « Ma chère petite femme chérie, et aussi mon amie, ma compagne si brave et bonne, à travers une vie qui est une tourmente », lui écrivait-il... Et aussi : « Bien appuyés sur l'autre physiquement et moralement, nous irons très loin sur la mer et dans la vie pour le meilleur et pour le pire. » Qui est-ce l'épouse sinon celle qui n'a jamais trahi ?

**G**eorges Pompidou a fait publier les dernières volontés du Général. Mais il annonce pour le 12 novembre un requiem à Notre-Dame, avec tous les chefs d'Etat. « Eh bien, on ne nous y verra pas », dit-elle tranquillement. Ce jour-là, elle sera la première à quitter le petit cimetière où le cercueil repose au côté d'Anne, « l'enfant chérie ». Elle est pressée. Elle n'a pas fini sa tâche. Tout brûler dans l'incinérateur du jardin. Le costume gris du dernier jour, le contenu de la penderie, celui de l'armoire, jusqu'au matelas sur lequel il a été étendu dans le salon, et même son lit, jumeau du sien, avec l'oreiller et le pyjama. Il y a tant de fumée au-dessus de la Boisserie que les voisins s'inquiètent. Philippe de Gaulle et Alain de Boissieu sauvent une tenue d'apparat, des képis, le casque de char et la veste de cuir d'officier de blindé que le Général avait gardés dans sa malle pendant toute la guerre. Quelques cannes, des stylos. Mais elle a l'intransigeance d'un Luther.

Le lendemain, les enfants partis, elle se fait inscrire sur la liste d'attente d'une maison de religieuses, à Paris, près de l'Ecole militaire. Elle attend qu'une des chambres de 2 mètres sur 4 avec sanitaires dans le couloir se libère. Yvonne de Gaulle refuse toutes les invitations, ferme sa porte à qui n'est pas du clan. Elle n'accepte rien, aucun culte, aucun temple. Jusqu'à cet argument de son fils : « Vous savez, si l'on dit non à tout, après vous, après moi, ils vont inventer quelque chose de farfelu. » Alors, elle accepte qu'une croix de Lorraine, haute de 43,50 mètres, lourde de 1 500 tonnes, en granit rose de Bretagne et granit gris de Lorraine, soit hissée sur cette plaine où la moindre bosse prend des allures de montagne. Et souvent, la nuit, Charlotte est réveillée par un grincement du parquet. Elle se lève et découvre une silhouette, en chemise. Debout, face à la fenêtre, c'est Yvonne de Gaulle qui épie la croix de Lorraine illuminée, comme les marins perdus guettent l'éclair du phare. ■

# Le pèlerinage à Colombey-les-deux-Eglises

Par JEAN CAU

**L**es pierres, le ciel, les champs, les arbres du parc, les prés, les croix rouillées ou moussues du cimetière, la petite église chapeautée tristement de tuiles roses et grises marbrées de lichens, les chênes tutélaires et méditatifs des bois de Clairvaux et de Juzennencourt où il aimait se promener, la terre tiède des labours que nous avons vu fumer doucement comme se levait, timide et coupable, ce premier et ce dernier jour, la grille verte d'où surgissait le mufle d'une voiture noire au fond de laquelle il était assis, les fenêtres de sa maison qui sont aujourd'hui comme les grands yeux morts d'un aveugle, la tour d'angle qui monte désormais une garde inutile, la petite place et le bistrot Chez Jeannine, les chemins ou les routes qui tendent leurs bras maigres vers Maison-Neuve ou Doulevant, les forêts de Blinfey et de l'Etoile, les clochers frères de Colombé-le-Sec et de Colombé-la-Fosse, les arbres, la terre et le ciel — tout était en deuil. Dans le petit cimetière, il y a une haute croix blanche, visible de la rue du village et qui cette nuit nous faisait obstinément le même signe figé. Au pied de cette croix, la dalle de faux marbre qui porte le nom d'une jeune fille morte à 20 ans, et s'y effeuillaient des chrysanthèmes près de deux roses vivaces. Sur cette dalle, on a déjà, hier, gravé au burin un simple nom et deux dates: 1890-1970. Il y avait un pot de marguerites qu'on a précieusement déplacé: celui qu'il avait déposé lui-même, dimanche dernier, près du prénom de l'enfant jamais oubliée.

Nous avions froid et nous étions transis de fatigue. Nous étions assommés par autre chose que de la tristesse: par une mélancolie sans contours et insaisissable comme le sont parfois les grands chagrins. Le général de Gaulle était mort. Nous avons marché et marché et marché. Nous avions débarqué de trains bondés, d'autocars, d'avions. Nous marchions et beaucoup d'entre nous arboraient une cravate noire et les femmes des vêtements sombres. Nous étions des milliers de Français et des centaines d'étrangers. Un peu fous parce que presque tous nous savions que nous ne verrions rien sinon le dos du voisin, les flaques du chemin, les souliers de nos amis martelant la route ou écrasant le gravier. Mais nous savions que nous verrions des visages creusés de fatigue et de tristesse, des visages très pâles qui se ressemblaient. Nous parlerions de lui à voix basse avec les mêmes mots que nous répétions maintenant depuis des heures. Chacun irait d'une anecdote, d'un souvenir, d'une petite histoire vraie ou fausse dont il serait le héros, d'un mot vrai ou faux qu'il aurait prononcé il y a longtemps, à Londres ou la semaine dernière à Colombey; et personne n'aurait la pudeur de dire sa peine avec excès ou retenue, d'affirmer qu'il avait aimé «le Vieux», d'avouer fièrement son gaullisme une dernière fois encore avant que le temps n'assourdisse cet aveu.

Nous n'allions pas à un enterrement, mais nous marchions en

pèlerinage. Il nous avait demandé, s'il nous plaisait, de lui faire «l'honneur» d'accompagner son corps «jusqu'à sa dernière demeure». Pas seulement nous, «hommes et femmes de France» mais aussi de tous les pays de la terre. Dans ce monde qui va s'enténébrant d'angoisses et doutant de ses avenir, nous allions au très ancien rendez-vous de certitudes simples et comme si, au bord, demain, de douter de tout, nous avions besoin encore une fois de croire à un père, à une Eglise, à une patrie, à la fraternité des enfants d'une même terre et à l'amour de tous les hommes, à la grandeur de quelques-uns de nos actes et à l'éternité de ce que nous voudrions être. Nous marchions et nous remontions le temps en glissant sur la glaise ou en essuyant nos fronts qui transpiraient. C'était l'exode de la douleur et des souvenirs et beaucoup d'entre nous pleuraient parce qu'ils savaient qu'il ne serait plus là pour leur demander de croire en ce qui peut-être n'existe qu'à l'invite absurde de la foi. Le général de Gaulle était mort.

**O**n voyait, à Chaumont ou à Bar-sur-Aube, dans les villages et le long des routes, des milliers de voitures abandonnées sans souci. Etrangement vides comme si leurs occupants avaient couru à toute hâte au secours de quelqu'un ou s'étaient précipités à l'appel d'une voix. Il y en avait une jetée dans le fossé; une autre perdue dans un chemin de terre; une autre à moitié embourbée dans un trou d'eau. De petits cars, des automobiles plus hardies essayaient d'approcher au plus près du village avec le clocher en point de mire. Sur le toit, dans les coffres, il y avait des gerbes de fleurs. Où sommes-nous? C'est encore loin Colombey? La Boissière n'est pas située tout à fait dans le village? Le cimetière est à dix pas de l'église? Celui-ci est décoré et celui-là ne l'est pas; l'un traîne la patte et l'autre presse sa fille et sa femme. Celui-ci soutient sa vieille épouse. Cette jeune fille étreint contre elle une immense croix de Lorraine composée de roses blanches. Il y a des jeunes en maxi-manteau et à cheveux longs. Vu d'hélicoptère, Colombey est une immense étoile noire aux branches qui frissonnent et se tordent en mouvements très lents. Ou un poulpe dont la pointe des tentacules talonne comme s'ils agripaient toute la terre de France.

A 15 heures, le glas a sonné au clocher de Colombey, comme dans toutes les églises de France. Devant le monument aux morts, six vétérans moustachus et décorés inclinent les drapeaux crêpés de noir. La semaine dernière, le village comptait encore sept «anciens». L'un d'eux est mort, qu'on enterre aujourd'hui. Sans sonnerie, sans fanfare, sans roulement de tambours. Pourtant, il y a quelques soldats. Il y a même des marins dont les pompons sont autant de coquelicots d'une innocente gaieté. Devant la façade de l'église, des saint-cyriens en bas-relief, très raides, inclinent d'un seul mouvement l'épée de parade dont l'acier jette un même éclat.

Sous ce drapeau qui frissonne au vent qui vient de l'est, entre des planches de chêne clair assemblées en un pauvre cercueil qui glisse doucement sur la plateforme d'un gros insecte bizarre caparaçonné de fer et marqué du chiffre 13, dort un gisant dont nous savons le visage blême et reposé, les yeux clos par les lourdes paupières, les mains jointes tressées à un chapelet. Charles, André, Joseph, Marie de Gaulle. Dans le ciel bourdonnent des hélicoptères. Au loin, un vol de corneilles effrayées file vers le nord. Nous sommes quelques-uns à entendre un chant sourd qui monte d'une longue nuit et qui nous parle d'un autre vol noir de corbeaux sur les plaines de France. Alors, à cet instant s'éleva la musique de l'harmonium désaccordé et les pierres de la petite église se mirent maladroitement à chanter en chœur.

**M**onsieur le maire est épuisé. Il est entouré de messieurs les conseillers municipaux : des paysans, des artisans et un pompiste qui serrent entre leurs doigts le béret des dimanches. Sous ses voiles, le visage de Mme de Gaulle est écartelé de douleur. Noire et modeste «Mater dolorosa» qu'entoure, comme une garde, la famille et que domine la haute silhouette du fils en uniforme, Philippe de Gaulle, aux traits marqués d'une illustre ressemblance. Elle, elle était l'épouse et la compagne. Aujourd'hui elle est la mère autour de laquelle se serre la tribu parce que sa peine est celle de tous et n'est pas tout à fait pareille à celle de tous. Sur les bas-côtés, debout, les Compagnons. Ils sont là. «Le Vieux» les connaissait tous. Il les aimait. Il les appelait par leur nom. Il leur disait : «Alors, ça va, X...?» Ou : «Alors, Y..., on ne vous voit plus?» Ils sont là. Ils arborent l'écu barré d'un glaive et frappé d'une croix de Lorraine avec au revers l'exergue : «Patriam servando victoriam tulit», ce qui en français veut dire qu'en sauvant la patrie ils remportèrent la victoire. Cravate noire. Traits fermés et bouleversés. Frères d'armes dans le combat, égaillés ensuite vers des horizons politiques, économiques et sociaux divers, ils furent ceux qui répondirent au premier appel que leur adressa un général dégingandé et fabuleux qui n'acceptait pas que la France restât à genoux. Trente ans plus tard, eux qui furent les chevaliers du Temple de la France, hommes des réseaux et de l'ombre, survivants des combats et des tortures, revenants des nuits et des brouillards, ils sont là ! Ils sont la Garde. Il les aimait. Même ceux qui le renierent des lèvres, la paix revenue, mais jamais du cœur. A ceux-là, il disait : «Alors X..., on me dit que vous n'êtes pas gaulliste ? Drôle d'idée !»

Sur la route nationale, à 10 kilomètres, le moteur d'une auto tourne que son propriétaire a oublié d'éteindre. Plus loin, les phares d'une 2 CV sont allumés : son propriétaire a voyagé pendant la nuit

*A la sortie de la messe d'enterrement, André Malraux et Romain Gary (derrière), anonymes parmi les 350 compagnons de la Libération encore survivants.*



*Au matin du 12 novembre 1970, la foule a envahi le village. Sur le parcours du cortège mortuaire, certains enlèvent même les tuiles des toits pour passer leur tête.*

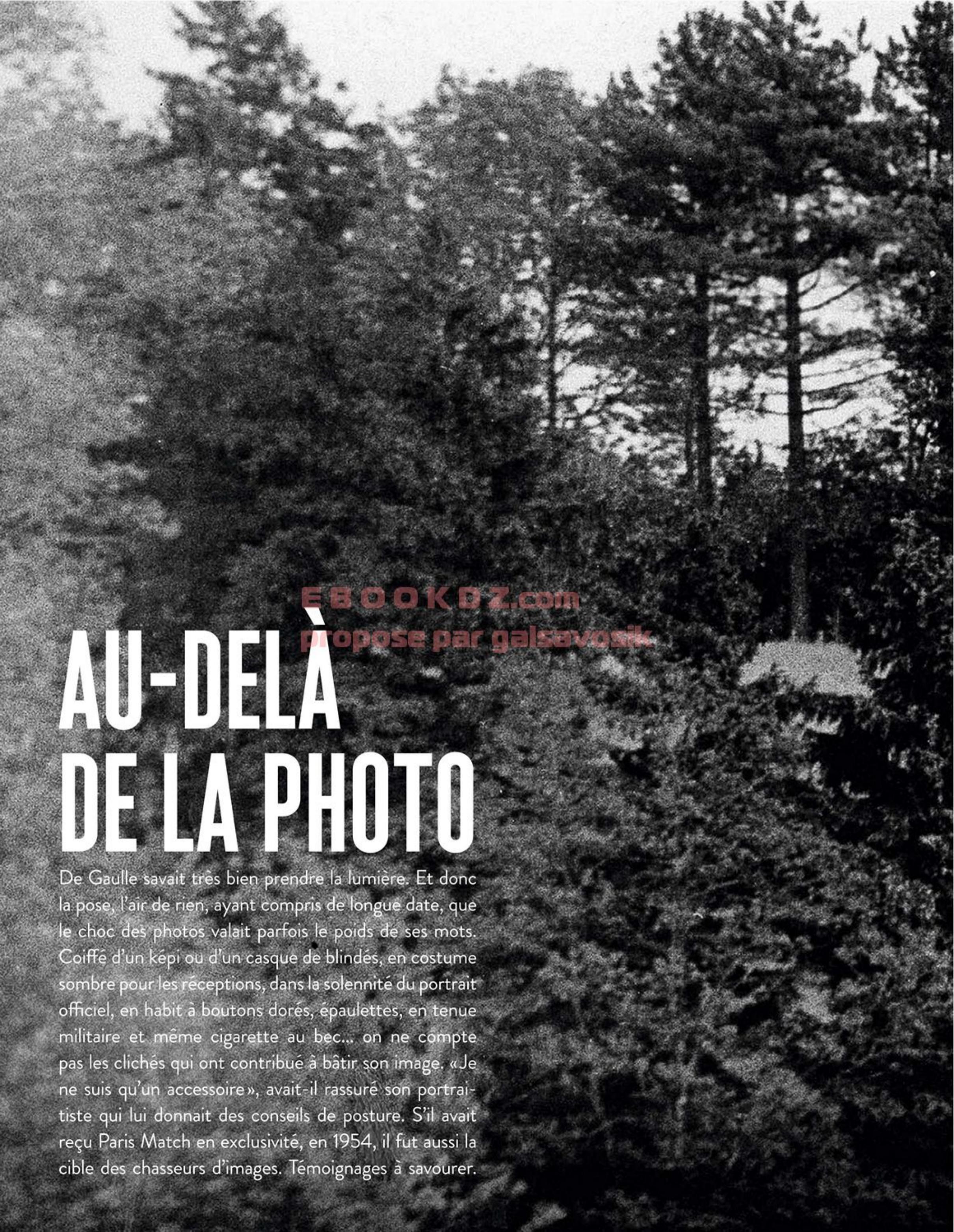
et ne sait pas que sa voiture veille. La 2 CV est immatriculée 31. Dans le cimetière, le fossoyeur attend et se demande si les petits sauront déposer le cercueil sans qu'il leur échappe ou glisse. Il espère que tout se passera bien. Dans l'église, il semble que le grand crucifié qui domine le chœur va, par instants, prendre son envol. Une virgule rouge marque le flanc percé par la lance. Trois cierges brûlent de chaque côté du cercueil.

Nous sommes sur la place où les femmes suivent la messe dans leur missel comme si le ciel de Champagne était devenu la voûte de la plus grande cathédrale du monde. Nous sommes depuis 3 heures du matin le long de la rue du Général-de-Gaulle, à Colombey. Nous voulions être bien placés. Il nous est arrivé, durant ces dix heures, de bavarder avec nos voisins comme si de rien n'était parce que ce n'est pas toujours facile de se rappeler que «le Grand Charles» est mort.

**N**ous sommes à 10 kilomètres de Colombey, assis dans notre voiture, et nous écoutons la radio. Nous attendrons le temps qu'il faudra mais nous irons, plus tard, défiler devant sa tombe. C'est peut-être idiot d'avoir roulé pendant deux cents kilomètres pour écouter la radio, mais nous sommes là. Des hommes, sur le passage du cercueil, font le V de la victoire. Pas tous. Certains n'osent pas. On entend le bruit raclant des chaussures des garçons qui avancent à pas prudents et mesurés. A Séville, lors de la semaine sainte, j'ai entendu ce même bruit lorsqu'on promène le Christ des Soupirs et le Seigneur de Gloire dans les rues. André Malraux sort de l'église. Il hésite deux secondes. On dirait que la lumière du jour l'éblouit et qu'il s'extract d'un songe. Le Commandeur, à lui, continuera de parler. J'en suis sûr.

Nous ne savons plus où sont nos voitures, nos cars, nos lieux de ralliement. Officiers en uniforme, ouvriers, paysans, employés, religieuses, bourgeois, commerçants, gendarmes, soldats, femmes, enfants, nous sommes un peuple. J'aimerais qu'il pleuve pour que la pluie, le vent, le ciel et la boue nous enveloppent, nous souillent et nous confondent comme les survivants d'une bataille que nous avons gagnée contre l'ingratitude et l'oubli. En ce jour, je le crois, le peuple de mon pays, dans ce village perdu, a dit un dernier «Oui», déchirant de reconnaissance et de fidélité, à son dernier et plus noble berger. Il est 18 heures, ce 12 novembre 1970. L'avenir fanera les fleurs et secouera les cendres. Je le sais. Pourtant, laissez qu'en ce crépuscule qui commence à noyer un cimetière de campagne et les champs et les forêts qui l'étreignent, laissez que nous soyons pareils à des enfants au chagrin très naïf. On dit que le général de Gaulle est mort. Ce n'est pas vrai.

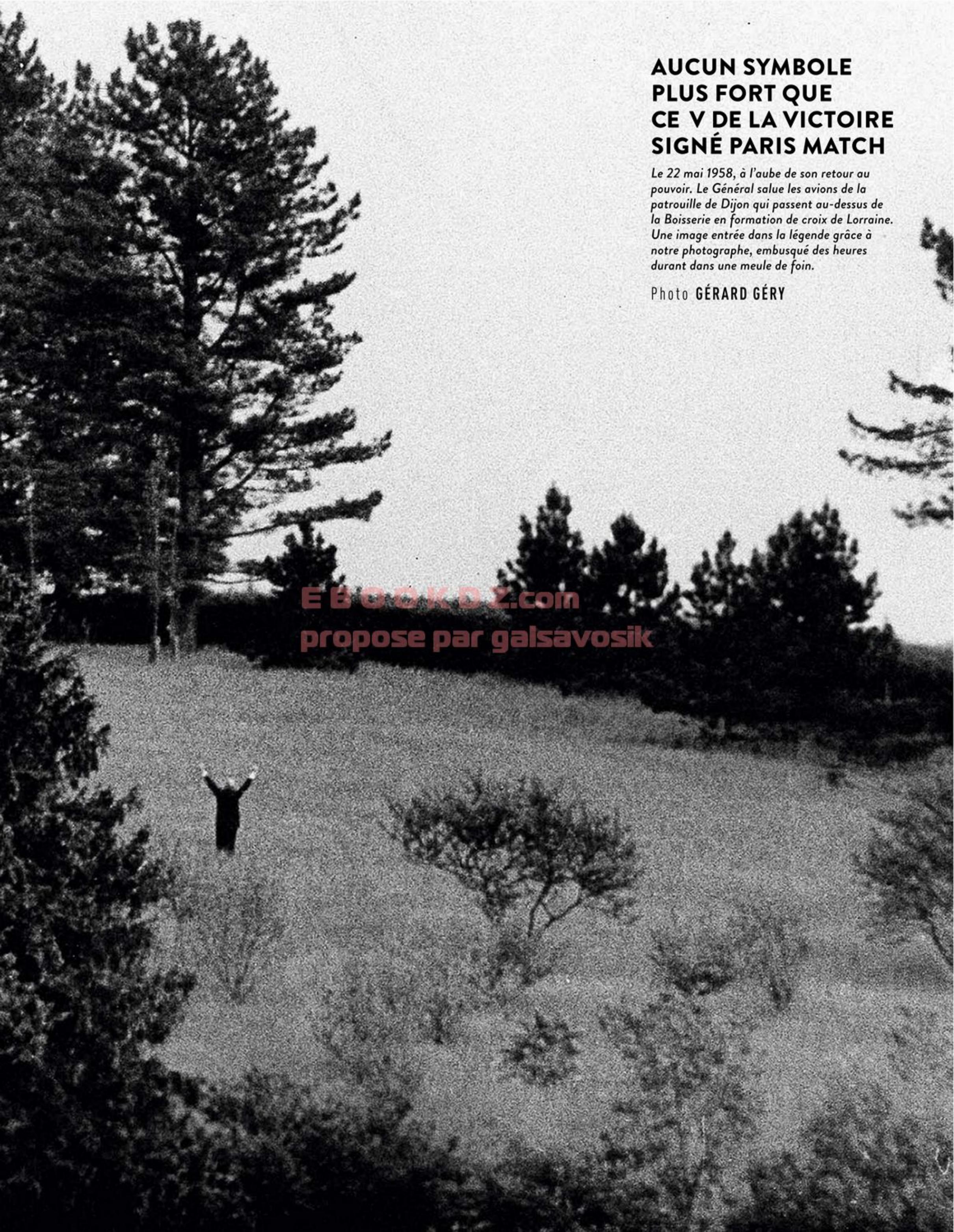
Nous étions à Colombey et nous en revenons, heureux, pour vous annoncer la bonne nouvelle. Il est vivant. ■



EBOOKOZ.com  
propose par galsavosik

# AU-DELÀ DE LA PHOTO

De Gaulle savait très bien prendre la lumière. Et donc la pose, l'air de rien, ayant compris de longue date, que le choc des photos valait parfois le poids de ses mots. Coiffé d'un képi ou d'un casque de blindés, en costume sombre pour les réceptions, dans la solennité du portrait officiel, en habit à boutons dorés, épaulettes, en tenue militaire et même cigarette au bec... on ne compte pas les clichés qui ont contribué à bâtir son image. «Je ne suis qu'un accessoire», avait-il rassuré son photographe qui lui donnait des conseils de posture. S'il avait reçu *Paris Match* en exclusivité, en 1954, il fut aussi la cible des chasseurs d'images. Témoignages à savourer.



**AUCUN SYMBOLE  
PLUS FORT QUE  
CE V DE LA VICTOIRE  
SIGNÉ PARIS MATCH**

*Le 22 mai 1958, à l'aube de son retour au pouvoir. Le Général salue les avions de la patrouille de Dijon qui passent au-dessus de la Boisserie en formation de croix de Lorraine. Une image entrée dans la légende grâce à notre photographe, embusqué des heures durant dans une meule de foin.*

Photo GÉRARD GÉRY

**EÉDITIONZ.com  
propose par galsavosik**

# Ciblé pour l'Histoire

Par PATRICK MAHÉ

**P**aris Match révèle, en photos, les hommes derrière leur fonction, bien au-delà du traditionnel portrait officiel multiplié à l'infini pour mairies et institutions diverses. Au-dessus de tous, les hommes d'Etat. On a vu comment Jacques Lowe, aux Etats-Unis, a su devenir l'ami des Kennedy et forger l'image d'un couple présidentiel moderne.

En France, l'exemple à suivre s'appelle Izis, pilier de la première heure à Match. En décembre 1953, il signe le souper intime du sénateur Coty, sur le point d'être élu président, servi à la louche par Germaine, une épouse sans chichis, adepte des dîners «comme à la maison».

Un an plus tard, Jean Mangeot est reçu à Colombey-les-Deux-Eglises où de Gaulle, ayant pris ses distances «contre le jeu des partis», met la main à ses Mémoires, Yvonne tricotant consciencieusement contre un pli des lourds rideaux du bureau où filtre un doux soleil. Pour le plus grand bonheur de Jean Farran, rédacteur en chef, le général orchestre lui-même la visite du propriétaire: «Voilà mon grand-père, ici mon oncle, là-bas les photos de ma maison natale à Lille...»

En mai 1956, Dominique Lapierre, plume en main, et Michel Descamps, artiste de la pellicule, couvrent les meetings de l'homme politique en tournée pour le Rassemblement du peuple français (RPF) qu'il a créé. Ils s'apprêtent à quitter Vichy où celui-ci a fait table rase du passé pétainiste et balayé le fantôme du Maréchal.

A Paris, André Lacaze, chef du service des infos, questionne ses reporters:

«Et maintenant, que fait-il?

– On sait juste qu'une Citroën noire vient le chercher...

– Alors, suivez-la!»

Avec sa galerie chargée de bagages solidement amarrés, la «15» est facile à repérer. Elle prend la route du Midi. Le duo de chasseurs de scoops, à bord d'une 11 CV moins puissante, se laisse distancer à l'entrée du cap Brun. Mais les Citroën se retrouvent bientôt pare-chocs contre pare-chocs aux portes de Toulon où

réside Philippe, le fils, futur amiral. Le Général et son épouse ont loué une chambre dans un petit hôtel les pieds dans l'eau. Les deux journalistes, feignant de pister une starlette en partance pour le Festival de Cannes, donnent le change. Coup de veine, ils occupent la chambre mitoyenne!

Trois jours passent. Trois jours de planque muette. L'air de rien, Descamps en profite pour épuiser sa réserve de pellicules: de Gaulle par-ci, de Gaulle par-là, Yvonne en mamie gâteau au milieu des petits-enfants... Quand Lapierre et Descamps les croisent, ils affectent la plus grande indifférence, d'autant plus que la minceur des cloisons a permis à Lapierre de noircir son carnet de notes. Il n'ignore rien des menus quotidiens – pageot, cigales de mer, bouillabaisse, oursins, violets fraîchement pêchés, car la patronne monte à l'étage, rituellement, à 11 heures, pour prendre commande.

Enfin les de Gaulle prennent congé.

L'effervescence est grande à la rédaction au retour des reporters qui croulent sous les félicitations. Une telle intimité avec l'homme du 18 juin en grand-père à châteaux de sable, c'est du jamais-vu:

«Va pour 6 pages!» exulte Lacaze.

«Ce sera zéro page», l'interrompt soudain Gaston Bonheur, tuant net l'enthousiasme général.

– Mais Gaston?

– Zéro, je vous dis!»

**S**ans autre explication, le visage fermé, le directeur de l'hebdomadaire se retire dans son bureau. En fait, il met la dernière main au document dont il vient d'acquérir secrètement l'exclusivité: les «Mémoires de guerre» en instance de parution chez Plon. Passer ces photos, de tendresse certes mais volées, c'est la certitude de s'attirer les foudres du Général, voire l'interdiction pure et simple de publier le moindre extrait d'un livre si attendu. Pas question de le défier, vu l'enjeu!

Juste avant le retour de Charles de Gaulle au pouvoir – soit au lendemain du 13 mai 1958, à Alger –, quelques photographes

En juin 1978, près du parc de la Boisserie, notre photographe Gérard Géry (à g.) capture à plus de 800 mètres de distance des photos d'Yvonne de Gaulle. Bruno Bachelet (à dr.), à l'ouvrage avec son collègue Géry. Onze ans plus tôt, au même endroit, Jean Tesseyre (au centre), ni vu ni connu avec son camouflage de professionnel.





Un angle de vue plutôt rare pour un portrait de l'écrasant héros de la France libre (1,93 mètre), ici sur un bateau croisant dans la baie de San Francisco, à l'occasion de son voyage officiel aux Etats-Unis.

patrouillent dans la campagne de Colombey. Gérard Géry notamment, grand montagnard, baroude en quête du scoop. A lui les buissons, les sous-bois, les fourrés. Il sait que de Gaulle est un lève-tôt. Avisant une meule de foin, il s'y tapit à la belle étoile. Six heures du matin : le Général arpente le parc de la Boisserie. La chance est avec Géry. Après quelques minutes, en effet, apparaissent des Pipers, qui ont décollé d'un camp d'entraînement voisin. Ils sont pilotés par des anciens de la France libre. Géry arme son téléobjectif quand l'un des avions entreprend un petit piqué en guise de salut. De Gaulle redresse la tête et, dans un heureux réflexe, rend le salut en levant les bras.

Malin, Gérard Géry décrit la scène à Maurice Josco, un confrère de «France-Soir», en tordant un peu la réalité : «Tu sais ce que fait de Gaulle le matin au réveil ?

- Non.
- Il répète.
- Il répète quoi ?

Il se balade de long en large, lève les bras, les relève, comme s'il répétait le "V" de la victoire.»

Josco balance l'info. Quand «France-Soir» paraît, Lacaze, encore lui, mouline son téléphone et appelle Géry : «Il nous faut cette photo. Quitte à ce que tu planques jour et nuit.» Alors le reporter fier de son coup rétorque : «T'inquiète Dédé, tu l'auras demain sur ton bureau !»

Porté par l'audace risque-tout de ses 16 ans, Marc Francelet, un Rouletabille né avec un quelque chose du paparazzi d'avant-garde, a fait de Paris Match son port d'ancrage. Encore novice, plus ou moins stagiaire, à l'affût des sensations qui feront le sel d'une carrière extravagante voire invraisemblable, celui qu'on nommera Marco s'est mis en tête de réussir là où les plus chevronnés échouent. Par exemple, saisir de Gaulle dans son objectif sur le perron de l'Elysée.

On l'en décourage. Il s'obstine, seul contre tous, et part en repérage... En face du palais présidentiel, un hôtel particulier est

en ravalement. Le soir, Francelet se mêle aux ouvriers au café du coin. Il fait ronfler le juke-box et copine avec le chef de chantier entre deux parties de flipper. Sirotant un demi, il le met au défi : «Si je grimpe sur le toit, tu me laisserais faire une photo ?

— Tu n'y penses pas. Il y a des flics à l'entrée de l'immeuble. On a des laissez-passer. Il faut montrer patte blanche.»

Le lendemain, un béret enfoncé sur la tête, le visage et le bleu de chauffe aspergés de plâtre, le jeune homme déboule en sueur et à bout de souffle, grillant le bureau du garde. Le policier le rattrape... Il est 9 heures. Francelet feint l'affolement : «J'ai une demi-heure de retard. Je vais me faire virer !

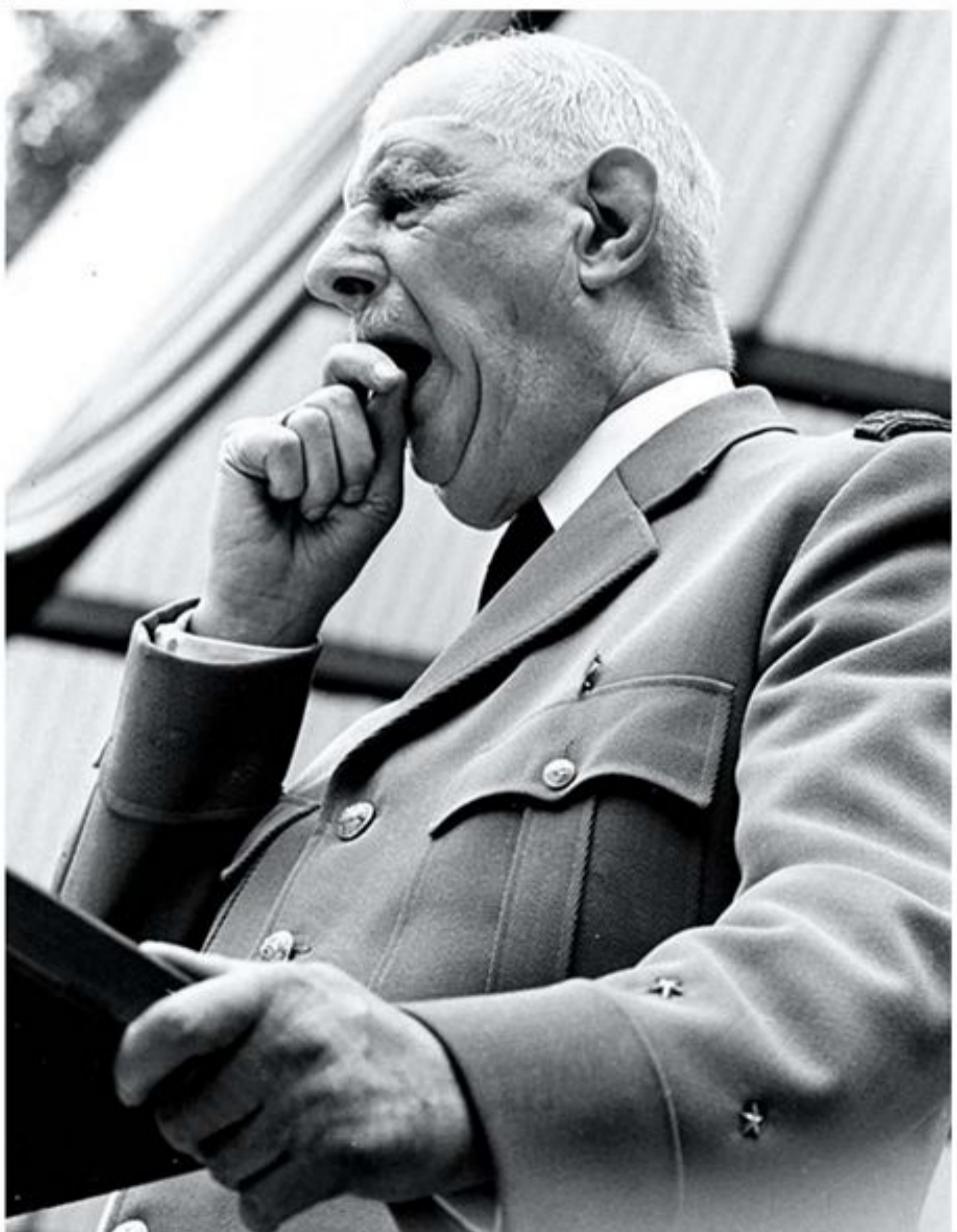
— Allez, file gamin, vas-y ; mais ne recommence pas !»

**T**ant bien que mal – on est en 1965, peu après les menaces de l'OAS –, le jeune risque-tout slalome sur les toits entre les patrouilles où des tireurs d'élite surveillent la promenade du président. C'est l'hiver. Il fait froid. Il mise sur l'heure du déjeuner. Enfin, à 14 h 30, de Gaulle sort de la salle à manger, des notes à la main. Il fait quelque pas pour aller donner à manger aux cygnes. Et Francelet shoote près de 200 photos !

De retour à Match, personne ne croit à l'exploit impossible. Alors, après avoir développé lui-même ses clichés au laboratoire, il court à la rédaction, toujours vêtu de son bleu de chauffe. Roger Théron, rédacteur en chef, est ébloui. Même Jean Prouvost, le grand patron, n'en croit pas ses yeux.

Dans leur livre «Les reporters», Christian Brincourt et Michel Leblanc soulignent que le scoop de Marco a fait une double page dans Paris Match et quatre dans «Life», le prestigieux journal américain. Commentaire sidéré de l'Elysée face au choc de la publication : «Ce jeune homme est bien imprudent...» ■

Dimanche 23 juillet 1967, à Montréal. Le lendemain, son «Vive le Québec libre !» projeté depuis le balcon de l'hôtel de ville faisait tousser le Canada anglophone.



# De de Gaulle à Macron Comment les Jésuites forment aux grands destins

Docteur en théologie, agrégé de physique, écrivain, le Jésuite François Euvé rédacteur en chef d'*«Etudes»* occupe à travers l'influent et prestigieux mensuel de la Compagnie de Jésus une position particulière dans le paysage chrétien, sociologique et intellectuel français.

Interview CAROLINE PIGOZZI

**Paris Match.** Comment expliquer que sur huit présidents de la V<sup>e</sup> République deux soient d'anciens élèves des Jésuites, Charles de Gaulle issu du collège de l'Immaculée-Conception à Paris et Emmanuel Macron de La Providence à Amiens ?

**Père François Euvé.** Les Jésuites ont, depuis les temps anciens et encore de nos jours, formé des personnes capables de prendre des décisions en toute liberté dans un environnement complexe. Rien n'est à jamais acquis et le choix personnel reste essentiel. Cela requiert d'être cohérent avec ses engagements et guidé par le défi de progresser plus que par un idéal statique basé sur des principes généraux. Avec le 18 juin, le Général a démarré la "France libre" dans un pays défaut, en imaginant que suffisamment de citoyens rejoindraient un inconnu qui pourrait gagner la guerre. Quant à l'actuel président, il a réussi à prendre le pouvoir sans parti puis continué à souvent décider à l'encontre de son entourage.

## Un savoir-faire hérité de la Compagnie de Jésus ?

Nous enseignons comment amortir les chocs quand on n'atteint pas son but, résister aux critiques, développer l'affirmation de soi, l'autorité. Les Jésuites ont davantage conscience de l'importance du pouvoir qu'ils ne sont ambitieux et savent qu'avec de grands moyens intellectuels et relationnels peut naître la tentation de l'exercer... En marge de la vie officielle, l'ambition du Général et de Macron s'est confondue avec celle d'une France à la hauteur de son histoire. Les réflexes de notre éducation modifient le tempérament, entraînent à la capacité de travailler des dossiers en commun tout comme à agir seul. Des méthodes qui responsabilisent et rappellent que le temps est précieux.

## Est-ce le fruit d'une pédagogie subtile ?

Au sein de nos 14 établissements scolaires d'enseignement secondaire que compte encore l'Hexagone, le théâtre notamment tient, comme cela a toujours été le cas, une place significative dans notre pédagogie. Ce qui implique d'avoir le talent de se mettre en scène, de savoir jouer un rôle. Jeunes déjà, Charles de Gaulle et Emmanuel Macron montaient sur les planches. Cet art est une école d'affirmation de soi ; oser prendre la parole en public, exercer sa mémoire, connaître les auteurs classiques est structurant et formateur. Le Général incarnait un personnage ; Macron, le soir de son élection, a mis en scène sa victoire à la pyramide du Louvre.

## Ceci signifie-t-il, par ailleurs, savoir encaisser les échecs ?

Notre démarche incite à examiner les choses en profondeur, à analy-

ser une défaite et entraîne à se demander pourquoi tel projet n'a pu se réaliser. Était-il essentiel ? Fallait-il y renoncer ? D'où venait l'opposition ? Aurait-il suffi de procéder différemment ? Vivre des échecs peut être une très bonne école de discernement ! En effet cette vertu est importante au cœur de la spiritualité jésuite héritée de son fondateur, Ignace de Loyola. ■

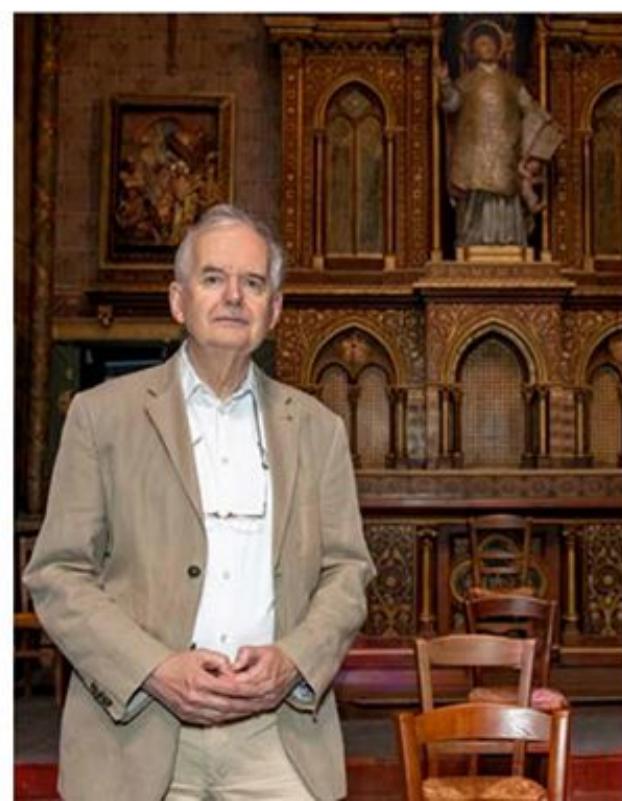


## LA DERNIÈRE PHOTO

C'est un petit trésor photographique et historique, exhumé par le journaliste Jean-Paul Ollivier en prévision de la réédition de son livre « Charles de Gaulle, un destin pour la France », le 7 octobre prochain. Ce cliché, le dernier du Général en public, a été pris le 27 juin 1970 en Lozère, au château d'Ayres. On y devine son épouse, Yvonne (en partie coupée), son aide de camp Emmanuel Desgrées du Loû et un jeune militaire, le fils du chef cuisinier du château, à qui de Gaulle serre la main au moment de prendre congé. Après leur séjour en Espagne, l'ancien président et sa femme ont passé la nuit dans cet hôtel-relais de campagne, sur la route du retour vers Colombey-les-Deux-Eglises. Le Général a sillonné la péninsule ibérique pendant trois semaines, sans négliger de rendre visite au Caudillo, Francisco Franco. Il a aussi profité de ce voyage pour mettre la dernière main à ses « Mémoires d'espoir ». Malgré les centaines de kilomètres avalés, le géant de 79 ans n'accuse pas la fatigue. Il s'éteint pourtant, foudroyé par un anévrisme, quatre mois plus tard. ■

G. de V

« Charles de Gaulle. Un destin pour la France », de Jean-Paul Ollivier, éd. Larousse.



## LE GÉNÉRAL AUX ENCHÈRES

Charles de Gaulle, star des salles de vente ? L'idée que son souvenir puisse être monnayé aurait à coup sûr fait bondir le Général, lui qui n'avait que mépris pour « l'argent bourgeois ». Pourtant, c'est ainsi. « De Gaulle rivalise avec Napoléon » dans le cœur des collectionneurs, observe Aymeric Rouillac, commissaire-priseur dont l'étude a piloté une vente aux enchères d'objets gaulois en 2010. La moindre pièce signée de la main du fondateur de la V<sup>e</sup> République s'arrache. Et pour cause, ces reliques sont extrêmement rares. Au nom de la préservation des archives publiques, l'Etat a fait main basse sur la majorité des écrits officiels du président. Ainsi le musée des Lettres et Manuscrits (une institution privée aujourd'hui fermée) a-t-il dû se délester de quelque 300 brouillons rédigés par le Général entre 1940 et 1942, à la grande satisfaction des Archives nationales. Quant aux objets et documents privés, la plupart ont été conservés par la famille, qui en a fait don à la Fondation Charles-de-Gaulle.

Pour les admirateurs du grand

homme, restent des fac-similés ou les objets d'époque ayant simplement trait à lui. Comme cet exemplaire d'une affiche originale de « l'appel aux armes » de 1940 (refusée alors par le Général en raison d'une faute d'accent), adjugée 5500 euros sous le marteau d'Aymeric Rouillac en 2010. Ou cette photographie dédicacée du Général avec ciré marin et jumelles, à bord d'un navire des FNFL en 1943. Un heureux chasseur de trésors se l'est offerte pour 4000 euros lors de la même vente.

Une somme importante mais très en deçà du record d'Alain Delon en novembre 1970. A l'époque, alors qu'une incertitude pesait encore sur l'encadrement juridique à donner aux écrits du chef de la France libre, la star avait déboursé 300 000 francs (équivalent à plus de 330 000 euros d'aujourd'hui) pour acquérir le manuscrit de l'affiche « A tous les Français », rédigée par de Gaulle et imprimée en août 1940 en Angleterre (ci-contre). Grâce à l'acteur, le précieux document, mis en vente clandestinement à l'étranger, a pu rester dans le patrimoine français. Il est aujourd'hui conservé au musée de l'Ordre de la Libération, à Paris. ■

Ghislain de Violet

## A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!  
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

*Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!*

*Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!*

*Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.*

*Notre patrie est en peril de mort.  
Luttons tous pour la sauver !*

## VIVE LA FRANCE !

*Ch. de Gaulle*  
**GÉNÉRAL DE GAULLE**

QUARTIER-GÉNÉRAL,  
4, CARLTON GARDENS,  
LONDON, S.W.1

# 1940 IL EST DEVENU DE GAULLE

## EXPOSITION

15 FÉVRIER - 30 DECEMBRE 2020



MÉMORIAL CHARLES DE GAULLE

COLOMBEY-LES-DEUX-ÉGLISES

[www.memorial-charlesdegaulle.fr](http://www.memorial-charlesdegaulle.fr)



## Parlez-vous « gaullien » ?

Ecrivain inspiré, le Général émaillait ses discours de petites phrases qui traduisaient la force de sa pensée et en appelaient à l'émotion. Il a su mieux que personne dire la grandeur de la France et celle de... son président. Grâce à lui, le vocabulaire des Français s'est enrichi de termes rares. Il nous a appris le tracassin, le volapük et la chienlit. Il savait également parler bourru et dru. Il pouvait user de tous les registres : lyrisme, humour, humour, verve, gouaille... avec le même talent d'orateur.

### « Il n'y a qu'un révolutionnaire en France : c'est moi ! »

(30 octobre 1944, d'après Claude Mauriac.)

« Aujourd'hui, les farfadets de l'abandon sont à l'œuvre. » (7 janvier 1951, Nîmes.)

« Depuis Dunkerque jusqu'à Tamanrasset, voilà ce que commande le simple devoir humain. »

(29 août 1958, campagne du référendum.)

« Nous autres qui vivons entre l'Atlantique et l'Oural, nous autres qui sommes l'Europe. » (29 mars 1959, conférence de presse.)

« Le machin. »

(A propos de l'Onu, 10 septembre 1960, à Nantes.)

« Un quartieron de généraux en retraite. » (23 avril 1961, lors de son message à la nation après le putsch d'Algérie mené par les généraux Salan, Challe, Jouhaud et Zeller.)

« Mais si, par malheur, nous laissions de nouveau le tracassin, le tumulte, l'incohérence que l'on connaît, s'emparer de nos affaires... »  
(2 octobre 1961, à l'Elysée.)

### « Ecrit en quelque espéranto ou volapük intégré. »

(15 mai 1962, plaident pour une Europe des nations en conférence de presse.)

« Sans de Gaulle, la France, c'est le chaos ! » (22 août 1962, après l'attentat du Petit-Clamart.)

« Mexicanos, marchamos la mano en la mano. » (16 mars 1964, à Mexico.)

« D'ailleurs, qui a jamais cru que le général de Gaulle, étant appelé à la barre, devrait se contenter d'inaugurer les chrysanthèmes ? »  
(9 septembre 1965, conférence de presse.)

« La politique de la France ne se fait pas à la corbeille. »

(28 octobre 1966, conférence de presse.)

« Vive le Québec libre ! »

(24 juillet 1967, voyage au Québec.)

« Mon seul rival international, c'est Tintin. »

(D'après André Malraux, « Les chênes qu'on abat ».)

« La réforme, oui, la chienlit, non ! »

(19 mai 1968, à l'issue du Conseil des ministres.)

« Grâce à l'étrange illusion qui faisait croire à beaucoup [...] que les canards sauvages étaient les enfants du Bon Dieu. »  
(9 septembre 1968, conférence de presse.)

« Il s'agit de savoir si les Français sont des veaux ou bien des hommes. »

(D'après Raymond Tournoux.)

« Le Rastignac de la Nièvre. » (A propos de François Mitterrand, d'après Alain Peyrefitte, « C'était de Gaulle ».)

« Que dit de moi le volatile aujourd'hui ? »

(A propos du « Canard enchaîné ».)

# ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°1

**Johnny, la légende**  
100 pages - 10€

N°3

**Nos étés B.B.**  
100 pages - 10€

N°4

**Indochine, Algérie.  
La fin de l'empire**  
100 pages - 10€

N°8

**La nostalgie des Kennedy**  
100 pages - 10€



N°2

**La vie en bleu**  
100 pages - 10€

N°5

**Elizabeth II,  
le roman de sa vie**  
100 pages - 10€

N°6

**Au secours  
de Notre-Dame**  
100 pages - 10€

N°7

**Les secrets  
de la mémoire**  
100 pages - 10€

**70 ANS**

**Numéro  
anniversaire**  
148 pages - 12€

N°9

**Monarchies,  
les 400 coups**  
100 pages - 10,50€

N°10

**Secrets  
d'amour**  
100 pages - 10,50€

Pour toute commande, merci d'envoyer sur papier libre le(s) numéro(s) choisi(s) et joindre votre règlement par chèque au :

Service lecteur de Paris Match – Bureau SP804 – 3, avenue André Malraux – 92300 Levallois Perret

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter. Contact : 01 87 15 54 88 ou [flongeville@lagardereneews.com](mailto:flongeville@lagardereneews.com)

Détails des prix pour la France : prix public affiché + participation aux frais de port

LA VILLE GRISÉE !  
LA VILLE AGITÉE !  
LA VILLE FATIGUÉE !  
MAIS LA VILLE  
LIBÉRÉE !



CITROËN  
*ami*  
100% ELECTRIC

À PARTIR DE  
**19€<sup>99</sup>**  
/MOIS<sup>(1)</sup>

APRÈS UN 1<sup>ER</sup> LOYER DE 2 641 €  
BONUS ÉCOLOGIQUE DE 900 € DÉDUIT  
LOCATION LONGUE DURÉE 48 MOIS/40 000 KM

#LIBERTÉ #ÉLECTRICITÉ #MOBILITÉ

ACHAT EN LIGNE SUR [STORE.CITROEN.FR/AMI](http://STORE.CITROEN.FR/AMI) ET DANS LES RÉSEAUX FNAC, DARTY ET CITROËN

INSPIRED  
BY YOU ALL

modèle présenté : AMI POP soit un 1<sup>er</sup> loyer de 4 224 € ramené à 3 324 € après déduction du bonus écologique de 900 € suivie de 47 loyers mensuels de 19,99 €. (1) exemple pour la location longue durée 48 mois et 40 000 km d'un AMI AMI neuf, hors prestations facultatives, soit un 1<sup>er</sup> loyer de 3 541 € ramené à 2 641 € après déduction du bonus écologique de 900 € suivis de 47 loyers mensuels de 19,99 €, montants exprimés TTC, vous disposez du délai légal de rétractation, offre non cumulable valable jusqu'au 31/10/20, réservée aux particuliers pour un usage privé, sous réserve d'acceptation par Credipar/PSA Finance France, locataire gérant de CLV, SA au capital de 138 517 008 € RCS Versailles n° 317 425 981, Oris 07004921 ([www.oris.fr](http://www.oris.fr)), 2-10 boulevard de l'Europe 78300 Poissy.

